

MARIE-CLAUDE BROSSEAU

TROIS ÉCRIVAINES

DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES:

ALICE LEMIEUX, ÉVA SENÉCAL
ET SIMONE ROUTIER

20.11.32
ne dois pas être venue plus
à la fois du génie (comme
à avoir bien voulu me consacrer
Hélène. vous pas quasiment
n'ait pas tendu fig. fleurlette
les marchandiser la ligne
en disant que P.A.D. est
est pas grand chose ?...
La critique française
agisse ainsi ^{des vagues} à mon égard
ou j'en serais justement ravi
tains correcteurs de squelette
ne des bgs. toy) », le prétend-on
de), franchise & originalité de
Paese. m'apporte ce matin
ticle parvenir - & toujours
cette sympathie pour le
belle compagnie en moi
ata fait pousser les ailes !
bon actuellement à trois
s différentes & une plant
mille fantasmes littéraires
que l'envoi à mes corps
m'arrive que c'est de l'aplaguette

TROIS ÉCRIVAINES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES :
ALICE LEMIEUX, ÉVA SENÉCAL ET SIMONE ROUTIER

COLLECTION « ÉTUDES »

LA COLLECTION « ÉTUDES »
EST DIRIGÉE PAR MARIE-ANDRÉE BEAUDET,
ROBERT DION ET RICHARD SAINT-GELAIS

MARIE-CLAUDE BROSSEAU

TROIS ÉCRIVAINES
DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES :
ALICE LEMIEUX,
ÉVA SENÉCAL ET SIMONE ROUTIER

Éditions Nota bene



Les Éditions Nota bene remercient le Conseil des Arts du Canada, le ministère du Patrimoine du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour leur soutien financier.

La publication de ce livre a été rendue possible grâce à l'appui du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval.

© Éditions Nota bene
ISBN : 2-89518-008-3

REMERCIEMENTS

Je remercie sincèrement M. Richard Giguère, professeur au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke, pour son indéfectible soutien, de même que le personnel des Archives nationales du Québec à Sherbrooke, pour leur généreuse assistance, particulièrement M. Gilles Durand, directeur, et Mmes Hélène Martin et Diane G. Choinière. Toute ma tendresse va à ma famille et à mes intimes, pour leur appui et leur amour. Enfin, j'aimerais adresser un salut chaleureux à toutes celles et à tous ceux qui ont, de près ou de loin, rendu ce livre possible.

*Trois jeunes filles de mon temps
Sont pour moi plus que trois problèmes ;
Jadis, c'était moins décevant :
Je disais qu'une telle avait un grand talent,
Qu'une autre ne chantait au cours de ses poèmes
Que les bois et les fleurs et l'amour à venir
Et je disais enfin, parlant de la troisième,
Qu'elle avait la vigueur âpre de mon pays.
Mais voici qu'un bon jour les rôles s'interchangent
L'amoureuse chante les bois, et les ennuis
De celle qui chantait les bois sont d'une vierge
Qui songe, en se tordant les bras, au jour promis,
Tandis que la troisième en ses rêves héberge
Le désir de voguer sur les mers d'Orient.
L'une faisait joli, l'autre beau, l'autre grand.
Et c'était très aisé, ma foi !, ce classement.*

*Mais aujourd'hui à tour de rôle,
Pour me narguer apparemment,
Elles font joli, beau et grand...
Si bien que je perds le contrôle
De mon estime et ne sais plus
Quelle poète m'a plus plu !*

Alfred DESROCHERS,
Épître à la manière de Noël Redjal.

À la mémoire d'Alice, d'Éva et de Simone

INTRODUCTION

Au Québec, les premières décennies du xx^e siècle connaissent une effervescence culturelle très grande, à laquelle n'échappe pas le milieu littéraire. Maurice Lemire (1980), dans son introduction au deuxième tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, décrit bien cette période de changements. La rapide évolution de la société bouleverse les valeurs d'un Québec jusqu'alors traditionnel. L'urbanisation grandissante et l'industrialisation accélérée transforment le tissu social. Cette mutation met en présence des forces de résistance et d'avant-garde qui s'affrontent ; tiraillée elle aussi, la littérature est partagée entre deux courants rivaux : un régionalisme empreint de conservatisme et un exotisme résolument moderne.

Des maisons d'édition sont créées ; des librairies ouvrent leurs portes. Les pages littéraires ont dorénavant une place dans les journaux, et les pages féminines s'y multiplient. Courtisant des lectrices de plus en plus scolarisées, ces pages sont habituellement rédigées par des femmes journalistes. La majorité d'entre elles publient des recueils de leurs chroniques quand ce ne sont pas des recueils de poésie inédite. Ces œuvres, souvent imprimées sur les presses de journaux comme *Le Devoir*, *Le Soleil*, *La Patrie* ou *Le Droit*,

forment l'assise sur laquelle s'appuie l'essor des publications féminines.

L'accession des femmes à l'écriture dans l'histoire littéraire du Québec est un phénomène encore peu étudié. Lucie Robert et Janine Boynard-Frot sont parmi les premières chercheuses à s'être penchées sur ce sujet. Lucie Robert (1987) distingue deux moments dans cette émergence : d'abord la naissance, au début du siècle, d'une écriture au service d'un projet nationaliste et conservateur, telle que la pratique Blanche Lamontagne-Beauregard¹ ou Maxine² par exemple ; puis l'apparition, pendant l'entre-deux-guerres, d'une écriture féminine « qui tente d'assumer la fonction esthétique du littéraire » (p. 102). Cette période, particulièrement les années 1925 à 1935, voit une nouvelle génération d'écrivaines – Jovette Bernier, Alice Lemieux, Simone Routier, Éva Senécal, Medjé Vézina, entre autres – participer à la création d'une parole féminine autonome. Janine Boynard-Frot (1981), pour sa part, analyse surtout le phénomène en tenant compte des contextes sociopolitique et idéologique des années 1920 et 1930. Elle attribue aux changements socioéconomiques de l'époque (l'expansion du capitalisme, la montée des classes ouvrières, l'industrialisation du livre) le renouvellement du discours littéraire qui permet l'entrée en scène d'une écriture féminine.

1. Blanche Lamontagne-Beauregard (1889-1968) est l'auteure de sept recueils de poésie de même que de plusieurs contes. Elle est une pionnière de la poésie du terroir et du régionalisme.

2. Maxine (Marie-Caroline-Alexandra Bouchette) (1874-1957) a écrit plus de 25 livres dont des romans pour adolescents et des contes pour la jeunesse.

Comme le rappelle Lucie Robert, trois conditions générales ont permis aux femmes d'accéder à l'écriture au début du siècle : l'héritage familial (culturel et financier), l'accès à l'enseignement secondaire et la laïcisation de la société. En clair, les écrivaines sont issues de milieux aisés, elles ont souvent dans leur entourage un conjoint ou un parent masculin qui pratique aussi l'écriture, et l'aisance leur a permis de pallier les carences de la formation qu'elles ont reçue. Elle ajoute :

Dans l'histoire de la littérature québécoise, trois conditions particulières encore apparaissent fondamentales en ce que non seulement elles amènent les femmes à écrire, mais aussi en ce qu'elles déterminent en quelque sorte le type d'écriture que ces femmes vont produire. Ce sont l'industrialisation des journaux qui, pour accroître leur diffusion, créent des pages féminines, la naissance d'un projet de société de type nationaliste et conservateur et l'émergence de ce qu'on allait appeler plus tard les « industries culturelles » (1987 : 100).

Ces conditions encouragent une littérature qui magnifie le rôle traditionnel des femmes au sein de la société. Coincée la plupart du temps dans des genres marginaux (la poésie champêtre, le conte et la légende notamment), l'écriture féminine est jugée en fonction de sa contribution au projet nationaliste et selon sa capacité à « fixer l'image privée de l'univers féminin, à destination d'un public composé de femmes et d'enfants enfermés le plus souvent dans l'espace familial » (p. 101). Cependant, la présence accrue des femmes dans le champ littéraire est une marque non négligeable de leur affirmation. À la fin de la première guerre mondiale, elles constituent entre 15 % et 20 % de la population écrivante, pourcentage qui se maintiendra

jusqu'aux années 1960. L'extension aux femmes du droit de vote aux élections fédérales, la reconnaissance de certains droits juridiques, le développement du travail salarié pour les femmes des classes moyennes les propulsent à la fin de la première guerre mondiale sur la place publique et modifient leur rapport à la culture.

Si certaines conditions rendent l'écriture des femmes possible, elles ne l'assurent pas pour autant d'une réception critique, encore moins d'une reconnaissance. En fait, l'écrivaine doit, au même titre que l'écrivain, sinon davantage, se mettre en quête de légitimité dans le champ littéraire. Son émergence est liée directement aux stratégies qu'elle élabore pour se faire connaître, à son adhésion et à sa participation à différents groupes ou cénacles, à ses relations plus ou moins suivies avec des éditeurs, des journalistes, des écrivains, des critiques, ainsi qu'à ses positions esthétiques et idéologiques (Boynard-Frot, 1981).

La génération d'écrivaines de l'entre-deux-guerres, bien accueillie par le milieu littéraire, est dans l'ensemble bien reçue par la critique. Au moment où culmine la querelle des exotiques et des régionalistes, au milieu des années 1920, cette génération se lance dans une veine poétique et romanesque que l'on nommera le néo-romantisme féminin. Ce courant, issu du romantisme et du sentimentalisme, en dépasse les limites et « pousse l'expression du féminin vers la douleur de vivre, la sensualité et l'inconscient » (Robert, 1987 : 104). Traduisant les rapports conflictuels que leurs auteures établissent avec l'univers masculin, ces œuvres, porteuses d'une même soif d'absolu et d'une même insatisfaction, sont néanmoins abondamment commentées et plusieurs d'entre elles sont primées. À preuve, 1929 est une année faste : Jovette Bernier

reçoit la Médaille du lieutenant-gouverneur pour *Tout n'est pas dit*, Éva Senécal obtient le Prix d'Action intellectuelle pour *La course dans l'aurore*, tandis qu'Alice Lemieux et Simone Routier se partagent le Prix David pour les recueils *Poèmes* et *L'immortel adolescent*.

*
* *
*

Liées par le contexte socioéconomique d'alors, ces femmes affrontent des difficultés semblables ; et bien que les solutions qu'elles privilégient diffèrent parfois, elles semblent appartenir à ce que Marcel Fournier appelle une « génération d'artistes³ » :

[...] les contraintes que doit gérer un artiste, les compromis qu'il doit faire et les stratégies qu'il doit élaborer varient considérablement en fonction même des périodes ou conjonctures pendant lesquelles il entreprend sa carrière artistique (1986b : 18).

Le parcours de chaque écrivaine est défini par un ensemble d'éléments dont la date et le lieu de naissance, le type de formation reçu, les réseaux d'amis et de relations établis, les caractéristiques de l'œuvre, les prix et distinctions obtenus, les activités professionnelles poursuivies parallèlement à l'écriture. Chaque parcours littéraire résulte d'une série de choix personnels effectués dans un éventail de possibilités communes à une génération. Associée à la notion de « parcours littéraire », celle de « génération d'écrivaines » introduit une tentative de généralisation que Marcel Fournier résume ainsi :

3. Il nous renvoie à l'« effet de génération » (Bourdieu, Boltanski et Maldidier, 1971 : 45-86) et à l'« ethnographie de la pensée moderne » (Geertz, [1983] 1986).

[...] les diverses trajectoires particulières d'artistes ne sont que des illustrations, parfois exemplaires, et elles permettent de mieux comprendre quelles sont, pour chaque ou une génération, les conditions sociales d'accès à une carrière artistique et d'exercice d'une activité artistique (p. 19).

Mon étude permettra d'émettre des hypothèses quant aux stratégies des écrivaines de l'entre-deux-guerres en quête de légitimité littéraire. Quelles sont leurs ambitions ? Parviennent-elles à leurs fins ? À quel degré ? Pourquoi ont-elles choisi tel ou tel autre genre littéraire ? Quel rôle l'écriture joue-t-elle dans leur vie personnelle, familiale, sociale ? Quel type de relations entretiennent-elles avec leurs collègues masculins ? Entre elles ? Avec les autres écrivaines ? L'intérêt de ma recherche vient du fait qu'elle est menée, non pas à partir des données générales de l'histoire ou de la critique littéraire de l'époque, mais à travers le témoignage des écrivaines elles-mêmes. Ainsi, la correspondance que ces écrivaines dans la vingtaine⁴ entretiennent avec Alfred DesRochers est une source privilégiée d'informations qui dépeint au quotidien leurs relations avec des écrivains, des critiques, des journalistes et des éditeurs. Les nombreux faits et événements qui auraient pu tomber dans l'oubli, les opinions et les prises de position qui évoluent au fil des mois et des années précisent l'image que nous avons de

4. Simone Routier est née le 4 mars 1901, Alfred DesRochers le 5 octobre 1901, Éva Senécal le 20 avril 1905 et Alice Lemieux le 23 septembre 1905. Alfred DesRochers mourra le premier, le 12 octobre 1978, à l'âge de 77 ans. Suivront Alice Lemieux le 9 janvier 1983, à l'âge de 77 ans, Simone Routier le 6 novembre 1987, à l'âge de 86 ans, et Éva Senécal, le 12 mars 1988, à l'âge de 82 ans.

l'émergence d'une écriture féminine autonome dans les années 1920 et 1930.

La vaste correspondance de DesRochers se greffe sur ses activités littéraires et professionnelles. C'est à partir de 1927 qu'elle perd son caractère strictement privé pour gagner en importance et en ampleur. Alfred DesRochers, poète et critique déjà renommé au début des années 1930, entretient une correspondance avec presque tout le milieu littéraire de son époque : écrivains, journalistes, critiques et éditeurs (voir Giguère, 1990). Sa correspondance rassemble plus de 1 000 lettres dont près du tiers est signé par des femmes. Si parmi la jeune génération, Jovette Bernier et Medjé Vézina ont, hélas !, écrit peu ou pas de lettres à DesRochers, fort heureusement, Alice Lemieux, Éva Senécal et Simone Routier ont échangé une correspondance suivie avec lui pendant près de cinq ans, de 1927 à 1932.

À la recherche de collaborateurs pour servir l'hebdomadaire qu'il vient de relancer avec un collègue, *L'Étoile de l'Est* de Coaticook, DesRochers sollicite plusieurs jeunes talents. C'est dans cet esprit qu'il écrit à Simone Routier pour lui proposer une chronique de graphologie. Il envoie aussi un exemplaire de son hebdo à Alice Lemieux et à Éva Senécal pour les inciter à y publier leurs poèmes. Il connaît déjà Alice Lemieux par l'intermédiaire de la Société des poètes canadiens-français de Québec dont ils font tous deux partie. Éva Senécal, une autre membre de la Société, n'est pas une étrangère puisqu'elle collabore régulièrement à *La Tribune*, à titre de représentante régionale pour son village de La Patrie. Quant à Simone Routier, DesRochers apprend à mieux la connaître par l'intermédiaire de Louis Dantin (avec qui ils correspondent

tous deux) et de Jean-Charles Harvey (avec qui la jeune femme collabore au *Soleil* de Québec).

La période charnière du parcours de ces trois femmes – l'entre-deux-guerres – coïncide avec celle de leur correspondance avec Alfred DesRochers, ce qui ne tient certainement pas du hasard. Quelle importance accordent-elles à cette correspondance ? Quel rôle DesRochers joue-t-il auprès d'elles ? Appartiennent-elles vraiment à la même génération littéraire ? En quoi leurs parcours sont-ils semblables ? Différents ? Sur quelles stratégies misent-elles ? Jusqu'à quel point leurs choix sont-ils déterminés par leur milieu social d'origine ? Quelle place font-elles au journalisme dans leurs parcours littéraire et professionnel ? Leur intégration dans le milieu littéraire des années 1920 et 1930 est-elle rapide ? Comment sont-elles reçues par la critique et par leurs pairs ? On peut s'attendre à ce que le parcours littéraire de ces femmes, soumises aux mêmes conditions sociales d'accès à la pratique de l'écriture, se ressemblent. Il sera toutefois intéressant de constater dans quelle mesure leur bagage socio-culturel influencera leur performance dans le milieu littéraire de l'entre-deux-guerres.

Ainsi donc, soutenue par les recherches de Janine Boynard-Frot et de Lucie Robert, inspirée par les travaux en sociologie de la littérature de Pierre Bourdieu et Robert Escarpit et sur l'institution littéraire de Jacques Dubois, mon étude tente d'éclairer les conditions sociales, économiques et culturelles qui ont permis l'émergence d'une génération d'écrivaines dans le champ littéraire des années 1920 et 1930. Le fonds Alfred-DesRochers, conservé aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke, véritable chronique de l'entre-deux-guerres, est une référence

indispensable, quasi incontournable, pour mener à bien cette étude (voir Lafrance, 1984a). Les lettres d'Alice Lemieux, d'Éva Senécal et de Simone Routier adressées à DesRochers forment mon corpus de base. D'autres fonds et documents le complètent et le précisent : le fonds Alice-Lemieux-Lévesque, le fonds Simone-Routier, les œuvres poétiques et romanesques des trois écrivaines, les données biobibliographiques et littéraires recueillies dans les dictionnaires, dans les journaux et les périodiques de l'époque, dans les recueils de critique de même que dans quelques interviews inédites obtenues par des chercheurs de l'Université de Sherbrooke.

La correspondance qu'entretiennent les trois jeunes écrivaines avec Alfred DesRochers permettra aussi de mettre au jour les réseaux littéraires et les lieux qui accueillent les poètes de l'entre-deux-guerres désireux de faire leur marque. Ces réseaux littéraires, qui jouent un rôle de première importance dans l'intégration et la promotion des écrivains, quelle que soit l'époque, méritent d'être étudiés attentivement. En plus de jeter un peu de lumière sur cette génération tombée dans l'oubli depuis, mon étude suscitera, je l'espère, de l'intérêt pour les correspondances littéraires qui se révèlent des sources d'information remarquables longtemps négligées.

CHAPITRE I

« NOUS AVONS JOUÉ DANS L'ÎLE »

CORRESPONDANCE

ALICE LEMIEUX–ALFRED DESROCHERS

(1927-1932)

La correspondance qu'échangent Alice Lemieux et Alfred DesRochers¹ est unique : séduisante, elle est destinée à plaire. Enjoués et désinvoltes, les deux correspondants évoquent leurs préoccupations littéraires avec bonne humeur. Ils discutent de choses sérieuses, mais ne se prennent jamais au sérieux. Ironie, enthousiasme et légèreté sont au rendez-vous.

1. Trente et une lettres d'Alice Lemieux sont conservées dans le fonds Alfred-DesRochers déposé aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke. Six copies carbone de lettres de DesRochers (auxquelles s'ajoutent trois lettres rimées) de même que six feuillets de poésie signés par Alice Lemieux complètent la correspondance qui débute à l'automne 1927 pour se terminer en 1932. Seules quelques lettres et cartes de souhaits éparses sont échangées après cette date. Des 40 lettres, 2 datent de 1927, 11 de 1928, 15 de 1929, 5 de 1930, 5 de 1931, 1 de 1932 et une dernière de 1963. Deux cartes de Noël ont été envoyées dans les années 1940. Les lettres d'Alfred DesRochers, classées dans le fonds Alice-Lemieux-Lévesque aux Archives de l'Université Laval à Québec, ne peuvent être consultées avant 2004, à la demande de la destinataire elle-même.

Les lettres d'Alice ne sont généralement pas très longues et celles qui comportent plus de trois feuillets sont écrites sur du papier pelure. Habituellement rédigées sur un papier de 18,5 cm sur 26,5 cm (jauni avec le temps), souvent plié en deux de façon à donner quatre pages, ces lettres manuscrites à l'écriture ample et agréable à lire sont écrites à l'encre noire. Une fois sur trois, Alice choisit un papier de couleur (bleu, mauve, turquoise, orangé, gris, vert). En deux occasions, la jeune femme jette quelques lignes sur un carton coloré. Cependant, elle date rarement ses lettres², tout au plus indique-t-elle à l'occasion le jour de la semaine ou le quantième (« Samedi », « 12 mars »), quand elle ne se borne pas à indiquer le lieu d'où elle écrit (« Saint-Michel de Bellechasse », « Chez nous »). Les lettres de DesRochers, en fait des copies carbone (bleues ou plus souvent noires), sont toutes datées. Elles sont dactylographiées sur un papier de format régulier (21,5 cm sur 28 cm), la plupart du temps *recto verso*³.

2. Seulement 4 des 31 lettres portent une date précise. Pour plus de clarté, les coquilles, les fautes, la ponctuation et les imprécisions ont été corrigées. Il me semblait injuste de présenter des extraits sans en éliminer les erreurs évidentes qui distraient la lecture et qui sont souvent imputables à la hâte. Des raccourcis graphiques (tirets, perluettes, etc.), parfois difficiles à décoder, ont été retranchés et la présentation graphique a été uniformisée. Si l'orthographe a été modernisée, certaines expressions, les anglicismes courants à l'époque et les tournures plus rares ont été maintenus.

3. L'apparence des lettres de DesRochers varie peu d'un correspondant à l'autre. Elles sont presque toutes dactylographiées d'un seul jet. Le 3 août 1928, Alfred écrit à Alice : « J'ai pris la résolution qu'à l'avenir je ferais un "carbone" de toutes les lettres que j'adresserais aux poètes de ma connaissance. Ainsi, je saurai la date de ma dernière réponse et je ne me casserai plus la tête pour savoir si c'est à moi de leur écrire ou à eux de me répondre. »

ALICE AU PAYS DES MUSES

À la fin de 1927, Alfred DesRochers n'a pas encore publié *L'offrande aux vierges folles*, mais il consacre tout son temps libre à structurer et à réécrire son manuscrit (voir DesRochers, 1993 : 8-45). *Les heures effeuillées*, le premier recueil d'Alice, est paru depuis un peu plus d'un an déjà, et la poète prépare son prochain livre intitulé provisoirement « Le Rosier du cœur ».

Ce penchant qu'elle a pour la poésie depuis l'enfance s'affirme grâce aux encouragements de sa mère, grande amatrice des arts et des lettres. Née à Québec le 23 septembre 1905, Alice grandit à Saint-Michel-de-Bellechasse où ses parents s'installent en mars 1906. Son père, Albert, est un marchand prospère qui, avec son épouse Alice Morissette, s'impose rapidement parmi les notables du village. Alice complète ses études primaires (1912-1919) au couvent des religieuses de Jésus-Marie, à Saint-Michel, où elle suit également des leçons de chant et de piano avant de devenir pensionnaire (1919-1925) au couvent des Ursulines, à Québec. Alice et sa sœur cadette Jeanne vivent une enfance choyée.

À l'adolescence, elle se plonge dans la lecture de Lamartine, de Blanche Lamontagne-Beauregard, d'Anna de Noailles, de Marceline Desbordes-Valmore, d'Edmond Rostand et de son épouse, Rosemonde Gérard. Ses préférences en prose vont aux romanciers catholiques français du début du siècle, ses favoris étant Paul Bourget et Henry Bordeaux⁴. Grâce à la

4. Dans une lettre envoyée à son amie Mathilde Lavigne, le 1^{er} mars 1928, elle explique son goût pour ces deux auteurs : « Je raffole d'Henry Bordeaux. Paul Bourget me semble être le psychologue du cœur et

générosité de ses parents, elle se procure régulièrement des ouvrages d'auteurs français à la mode et monte sa propre bibliothèque.

Elle griffonne des vers depuis longtemps déjà quand, à l'automne 1924, la lecture du roman *Le mal d'aimer*, d'Henri Ardel⁵, la pousse à écrire de vrais poèmes à l'instar de France, l'héroïne qu'elle cherche à imiter. Sur les conseils de sa mère, elle participe en 1924 au premier concours poétique de la Société des poètes canadiens-français de Québec et y fait bonne figure⁶. Frappée de tuberculose au début de 1925, Alice trompe l'ennui de sa longue convalescence à Las Cruces, au Nouveau-Mexique, en alignant des vers, encouragée dans son passe-temps par l'aumônier du couvent où elle séjourne, de septembre 1925 à avril 1926. De retour à Saint-Michel, elle participe assidûment aux activités de la Société des poètes canadiens-français de Québec, où elle fait la rencontre de plusieurs poètes et critiques connus dont Alfred Des-

Bordeaux, celui de l'âme. Bordeaux dépeint toujours de beaux types de femmes. Et c'est pour cela que je l'aime » (fonds Alice-Lemieux-Lévesque).

5. Henri Ardel est le pseudonyme d'une auteure belge prolifique, Mme Berthe Abraham (1863-1938). *Le mal d'aimer* est l'histoire d'amour de deux poètes que sépare temporairement un malentendu, mais qui amène l'héroïne, France, à faire la découverte de l'art véritable.

6. Alice confie à son journal, le 22 janvier 1925 : « En octobre dernier, j'avais envoyé quelques-unes de mes poésies à la "Société des poètes" de Québec. Je prenais part à un concours littéraire organisé par cette association. Le résultat est paru dernièrement et j'ai été très heureuse de voir mon nom parmi la liste des lauréats. Nous avons été près de cent concurrents et j'arrive huitième. Ce résultat est un peu une révélation pour moi, car sincèrement je ne croyais pas que mes vers avaient quelque valeur. J'ai reçu une lettre de félicitations et un volume de Francis DesRoches, juge du concours et secrétaire de la Société. Maman est très contente de mon succès. Cela fait du bien de donner ainsi du bonheur à ceux qu'on aime ! » (fonds Alice-Lemieux-Lévesque).

Rochers, Maurice Hébert, Jean Charbonneau, Alonzo Cinq-Mars, Émile Coderre, Germain Beaulieu et Jovette Bernier⁷. Le recueil *Les heures effeuillées* sort en novembre 1926, accompagné d'une préface d'Alphonse Désilets.

REDJAL, DESROCHERS ET CIE !

Alice et Alfred se côtoient aux réunions de la Société des poètes canadiens-français quand, à l'automne 1927, il lui annonce qu'un de ses amis souhaite lui

7. La Société des poètes canadiens-français est fondée le 8 juin 1923 : « L'aventure de la Société prit naissance dans l'esprit fertile de cinq hommes de situations diverses, dites de classe bourgeoise. Alonzo Cinq-Mars était fonctionnaire ; Louis-Joseph Doucet était professeur à l'École Normale Jacques-Cartier ; Avila de Belleval était fonctionnaire au Parlement de Québec ; Alphonse Désilets était agronome, et Francis DesRoches, journaliste. Mais tous "taquinaient les Muses" si l'on me permet cette expression de 1923, et tous possédaient du talent et le désir sincère d'écrire et de publier dans les journaux et les revues. Diffuser la poésie leur semblait un devoir » (Malouin, 1973 : 11). Louis-Joseph Doucet est élu président ; Avila de Belleval, vice-président et Francis DesRoches, secrétaire. Les réunions, qui ont lieu tous les jeudis, se tiennent à la Chambre des courriéristes, au Parlement de Québec (endroit désigné également la Tour de pierre). Les aspirants désireux de se joindre à la Société des poètes canadiens-français doivent soumettre au moins un poème qui devra faire la preuve de leurs aptitudes poétiques. Dès janvier 1924, il est entendu que les réunions se tiendront le premier samedi de chaque mois et que l'assemblée générale annuelle pour l'élection des officiers de la Société aura lieu le premier samedi de juin. À l'été 1924, 22 membres forment la Société des poètes canadiens-français. Le concours poétique lancé à l'automne 1924 permettra à la Société de se faire connaître et contribuera au recrutement de membres nouveaux. À la fin des années 1920, la Société des poètes canadiens-français jouit d'un prestige certain. La première femme à être admise au sein de la Société des poètes canadiens-français est Éva Ouellet-Doyle (journaliste qui signe du nom d'Éve). Devenue membre le 17 mars 1924, elle est nommée trésorière le 9 juin suivant. Les élections de 1933 la porteront à la présidence de la Société pour une période de trois années. On peut penser que c'est à la suggestion d'Éva Ouellet-Doyle qu'une série de soirées littéraires intimes chez les membres (où sont admises les épouses) est inaugurée à l'automne 1924.

écrire. Noël Redjal, critique littéraire à *L'Étoile de l'Est*, envoie quelques poèmes à la jeune femme et lui propose de participer à une anthologie qu'il prépare. Ses lettres rimées, pleines d'esprit et de jeux de mots, font la joie d'Alice qui applaudit à tant d'originalité. Ravie, la jeune femme se laisse conter fleurette, mais intriguée par l'aura de mystère dont s'enveloppe l'inconnu, elle interroge l'entourage. Elle découvre finalement le stratagème : Noël Redjal est le pseudonyme dont Alfred signe parfois ses chroniques littéraires dans *La Tribune* et *L'Étoile de l'Est*. Des Rochers a eu recours à ce nom d'emprunt pour flirter en douce avec la charmante Alice. Elle avoue elle-même qu'elle était « à bâtir des châteaux en Espagne » lorsque Redjal « passe de vie à trépas ! » (6 décembre [1928]).

Cet incident, traité avec humour par les deux épistoliers, semble banal. Pourtant, la correspondance, qui connaît trois périodes bien distinctes, évolue au gré de cette amitié amoureuse. La première période est donc liée à l'épisode Noël Redjal et se déroule vraisemblablement de l'automne 1927 au printemps 1928. La seconde, de loin la plus importante, débute à l'été 1928 pour se terminer vers l'automne 1930, et est tout entière consacrée à la préparation de recueils de poèmes de même qu'à la vie littéraire. Noël Redjal est l'objet de clins d'œil entre les deux correspondants qui s'amuse à le mettre en scène à l'occasion. La dernière période, plus floue, s'étend sur deux années environ, soit 1931 et 1932. L'idylle que les deux amis avaient mise en veilleuse retrouve alors de son intensité : la correspondance devient intime et même amoureuse. Indissociable de la poésie, l'attachement qu'ils éprouvent l'un pour l'autre dépend d'elle : l'amour est poésie, la poésie est amour. Alice, dans près de la moitié

de ses lettres, interpelle DesRochers par un « Cher poète ». Quant à Alfred, c'est toujours à la « Chère poète » qu'il s'adresse⁸.

Alice, déjà conseillée par Maurice Hébert et Robert Choquette (surtout par ce dernier en 1928-1929), ne cherche pas en DesRochers un mentor littéraire. Elle en fait plutôt son destinataire privilégié, l'incarnation du Poète idéalisé. Les pièces de vers envoyées, véritables offrandes, ne font l'objet d'aucune critique réelle. Alice attend de son destinataire qu'il la confirme dans son identité de poète (et de femme). DesRochers louange le lyrisme de sa correspondante ; Alice célèbre l'audace et l'originalité d'Alfred. Le plaisir de la jeune femme à recevoir les longues missives d'un DesRochers en verve est évident, comme l'est le souci d'Alfred de plaire et de flatter. Leur correspondance, dont l'essentiel se situe entre 1928 et 1930, est une grande opération de charme. Trente des 40 lettres conservées sont écrites pendant ces années, et c'est parmi celles-là que se trouvent les plus longues et les plus substantielles.

« QUE DEVENONS-NOUS TOUS
PARMI CE LONG INTERVALLE
DE NOS CHÈRES RÉUNIONS ? »

Les échanges épistolaires jouent un rôle crucial dans le maintien et le développement d'un milieu littéraire qui s'élargit rapidement. De Québec à Montréal,

8. Dix des 31 lettres d'Alice ont comme formule d'appel « Cher poète » ou une variante du genre (« Cher original poète »). Dans cinq des neuf copies des lettres d'Alfred, la jeune femme est interpellée par un « Chère poète ».

en passant par les Cantons de l'Est et plus tard par la Mauricie, le courrier crée un réseau qui gravite autour de la Société des poètes canadiens-français et favorise la circulation des idées et des écrits. Par exemple, Alice Lemieux, qui connaît bien Robert Choquette, alors directeur de *La Revue moderne*, insiste pour que DesRochers collabore au mensuel et elle contribue ainsi au rapprochement des deux poètes⁹. Robert Choquette facilitera à son tour le rapprochement de son ami Alfred et d'un collaborateur à la revue, Albert Pelletier¹⁰.

Ce réseau est omniprésent dans la correspondance Lemieux-DesRochers. Servant de relais entre les réunions de la Société des poètes canadiens-français, particulièrement au cours de la relâche estivale, cette correspondance est un carrefour où circule l'information (qu'elle porte sur les prix littéraires ou sur les publications récentes), un lieu d'échanges à l'image des réunions qu'elle remplace souvent. Alice, surtout, s'intéresse vivement aux activités de la Société, évoquant les réunions à tenir chez elle et celles qui tardent à venir : « [...] mais, dans cette Société, écrit-elle, ...on

9. Elle connaît Robert Choquette probablement par l'intermédiaire de son cousin Jean-Paul Lemieux qui illustre l'édition d'*À travers les vents* de 1927 (Éditions du Mercure). Elle interpelle DesRochers le 2 janvier 1929 : « Pourquoi grand Dieu, refusez-vous de collaborer à *La Revue Moderne* ? Ne savez-vous pas que Robert est en train d'en faire quelque chose ? Pourquoi ne pas lui donner votre bon coup d'épaule ? » Il répond que sa haine du groupe montréalais n'englobe pas Choquette, qu'il a la plus vive admiration pour lui. Mais il s'avoue incapable de choisir un sujet d'article à cause de ses goûts hétéroclites qui ne rejoignent pas ceux des lecteurs.

10. Alfred DesRochers correspond avec Robert Choquette de 1928 à 1965 et avec Albert Pelletier de 1929 à 1936. Le Prix d'Action intellectuelle qu'il remporte en 1930 n'est pas étranger à ces rapprochements avec les critiques et les écrivains de Montréal, quoi qu'en ait dit DesRochers lui-même.

sait que l'espérance fait vivre !... » (21 février 1929). Ces multiples rencontres (séances régulières, banquets, pique-niques, soirées intimes au restaurant Kerhulu, à la résidence d'été du président Alphonse Désilets ou au salon d'Éva Ouellet-Doyle)¹¹ où l'on discute librement poésie, littérature, politique et vie sociale, servent de toile de fond à sa correspondance avec Alfred.

Milieu littéraire stimulant pour la relève, la Société des poètes canadiens-français de Québec favorise la création et permet la diffusion des écrits grâce à des concours, des lectures publiques et des publications qui suivent dans *Le Terroir*, *Le Soleil*, *La Tribune*, pour ne nommer que ces périodiques. Un tel réseau de poètes, de journalistes et de critiques, fondé sur la solidarité, profite à tous. Alice Lemieux, friande de ces activités qui tissent des liens d'amitié entre les poètes et rompent l'isolement dans lequel la plupart écrivent, s'intéresse sans répit à ses camarades d'écriture. Par amitié pour DesRochers, mais aussi parce qu'elle correspond avec Jovette Bernier et Éva Senécal, aussi membres de la Société des poètes canadiens-français¹², elle ne manque pas de s'enquérir des poètes des Cantons de l'Est, qu'elle les ait rencontrées ou non. Ouverture de cœur et d'esprit, émulation, soif de plaire et de partager, amabilité et sociabilité s'emmêlent aux joies poétiques sous la plume d'Alice.

11. Plusieurs de ces rencontres se tiennent à la résidence d'été d'Alphonse Désilets, à Saint-Jean de l'île d'Orléans (village en face de Saint-Michel-de-Bellechasse, sur la rive voisine). Éva Ouellet-Doyle reçoit également dans son salon de Québec. Les repas de fête ont lieu le plus souvent au restaurant Kerhulu (la maison Kerhulu et Odiâu, fondée à Montréal en 1910, installée en 1920 à Québec, est réputée pour ses pâtisseries et sa cuisine française).

12. Elle correspond avec Jovette Bernier de 1926 à 1977 et avec Éva Senécal de 1927 à 1929 (fonds Alice-Lemieux-Lévesque).

UNE ADMIRATION MUTUELLE

La correspondance Lemieux–DesRochers est également parcourue de propos et de projets littéraires. La préparation de « Rosier du cœur » et de *L'offrande aux vierges folles*, la parution des recueils, leur promotion et l'accueil critique trouvent écho dans les lettres des deux complices et forment le noyau de leur commerce épistolaire de 1928 à 1930.

Les projets littéraires qui les occupent pendant la relâche estivale de la Société des poètes canadiens-français, en 1928, donnent lieu à l'envoi de nombreux poèmes. DesRochers le premier adresse à Alice deux pièces de son recueil à venir (dont « Désespérance romantique »). Il en profite pour lui annoncer les titres et sous-titres provisoires de son livre, ce qui lui vaut ces commentaires :

Puisque nous sommes rudement francs entre nous, je vous avoue que je n'aime guère les titres que vous projetez de donner à ce nouveau-né ! Et surtout je n'aime pas : « Variations banales sur des thèmes poncifs ». Car banal vous ne l'êtes pas pour deux sous. Pas pour deux sous, vous m'entendez ? Et puis vos thèmes ne seront pas poncifs at all, si j'en juge par les deux magnifiques poèmes que vous m'avez adressés. [...] J'aimerais pour vous un titre poétique ; ou bien, un titre poétique, et un sous-titre blagueur (puisque vous y tenez). Mais rappelez-vous que vous êtes né poète, et que vous êtes simplement devenu blagueur ! Alors finissez vous même la petite conclusion, que je vous bavarderai peut-être un jour ou l'autre, mais qu'il serait trop long de vous écrire.

Et elle poursuit :

Quand paraîtra votre livre ? Et où ? Je n'ai pas le temps, aujourd'hui, de vous dire tout ce que je pense de votre

« Désespérance romantique » (pourquoi romantique ? Désespérance suffirait). Mais je vous assure que j'ai eu, en lisant ce morceau, une vraie joie pour laquelle je vous remercie sincèrement. J'ai bien reçu le commencement de la critique de Redjal, au sujet d'À travers les vents. Merci beaucoup, et bravo pour ces lignes enthousiastes que je signerais à deux mains. N'oubliez pas de m'adresser la suite (1^{er} août [1928]).

La lettre s'achève par « Écrivez-moi bientôt, s'pas ? Vous savez comme j'aime vos lettres ! ». Le plaisir de la correspondance, l'enthousiasme, le désir d'être franche, l'importance de l'émotion poétique, tous traduits par la ponctuation expressive, révèlent la personnalité littéraire d'Alice Lemieux.

Les louanges prodiguées n'empêchent pas les points de vue de se mesurer. Alice, qui a la conviction qu'un talent inné éclipse toute technique ou tout apprentissage (on naît poète, et le travail ne peut que mettre en valeur des dispositions naturelles), écrit à son ami :

Je ne sais trop que vous dire au sujet de « L'Offrande aux Vierges Folles » ! La facture est excellente, et les rimes riches et rares. À votre place, je n'y toucherais plus. Vous savez que je ne suis pas une ciseleuse ! J'ai toujours ri de Boileau, de sa perruque et de sa barbe. Quant au sujet de ce sonnet, il est pour le moins bien original ; et je vous dirai mieux verbalement ce que j'en pense (23 août [1928]).

Alfred DesRochers, qui partage l'ardeur d'Alice sans adhérer à sa conception de l'écriture, croit plutôt aux vertus du travail et perçoit le poète comme un artisan. Alice ne fait qu'effleurer le sujet et préfère éviter une nouvelle discussion. Ces échanges reflètent l'aspect pratique des questions soulevées par DesRochers et

mettent en évidence la rencontre de deux conceptions de la poésie fort différentes malgré quelques affinités. Alice Lemieux aborde rarement les questions théoriques ou techniques de la poésie, car sa conception repose plutôt sur l'émotion et sur ce qu'elle appelle son inspiration. Même s'ils reconnaissent tous deux l'importance de l'intensité, ils ne s'entendent pas sur l'origine de l'effet poétique : pour Alfred, il découle de l'intelligence, du travail¹³ ; pour Alice, il procède d'un élan, d'une émotion que dénaturerait une rationalisation trop poussée.

Les propos d'Alice se terminent généralement sur le souhait d'assister à une réunion prochaine de la Société des poètes canadiens-français et de recevoir de DesRochers de nouvelles lettres qu'elle juge « si différentes ». Ce goût d'Alice pour l'originalité de son correspondant revient sans cesse sous sa plume. Elle manifeste autant d'enthousiasme pour la hardiesse du poète. Ainsi, lorsqu'elle reçoit l'œuvre de DesRochers à peine sortie des presses, elle s'exclame :

Mais pourquoi ne vous ai-je pas dit tout de suite la chère surprise que j'ai eue l'autre soir,... en recevant « Les Vierges Folles » ! C'est fameusement gentil d'avoir pensé à moi. Et je vous en remercie avec mon meilleur

13. Alfred DesRochers écrit le 3 août 1928 : « Je n'entends pas insinuer que les roses ne soient pas poétiques. J'en ai fait un trop grand usage moi-même et ça me condamnerait. Mais j'ai pour philosophie (j'emploie ce terme parce que je suis trop paresseux pour en chercher un autre) que l'homme est avant tout un être raisonnable et que s'il se plaît au sentimentalisme, cette fleur mi-écloso, il aspire aussi souvent à humer le parfum de l'intelligence pure, cette fiole où odore toute l'essence concentrée de l'humanité. L'ascension de l'humanité a été un effort continu et n'est pas humain, celui qui ne sait pas apprécier la difficulté de la tâche. L'arbre déraciné qui suit le courant est beau, mais le "steamer" qui remonte le cours de l'eau est grand. »

sourire, ma meilleure poignée de main, et aussi mes sincères félicitations. Vous êtes vraiment trop modeste d'avoir fait un cahier de ce qui aurait pu être un volume ! Comme on vous retrouve dans ces lignes ! Des vers merveilleux, des vers ironiques, et surtout que d'originalité intéressante (6 décembre [1928]).

DesRochers la félicite également de l'audace dont elle fait preuve dans ses derniers poèmes :

Vous êtes un exemple unique parmi notre littérature féminine. On sent chez vous un désir, plus un besoin continu de renouvellement. J'admire et j'aime cette belle hardiesse et cette bonne confiance en son étoile, qui pousse le prospecteur chanceux à chercher d'autres filons – qu'il trouve souvent (3 août 1928).

Alfred, emballé par un sonnet « courageux » sur Marceline Desbordes-Valmore (repris d'un thème d'Albert Samain) qu'il qualifie d'« un des mieux réussis des poèmes à la gloire de celui-ci ou celui-là que j'aie jamais lu », y voit la promesse d'un souffle nouveau pour le recueil à venir, « Le Rosier du cœur » :

Je vous avouerai franchement que je craignais, d'après les quelques poèmes que j'avais lus ici et là, que le « Rosier du cœur » ne soit qu'une nouvelle gerbe d'heures jolies, chéries ou bénies¹⁴. C'est chose si fréquente, ces répétitions. [...] Mais après avoir lu récemment une dizaine de poèmes de vous, tous d'inspiration et de traitement différents, je suis assuré que vous saurez vous conserver votre premier public et faire de nouvelles acquisitions d'amitié dans les rangs de ceux-là pour qui toute la poésie ne consiste pas dans une rose entr'ouverte au soleil levant (3 août 1928).

14. Alfred DesRochers fait allusion aux *Heures effeuillées* dont les titres des sections sont « Heures jolies », « Heures bénies », « Heures chéries ».

La préparation de « Rosier du cœur » accapare Alice en cette fin d'année 1928, surtout que l'éditeur chez qui elle comptait publier ne s'occupe plus de livres français¹⁵. Finalement, la publication à la Librairie d'Action canadienne-française est annoncée pour le début de 1929 ; elle ne se réalisera pourtant pas avant Pâques.

La correspondance, interrompue depuis la mi-septembre 1928, reprend au début de décembre, alimentée par les critiques qui marquent la publication de *L'offrande aux vierges folles*. Alice Lemieux commente les premières critiques parues, qu'elle juge inadéquates :

Entre nous les critiques n'ont pas du tout la valeur de celles que vous auriez méritées. Ce sont des coups d'épingles ! Et ce sont des coups d'ailerons que l'on devrait vous donner. You get me ? Quand donc ceux qui ne possèdent pas le sens de la critique consentiront-ils à se taire ? (mi-décembre 1928).

Elle félicite chaleureusement son ami de chaque critique positive et ignore les mauvaises. La jeune poète ne se laisse jamais aller à de longues récriminations, ni à d'oiseuses spéculations. C'est ainsi que lorsque paraît son recueil, qu'elle intitule finalement *Poèmes*, elle ne glisse aucun mot sur les critiques qu'il récolte, sympathiques ou non. DesRochers, lui, réagit vivement à la critique qui accueille son *Offrande*, pourtant favorable

15. Alice écrit à DesRochers le jeudi 23 août 1928 : « Je vous dirai donc plus simplement que mon "petit" littéraire me cause bien des inquiétudes. Carrier, qui devait me l'éditer, ne s'occupe plus des livres français ; et je suis à décider qui s'en chargera. J'ai une espérance... mais rien de bien solide. — Ah ! les enfants ! que de tracasseries ils nous donnent !... »

dans l'ensemble. Acceptant mal les jugements portés sur son œuvre, il manifeste bruyamment son dépit et son exaspération¹⁶. Alice, sans partager son amertume, respecte ses sentiments et tente de le réconforter. Elle cherche à ménager sa susceptibilité et à l'amadouer. Responsable depuis peu de la « Page féminine et littéraire » à *L'Éclair*¹⁷, hebdomadaire qui vient d'être fondé à Québec, Alice profite de sa tribune pour promouvoir les auteurs des Cantons de l'Est. Elle s'ingénie à atténuer la colère d'Alfred qui déplore l'attitude chauvine des milieux littéraires de la métropole, et cette « mentalité qui consiste à trouver médiocre ou plagiée toute œuvre qui n'a pas éclos dans les serres-chaudes de leurs cénacles » (5 janvier 1929).

Lors de la première livraison de *L'Éclair*, Alice Lemieux consacre un article à Éva Senécal, récipiendaire d'un premier prix d'originalité au Salon des poètes de Lyon et dont les journaux de Montréal n'ont pas assez parlé au gré de DesRochers :

Ça vous fera peut-être plaisir, si je vous dis que dans ma première « page féminine », qui paraîtra samedi prochain, je fais des félicitations chaleureuses à Éva Senécal pour son merveilleux succès. Je lui consacre un article spécial, et je cite son Vent du Nord. Je ne parle

16. Insulté par la critique que Jean Béraud fait dans *La Presse* et blessé de voir le Prix d'Action intellectuelle lui échapper, Alfred DesRochers rédige à la fin de décembre 1928 une lettre en anglais qu'il adresse à Alice. Devant la surprise de sa correspondante, il s'explique le 5 janvier 1929 : « Hier, je jurais de ne plus écrire un mot de français, sauf pour gagner ma vie ; aujourd'hui, j'atteste les dieux que je gagnerai l'an prochain le prix d'Action Intellectuelle avec des poèmes du Terroir et que je me ferai éditer par l'Action canadienne-française. »

17. Je n'ai malheureusement pas trouvé de traces de cet hebdomadaire dans les instruments de recherche sur la presse au Québec. Il a pourtant bien existé, puisque se trouve dans le fonds Alfred-DesRochers un exemplaire de cette « Page féminine et littéraire ».

pas des autres lauréats secondaires. Les voisins de Montréal en ont assez parlé. J'ai la plus sincère admiration pour le talent d'Éva (18 janvier 1929).

Cette « Page féminine et littéraire » ravit Alice qui signe du pseudonyme Vivette¹⁸. Satisfaite de ses tâches en journalisme, elle jouit d'un coin de bureau au journal mais accomplit « tout [son] petit travail » chez elle. Elle ne dit rien à DesRochers sur la façon dont elle a obtenu son poste ; par contre, elle s'emballe et lui révèle son idéal littéraire :

Et maintenant je viens vous demander quelque chose. Vous dites oui ? Je vous en prie dites oui ! Ça y est ? Alors voilà : Voulez-vous me promettre de collaborer à ma page aussi souvent que vous pourrez ? Ce sont des plumes comme les vôtres que je veux, originales, jeunes, et bien littéraires. J'aimerais de la prose si vous voulez. Et puisqu'il faut vous imposer un sujet, voilà : « Les jeunes filles d'aujourd'hui » ou « de demain ». Ça donnera peut-être lieu à une petite polémique et ma Page deviendra captivante ! Répondez-moi vite voulez-vous ? Et si le cœur vous chante de m'envoyer aussi des poèmes (comme vous me le promettiez d'ailleurs dans votre lettre), vous serez le très bienvenu (18 janvier 1929).

Elle relance Alfred DesRochers à l'occasion et sollicite de nouvelles collaborations, n'oubliant pas de lui envoyer un exemplaire de *L'Éclair*.

L'hiver 1929 est une période fébrile : entre les séances de la Société des poètes canadiens-français, le journalisme et la vie familiale, Alice prépare son recueil. Février est consacré à la correction des épreuves. Elle expédie un exemplaire de *Poèmes* à son corres-

18. Ce pseudonyme vient d'un poème que Maurice Hébert lui dédie. Il la surnomme aussi Petite-Source-de-la-Muse. Leur correspondance s'étend de 1926 à 1929 et comprend une quarantaine de lettres.

pendant dès sa parution et souhaite lire une appréciation de Noël Redjal, car elle a « hâte de savoir ce qu'il [lui] chantera » ([avril 1929]). La publication de *L'offrande aux vierges folles* et de *Poèmes* oblige les jeunes poètes à promouvoir leur œuvre. C'est alors qu'ils font appel au réseau qui existe grâce à la Société des poètes canadiens-français. À la sortie de *L'offrande aux vierges folles*, Alice avait suggéré (commandé presque) à l'auteur d'envoyer son « bébé littéraire » à Louis Dantin, Robert Choquette, Maurice Hébert et Jean-Charles Harvey¹⁹. Elle-même décide d'expédier une copie de son recueil à Louis Dantin. Alfred DesRochers, qui a déjà fait parvenir son livre au critique, l'avertit :

Seulement, il est encombré d'ouvrage. Il fait actuellement la correction du manuscrit de Mlle Senécal, La course dans l'aurore, qui doit paraître à la fin d'avril. Il n'a pas encore fait l'analyse du livre de Simone Routier, ni de Blanche Lamontagne-Beauregard, ni de votre serviteur, ni de La belle au bois chantant... et il nous dit qu'il procède par ordre de réception. [...] vous attendrez votre tour, à moins, ce qui ne me surprendrait pas, qu'il trouve votre œuvre tellement transcendante, qu'il en veuille faire part au monde de suite (5 mars 1929).

Le compte rendu que Dantin fait du recueil d'Alice Lemieux est effectivement très bon, même s'il n'est publié que le 12 septembre 1930, dans *L'Avenir du Nord*²⁰.

19. Alice écrit à la mi-décembre 1928 : « J'espère au moins que vous avez adressé votre "Offrande" à Dantin, à Robert Choquette qui en parlera dans *La Revue moderne*, et surtout à Maurice Hébert, et à Harvey ? Si vous ne l'avez pas fait, il faut le faire. Votre bébé littéraire a le droit de vivre. Vous m'entendez ? »

20. Ce compte rendu est repris dans *La Tribune*, le 29 novembre 1930, puis dans *Poètes de l'Amérique française. Études critiques (II^{ème} série)*, paru à la Librairie d'Action canadienne-française en 1934.

LA ROMANCE DE L'ÎLE

Les boutades attribuées à Noël Redjal, parsemées au fil des lettres, pimentent la correspondance. Jusqu'à ce que l'une d'entre elles ravive les sentiments que les deux poètes avaient écartés. Alice, quand elle projette de recevoir les poètes chez elle, en juin 1929, réveille la fougue d'un Noël Redjal endormi. L'invitation qu'elle lance le 27 février est chaudement applaudie par Alfred. Il imagine la soirée « remplie des parfums du soir » et lui propose, dans une longue strophe, de jouer aux amoureux, avant de s'expliquer :

Oui, ma chère ! (pas de gros yeux de même, ça me fait rougir !) j'avais presque envie de vous proposer de « jouer aux amoureux métaphysiques ». Non, mais est-ce que ce serait amusant ? Pour un instant, oublier que la vie est telle qu'elle est ! Écrire un roman à deux, sans savoir ni l'un ni l'autre comment il finirait ! On se dirait, tous deux, toutes les pensées « immatérialisées » qui nous ont erré en tête, depuis l'heure, déjà lointaine pour moi, où la vie prenait un sens pour nous... Mais c'est un rêve, un rêve qui m'est presque ancien, puisque j'ai eu envie de le réaliser avec Noël Redjal. Vous, petite curieuse, n'avez pas voulu du mystère. Alors... (5 mars 1929).

Ce à quoi Alice répond tout de go :

Eh ! bien oui l'ami, je veux « essayer pour voir » ! ! Ça m'amusera beaucoup que vous m'écriviez cette épistole poétique, qui vous chantait dans la tête quand vous me faisiez votre dernière lettre. Et puis, après tout, pourquoi ne pas réveiller ce cher Redjal, dont la mort, ce me semble, n'est qu'une feinte... de sommeil – Noël correspondant avec Vivette ! N'est-ce pas que ce serait original ? Ou bien trouvez une autre mystification, mettez-moi en relation avec un de vos amis... dans le genre de Noël Redjal. Je sais que vous ne péchez pas par manque

d'imagination, alors !... Et puis j'ai cherché le mot métaphysique dans mon gros Larousse. Je vous assure qu'il n'y a pas de quoi baisser les yeux... C'est tellement abstrait ! Si c'est ce domaine qui vous tente... pourquoi tourner en route ? Et d'ailleurs vous viendrez au dîner des Poètes chez Kerhulu le 6 avril alors vous pourrez... mettre les pieds dans les plats !... (12 mars [1929]).

Le roman en vers s'élabore à partir de cette date²¹ ; DesRochers envoie un premier poème à Alice au début de juin 1929. À son tour, elle « rêve de faire un petit sonnet d'amour qu'[il pourrait] intercaler dans ce cher roman » ([juin 1929]). Quelques jours plus tard, elle lui confie : « Vos derniers vers étaient d'une douceur telle... qu'ils m'ont inspiré un poème. Je vous le montrerai. Mais ne me demandez pas de le réciter devant les poètes samedi... » ([juin 1929]).

Un silence s'installe malgré tout entre les deux amoureux. Alice, affairée, devient muette. Quant à sa fameuse soirée littéraire, elle est reportée à l'automne par le président de la Société des poètes canadiens-français. Le « roman lyrique » est interrompu, la relâche estivale espace les rencontres, mais surtout *Poèmes* reçoit, *ex æquo* avec *L'immortel adolescent* de Simone Routier, le Prix David de poésie. DesRochers félicite Alice le 10 juillet 1929 :

Je suis rudement fier de votre succès, car il confirme l'opinion que j'avais d'abord de votre livre. Il fallait qu'il eut un mérite peu ordinaire pour être couronné. Car vous n'êtes ni de Montréal ni de Québec, ma chère.

21. Une version remaniée de ce « roman en vers » sera publiée dans l'édition de 1977 des *Œuvres poétiques* d'Alfred DesRochers (p. 111-117).

*Or, d'après tous les standards, il est défendu d'avoir du talent ailleurs qu'en ces deux villes. Vous avez osé et ça vous a porté chance*²².

La lettre se termine sur une note d'ironie amère : « Si elle [l'ancienne correspondante de Redjal] ne parle plus, c'est sans doute que la gloire la tient tout entière. Aussi je ne l'ennuierai pas plus longtemps de ma prosaïque nullité. » Le silence se prolonge jusqu'à octobre, alors qu'il est rompu par une épître rimée d'Alfred à la manière de Redjal, lettre gentille, un peu mélancolique. En partie grâce à la bourse du Prix David, Alice s'apprête à quitter le Canada pour la France. Une dernière lettre d'Alice du début d'octobre invite DesRochers à passer chez Mme Désilets²³. Cette rencontre lui permettra, dit-elle, d'expliquer son long silence. Plusieurs indices laissent croire que la famille Lemieux est responsable de ce boycottage et qu'elle encourage le voyage d'Alice, jugeant préférable de l'éloigner de cette idylle au dénouement impossible²⁴. Elle n'écrit d'ailleurs à Alfred aucune lettre de Paris. Et

22. Encore une fois, DesRochers est surpris en flagrant délit de flatterie. Certes, Alice n'habite pas Québec, mais Saint-Michel-de-Bellechasse n'est pas très loin de la capitale. Elle a des liens fort nombreux avec cette ville où elle a étudié, où elle retrouve amis, famille et connaissances fréquemment.

23. Il est à noter qu'il valait mieux, pour respecter les convenances, que la rencontre ait lieu chez Mme Désilets. Ce souci de respecter les convenances transparait tout au long de la correspondance qu'Alice Lemieux, Éva Senécal et Simone Routier entretiennent avec Alfred DesRochers. Les invitations que lance régulièrement DesRochers à ses amies poètes sont habituellement faites au nom de son épouse.

24. La rencontre, qui a bel et bien lieu, se fait en marge d'une réunion de la Société des poètes canadiens-français au début d'octobre et se transforme rapidement en de chaudes retrouvailles, suivies d'adieux déchirants. En effet, Alice arrive à Paris dès le 20 octobre 1929.

contrairement aux attentes de ses parents, Alice ne fait aucune rencontre sentimentale sérieuse dans la capitale française.

De retour à Saint-Michel-de-Bellechasse en mai 1930, Alice renouera avec DesRochers. Elle se rend à Sherbrooke à l'occasion de la visite de Louis Dantin, le 28 août 1930. Au cours de la fête donnée en l'honneur du célèbre critique, elle fait la connaissance d'un ami d'Alfred, Léo-Albert Lévesque, mieux connu sous le nom de Rosaire Dion-Lévesque, qui deviendra son époux le 7 septembre 1935²⁵.

Malheureusement, la correspondance des années 1930 est incomplète. Hormis les trois lettres tournant autour de la visite d'Alice à Sherbrooke, en 1930, et deux autres envois concernant la publication de *Paragraphes*, en 1931, à peine quatre maigres lettres sont conservées de cette période. La parution de *Paragraphes* lui fait dire :

De tout mon cœur merci mon cher ami, cher poète, et journaliste. Merci pour la lettre, les vers – effrayants à force d'être beaux – et les Paragraphes au style si rare et

25. Léo-Albert Lévesque (1900-1974), qui publie un premier recueil de poésie en 1928 sous le nom de Rosaire Dion (du nom de sa mère, Rosana Dion), se fera connaître sous le pseudonyme de Rosaire Dion-Lévesque. Ce Franco-Américain s'adonne au journalisme et collabore à plusieurs journaux et revues avant de devenir directeur de la revue *Le Phare*, puis éditorialiste au journal de Nashua, sa ville natale, *L'Impartial*. Son excellente traduction des poésies de Walt Whitman, publiée à Montréal en 1933 aux Éditions du Totem, attire sur lui l'attention du milieu littéraire du Québec. On peut suivre dans la correspondance qu'entretiennent DesRochers et Dion-Lévesque (voir le fonds Alfred-DesRochers et le fonds Alice-Lemieux-Lévesque) l'évolution des rapports entre ce dernier et Alice Lemieux. DesRochers fait beaucoup pour rapprocher ces deux êtres qu'il aime. Le mariage (de raison) qui est célébré en septembre 1935 met un terme définitif aux espoirs sentimentaux d'Alice et à sa correspondance avec Alfred.

à l'ironie si fine. Voilà un vrai livre. Il repose et distrait tout en faisant penser. Il enfonce par sa nouveauté de vision tous les murs où les bons critiques à courte vue voudraient qu'on se casse les ailes. J'espère qu'il fera loucher Camomille, et s'étonner ce cher Albert (le Carquois sans Cupidon !) ([29 juillet 1931]).

Mais cet élan n'est pas suffisant pour relancer la correspondance littéraire entre Alice Lemieux et Alfred DesRochers. Elle s'achève en 1932 sur les félicitations chaleureuses (et amoureuses) d'Alice qui se réjouit du succès que remporte DesRochers au Prix David cette année-là. Désormais, les souvenirs occuperont toute la place.

HEUREUSE ALICE

L'importance de la Société des poètes canadiens-français de Québec dans le parcours littéraire d'Alice Lemieux saute aux yeux. Lieu d'échanges et de rencontres, la Société est un véritable tremplin pour elle ; plus encore, c'est le pôle autour duquel gravite son itinéraire de poète. Alice ne réalise pas d'abord qu'elle délaisse le domaine privé de l'écriture lorsqu'elle participe au premier concours de la Société des poètes canadiens-français à l'automne 1924²⁶. Pourtant, son

26. Reine Malouin, dans *Il était une fois... des poètes. Cinquante ans de poésie (1923-1973)*, résume ainsi les buts de ce concours : « Je dois dire ici que le concours de 1924, institué surtout pour attirer les poètes éloignés et les sortir de leur solitude, fut le début d'une longue et productive tradition, puisqu'après cinquante ans, cette coutume se continue et produit encore les mêmes résultats. [...] Il faut savoir que les poètes d'alors avaient bien peu de chance de se faire entendre ou lire et d'être appréciés. Le concours était stimulant et direct. Il est à remarquer, cependant, que les lauréats n'ont pas franchi la rampe du concours, mais que, par contre, ironie du sort, des concurrents ayant reçu une simple mention honorable, comme par exemple, Mgr Félix-Antoine Savard, de la Société

succès l'amène à s'intéresser de plus près à la poésie et l'enhardit au point de publier *Les heures effeuillées*, en 1926. Cette première publication, qui lui confère le statut de poète, est parrainée par la Société des poètes canadiens-français dont le président, Alphonse Désilets²⁷, signe la préface et suggère l'impression sur les presses d'Ernest Tremblay, à Québec. Un entrefilet de source inconnue débute ainsi : « *Heures effeuillées* a reçu un accueil justifié par l'attente que notre Société avait mise en cette personne [...] »²⁸. »

Ce parrainage introduit Alice dans le milieu littéraire de Québec et lui assure une réception critique sympathique. Alphonse Désilets, qui joue presque un rôle de mécène, n'est pas le seul à entourer Alice de prévenances ; Maurice Hébert et Éva Ouellet-Doyle l'apprécient tout autant. Le critique lui prodigue des conseils d'ordre poétique, l'encourage en atténuant les propos des rares comptes rendus moins favorables. Usant de son influence auprès des fonctionnaires (il est lui-même secrétaire au Bureau des statistiques de la Province), il favorise l'achat de volumes en écrivant au président du Conseil législatif. Il met son prestige personnel et son capital symbolique au service de la promotion des *Heures effeuillées*. Quant à Éva Ouellet-

Royale du Canada, Simone Routier-Drouin, de l'Académie Canadienne-française, Alice Lemieux-Lévesque et Éva Senécal, pour ne nommer que ceux-là, ont fait carrière et produit des œuvres de haute valeur littéraire » (1973 : 19-20).

27. Alphonse Désilets (1888-1956), haut fonctionnaire au ministère de l'Agriculture, est le président fondateur des Cercles des fermières. Une revue, *La Bonne fermière*, paraît tous les mois sous la direction de Rolande Savard-Désilets, son épouse. La publication de cette revue est confiée aux presses d'Ernest Tremblay. Désilets recommande également cet imprimeur à DesRochers dans une lettre de 1926.

28. Fonds Alice-Lemieux-Lévesque.

Doyle, il lui tarde de présenter la jeune femme à son cercle d'amis. Grâce à cette « marraine » qui lui fait profiter de son réseau littéraire et social, Alice est rapidement connue de tous les membres de la Société des poètes canadiens-français (parmi lesquels des hommes de professions libérales et du clergé) et est introduite au sein d'une certaine bourgeoisie traditionnelle de la Vieille Capitale.

Alice Lemieux livre peu de détails sur ses ambitions et sur ses déceptions littéraires, pas plus dans sa correspondance avec Alfred DesRochers qu'ailleurs. Le journal intime qu'elle tient depuis 1920 s'arrête malheureusement à l'été 1926, quelques mois avant la publication des *Heures effeuillées*²⁹. Même si ses stratégies littéraires ne sont qu'esquissées dans sa correspondance avec DesRochers, l'intérêt accru d'Alice pour la poésie y est manifeste. Un réel désir de reconnaissance littéraire et sociale l'anime.

Elle pose des gestes concrets afin de s'assurer cette légitimité littéraire. Elle s'entoure de jeunes gens en pleine ascension. Par exemple, Robert Choquette (Prix David de poésie en 1926) remplace Maurice Hébert, le critique d'une autre génération, dans son rôle de conseiller auprès de la jeune poète. Elle participe à divers concours littéraires (les concours de la Société des poètes canadiens-français, le Prix d'Action intellectuelle, le Prix David, les concours des Salons de

29. Depuis le transfert du fonds Alice-Lemieux-Lévesque des Archives nationales du Québec à Québec aux Archives de l'Université Laval, en septembre 1997, le dossier des journaux personnels d'Alice Lemieux-Lévesque, enrichi de documents jusqu'alors conservés dans le fonds Luc-Lacourcière, au même endroit, est fermé à la consultation. Ce dossier de même que celui de la correspondance reçue d'Alfred DesRochers seront accessibles à compter du 1^{er} janvier 2004.

poètes en France) et collabore à plusieurs revues et journaux (*Le Devoir*, *La Tribune*, *Le Soleil*, *Le Terroir*, *La Revue moderne*, *L'Éclair*, etc.). Elle soigne la préparation de son prochain recueil, cherche longuement un titre « évocateur » ; elle l'intitule d'abord « Le Rosier du cœur », puis « Le poème de la jeune fille », avant de préférer « Poèmes » qu'elle juge plus sobre. Afin de s'assurer une meilleure réception critique et une plus grande crédibilité, elle confie son ouvrage à Louis Carrier, des Éditions du Mercure où plusieurs auteurs prestigieux ont déjà publié (dont certains membres de la Société des poètes canadiens-français)³⁰, mais celui-ci ne s'occupe plus de livres français. Elle se tourne finalement vers la Librairie d'Action canadienne-française d'Albert Lévesque, car c'est l'éditeur montréalais qui, à la fin des années 1920, publie la génération montante des écrivains québécois. Elle envoie même son recueil à l'influent Louis Dantin, imitant en cela Alfred DesRochers, Simone Routier et Éva Senécal, ainsi qu'à certains critiques et journalistes connus³¹. Ses activités à *L'Éclair* (à partir de janvier 1929) lui servent de carte de visite. La couverture de presse, plus abondante que lors de la parution des *Heures effeuillées* en 1926, ménage un accueil favorable à *Poèmes*³².

30. Maurice Hébert, Robert Choquette, Louis Dantin et Paul Gouin figurent au catalogue de Louis Carrier et des Éditions du Mercure (1927-1931). Cet éditeur très couru semble convoité par la plupart des auteurs de la fin des années 1920.

31. Nommons parmi plusieurs Jean-Charles Harvey, Harry Bernard, Louis Francœur et Robert Choquette.

32. Dix recensions soulignent la parution des *Heures effeuillées* tandis que 18 accueillent la publication de *Poèmes* (ces chiffres, tirés du *DOLQ*, sont donnés à titre indicatif).

Élue directrice de la Société des poètes canadiens-français³³, Alice Lemieux participe au congrès de l'Association des auteurs canadiens à Halifax, à la fin de juin 1929. Au même moment, on l'a vu, on lui décerne le Prix David de poésie, *ex æquo* avec la poète Simone Routier. C'est la reconnaissance espérée. La bourse de 850 \$ finance, en partie, le voyage en France d'Alice Lemieux, qui bénéficie aussi du soutien financier de son père. Elle réalise le rêve cher à tous les poètes de l'entre-deux-guerres³⁴. La jeune femme pense d'abord à compléter sa formation à la Sorbonne, mais elle se ravise et décide plutôt d'assister à diverses conférences. Elle se balade dans Saint-Germain-des-Prés, va aux concerts et aux spectacles, fréquente de jeunes Canadiens, participe à des réunions littéraires.

À son retour au bercail, en avril 1930, Alice fréquente à nouveau la Société des poètes canadiens-français de Québec et collabore à des journaux et à des revues (elle avait envoyé à plusieurs journaux du Québec un poème primé au Salon des poètes de Lyon), entre autres à *L'Éclair*, à *L'Événement*, au *Devoir* et à *La Revue moderne*. Or, sa décision de devenir infirmière en 1931 met un terme prématuré à cette carrière

33. C'est Alfred DesRochers qui en parle dans la vedette de sa lettre du 10 juillet 1929. Reine Malouin, dans *Il était une fois... des poètes. Cinquante ans de poésie (1923-1973)* (1973 : 21-22), souligne l'augmentation des titres honorifiques et des fonctions sous l'influence d'Alphonse Désilets, particulièrement en 1937, en l'honneur du deuxième Congrès de la langue française. Il semblerait que cette tendance s'installe dès la fin des années 1920.

34. Les lettres d'Alice Lemieux, d'Éva Senécal et de Simone Routier sont parsemées de désir de voyage. Les littéraires de leur entourage sont nombreux à se rendre à Paris au fil des ans, qu'on songe à Alain Grandbois, Marcel Dugas, Paul Morin, Alphonse Désilets, Jovette Bernier, Rosaire Dion-Lévesque.

pourtant prometteuse et l'empêche de profiter pleinement des retombées du Prix David de même que du prestige que lui confère son voyage en Europe.

*
* *
*

Le parcours littéraire d'Alice Lemieux reflète les attentes de son milieu – la petite bourgeoisie de province – et de son époque, sans les contredire ou s'en éloigner. Sa poésie véhicule des valeurs traditionnelles qui lui valent d'être épaulée par la Société des poètes canadiens-français où l'on n'est pas insensible à sa formation sociale et culturelle, à sa personnalité affable et chaleureuse. La conformité à son milieu social et littéraire et un bon capital socioculturel lui donnent accès à une carrière artistique et mondaine qu'elle interrompt brusquement, à 26 ans. Jusque-là son itinéraire a été couronné de succès. L'impasse sentimentale dans laquelle elle se trouve avec DesRochers et les fortes pressions qu'exerce sur elle son entourage, qui désire la voir se créer une situation sûre, ont raison de cette carrière.

La poésie, d'abord un moyen d'expression privilégié, semble pendant un certain temps une rampe de lancement vers une vie sociale autonome (en dehors de l'influence des parents ou d'un mari), vers une forme de travail (le journalisme) et un moyen d'ascension sociale. Cependant, Alice Lemieux ne persévère pas dans cette voie. Elle pratique un journalisme conventionnel, se soumet à l'autorité de ses parents (elle s'engage dans la poésie avec la bénédiction familiale pour s'en éloigner à leur demande et choisir une occupation plus traditionnelle) et ne dépasse en rien l'horizon d'attente de son époque. Néanmoins, forte de l'appui des milieux

officiels de Québec (qui lui ont prodigué une attention toute paternelle), elle recherche dans la deuxième moitié des années 1920 la compagnie et les conseils de jeunes écrivains en quête de reconnaissance comme elle, mais davantage tournés vers Montréal, lieu d'une légitimité littéraire qui dépasse de plus en plus celle de Québec.

Sa rencontre avec Alfred DesRochers et la correspondance qui en découle appartiennent à cette période. Leur amitié amoureuse a un impact important sur la poésie d'Alice Lemieux. Destinataire privilégié, DesRochers amplifie l'image de la poésie en fournissant un modèle idéal. Il pousse la jeune femme à approfondir sa conception de la littérature et l'amène à prendre davantage conscience, à son contact, des enjeux reliés à ses activités littéraires. Alice Lemieux, enthousiaste et à la recherche d'objets d'admiration au début de la vingtaine, trouve en Alfred DesRochers un interlocuteur à sa mesure, en compagnie de qui elle mûrit son projet poétique. Pour Alice qui aime être surprise, émue, stupéfaite, cette rencontre s'avère aussi une aventure littéraire et sentimentale à la hauteur de ses espoirs.

CHAPITRE II

RÊVES ET RÉALITÉS

CORRESPONDANCE

ÉVA SENÉCAL–ALFRED DESROCHERS

(1927-1936)

La correspondance Éva Senécal–Alfred DesRochers est la chronique d’une amitié franche. Plus qu’un camarade, DesRochers se montre un authentique mentor littéraire pour la jeune poète, isolée dans son village de La Patrie au milieu des années 1920. En filigrane de leurs longues lettres, se lit l’émancipation artistique et personnelle d’Éva Senécal¹.

1. Malheureusement, il ne reste rien des papiers personnels d’Éva Senécal, hormis les lettres qu’elle envoie à DesRochers, conservées dans le fonds Alfred-DesRochers aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke. Par contre, de cette abondante correspondance étalée sur neuf ans (1927-1936), 85 lettres ont été sauvegardées dont 11 copies de lettres écrites par DesRochers lui-même. S’ajoutent à cela une dizaine de lettres d’Éva à Alice Lemieux (retrouvées dans le fonds Alice-Lemieux-Lévesque aux Archives de l’Université Laval à Québec) ; un bref entretien avec Adrienne Choquette paru à l’origine, en septembre 1938, dans *Le Mauricien* (voir Choquette, 1939 : 205-209) ; et une entrevue accordée par l’auteure en 1978 à Janine Boynard-Frot et Richard Giguère de l’Université de Sherbrooke.

Le cœur de la correspondance s'étend de l'automne 1927 à l'automne 1931 et regroupe 70 envois. Les échanges se font plus clairsemés de 1932 à 1936 alors qu'Éva habite Montréal. Deux lettres tardives, l'une de 1942 et l'autre de 1946, marquent la fin de cette fructueuse amitié littéraire.

Seulement 25 lettres sont datées. Fidèle à la précision journalistique, Alfred date rigoureusement ses billets, à l'opposé d'Éva qui se contente le plus souvent d'évoquer le moment de la journée où elle prend le stylo (inscrivant au haut de la page, par exemple, « mardi, p.m. » ou « lundi soir »). Cette lacune, en plus de la disparition de certaines lettres, complique l'établissement d'une chronologie des échanges épistolaires.

Comme d'habitude, Alfred se sert de sa vieille Remington pour dactylographier ses lettres sur un papier blanc de format 21,5 cm sur 28 cm. Quant à Éva, ses 76 lettres varient sensiblement dans leur présentation matérielle, le format du papier changeant de même que la couleur et la texture. Ces lettres couvrent habituellement de nombreux feuillets, noircis d'une écriture fine, penchée vers la gauche, dense et ardue à déchiffrer. La moitié de ces lettres sont dactylographiées, à la demande de DesRochers².

2. Pour plus de clarté, les coquilles, les fautes, la ponctuation et les imprécisions ont été corrigées. Il me semblait injuste de présenter des extraits sans en éliminer les erreurs évidentes qui distraient la lecture et qui sont souvent imputables à la hâte. Des raccourcis graphiques (tirets, perluettes, etc.), parfois difficiles à décoder, ont été retranchés et la présentation graphique a été uniformisée. Si l'orthographe a été modernisée, certaines expressions, les anglicismes courants à l'époque et les tournures plus rares ont été maintenus.

SOLITUDE ET RAVISSEMENTS

Éva, née le 20 avril 1905 à La Patrie, à 50 kilomètres à l'est de Sherbrooke, a rarement quitté son village lorsqu'elle s'engage dans une correspondance avec DesRochers en 1927. Son enfance est solitaire. Élevée sur la ferme prospère de son père, Albert Sénécal, elle fréquente d'abord l'école primaire du village avant de poursuivre sa formation à l'École normale de Saint-Hyacinthe, de 1918 à 1921. Atteinte de tuberculose, elle interrompt ses études et séjourne au sanatorium du Lac Édouard, de février à juin 1923. Elle fait la connaissance d'un pensionnaire, un jeune avocat de Montréal, M^e Jules Lagarde, grand amateur de poésie qui l'invite à écrire des vers pour tromper son ennui. Un premier succès remporté dans le petit journal du sanatorium étonne Éva qui y a signé un poème d'un pseudonyme.

De retour à la maison, pendant une longue convalescence de presque deux ans, de 1923 à 1925, égayée par la nature et par les livres, Éva lit surtout Lamartine, Musset, Baudelaire, Hugo, Balzac, Daudet et la comtesse de Noailles³. Encouragée par son ami montréalais

3. Elle confie à Adrienne Choquette qu'elle lit la comtesse de Noailles dont elle aime l'emportement passionné et le culte de la nature. Elle explique ainsi son amour des lettres : « Je crois que je puis attribuer ma vocation littéraire à la solitude et à mon amour de la nature. Après une enfance solitaire dans un rang de campagne – peut-être ne savez-vous pas bien ce que c'est – j'ai fait deux années de couvent, ma treizième et ma quatorzième année, et je suis revenue à la solitude, solitude voulue peut-être, mais que pouvais-je y faire ? La lecture, l'étude et peu après la poésie ont été pour moi une évasion, une porte ouverte sur le domaine merveilleux. Et puis, j'aimais la nature d'un amour fou, ardent, à me faire oublier quand j'avais de la peine, quand je m'ennuyais, et Dieu sait si je me suis ennuyée ! » (Choquette, 1939 : 207-208).

qui lui fait parvenir des traités sur l'art d'écrire, elle s'adonne sans relâche à la poésie.

En 1927, Éva Senécal rassemble ses meilleures pièces de vers et les fait paraître sous le titre *Un peu d'angoisse... Un peu de fièvre*. Le recueil, imprimé sur les presses de *L'Éclaireur* de Beauceville, à compte d'auteur, est publié sans préface. Éva en assure du mieux qu'elle peut la distribution et la promotion. Il semble que seul le notaire Aimé Plamondon⁴, hormis DesRochers, l'ait encouragée à ses débuts. En effet, sa santé fragile et les problèmes de transport la tiennent à l'écart du milieu littéraire où elle est encore peu connue même si elle fait partie de la Société des poètes canadiens-français.

DAME SAGESSE

DesRochers, rédacteur en chef à *L'Étoile de l'Est* et membre de la Société des poètes canadiens-français de Québec, écrit à Éva Senécal pour la première fois à l'été 1927. Il lui demande un exemplaire de son recueil afin d'en rédiger un compte rendu sous le nom de Noël Redjal. La jeune poète est charmée de cet intérêt manifesté par DesRochers et de la critique favorable qui en découle, une des premières à être publiée (23 septembre 1927). Le critique y vante le souffle poétique, la puissance d'évocation et le lyrisme d'un premier recueil de poésie écrit par « une toute jeune fille ».

4. Le notaire Aimé Plamondon (1892-1972), d'abord à l'emploi du ministère des Terres et Forêts, est nommé premier président de l'Association des fonctionnaires du gouvernement provincial, en 1924. Il participe intensément à la vie littéraire de la Vieille Capitale (en fréquentant la Société des poètes canadiens-français et l'Institut canadien de Québec, par exemple). L'intérêt qu'il portait à Éva ne se démentit jamais, et il fut même question de mariage entre eux.

Alfred DesRochers est un ardent promoteur de la littérature canadienne-française en plus d'être un fidèle correspondant. Il se fait un devoir d'encourager tous les jeunes talents, encore plus ceux qui sont originaires des Cantons de l'Est. Il souhaite secouer ce qu'il appelle le « nombrilisme » des critiques et des écrivains de Montréal en forçant leur attention sur les régions. Plus âgé de quelques années, mieux préparé à la prosodie par ses études (même s'il n'a pas complété son cours classique) et par ses lectures d'autodidacte, Alfred devient un mentor littéraire dévoué pour la jeune poète.

Tous deux membres de la Société des poètes, ils ont un autre point en commun. DesRochers est journaliste à *La Tribune* et Éva fait partie des nombreux correspondants que le quotidien recrute dans la région des Cantons de l'Est. Pourtant, ils ne se sont jamais rencontrés. Dès la fin de l'été 1927, DesRochers cherche à corriger la situation et propose un rendez-vous dans le hall d'un hôtel de Sherbrooke, une heure avant la tenue d'une soirée littéraire. La réponse à cette invitation équivoque donne le ton à toute la correspondance : dans sa lettre, Éva dresse le portrait caricatural d'« une grande jeune fille de 22 ans, très mince, avec des cheveux châtons, une grande bouche, un nez trop long, et des yeux... qui boudent parfois ! » ([juillet ou août 1927]). Écoutant « dame Sagesse », elle souligne qu'elle devrait lui épargner une rencontre peut-être détestable en refusant son invitation. Sa répartie humoristique a de quoi plaire à DesRochers et, avec le temps, celui qu'elle appelle déjà son « maître » voue une affection fraternelle à la jeune femme qu'il considère comme une sœur cadette. Éva Senécal sait tirer son épingle du jeu devant un Alfred DesRochers tour à tour charmeur, cynique, grincheux et paternaliste.

Ce rapport affectueux, parfois bourru, lui permet d'exprimer librement ses désaccords et même d'engager des discussions vives avec DesRochers, sans craindre de le blesser. Leurs lettres alimentées par une passion partagée de la littérature ressemblent souvent à une chronique littéraire : les comptes rendus de lecture, les commentaires sur la critique de l'époque, les jugements sur certaines œuvres et leurs auteurs, les informations sur les prix littéraires accompagnent les projets de publication et de rencontre. La correspondance évolue en fonction des besoins d'Éva et connaît des périodes au cours desquelles DesRochers rassure la poète sur son talent (1927), l'encourage à produire (1928-1939), assiste à son succès (1929-1930), puis la voit se détacher (1930-1932) et s'engager dans d'autres voies (1932-1936). Cette correspondance est à la fois un atelier d'écriture, une tribune et un lieu de confidences où la jeune femme discute de ses projets, partage avec sincérité ses joies et ses déceptions, livre ses espérances et affirme sa détermination, soumet ses vers et commente ses propres œuvres.

LES HYDROPATHES DES CANTONS DE L'EST

Éva entretient avec la Société des poètes canadiens-français de Québec des rapports empreints de réserve. L'encouragement qu'elle en espérait au moment de la publication de son premier recueil ne s'est pas concrétisé⁵. Alfred DesRochers, persuadé qu'Éva peut profiter du soutien que la Société des poètes canadiens-

5. « Si j'ai eu quelque encouragement pour mes débuts, écrit-elle à Alice Lemieux le 20 mars 1928, ils me sont venus beaucoup plus de lui [Alfred DesRochers] que de M. Plamondon qui ne s'est guère "cassé le bras à m'encenser !" » (fonds Alice-Lemieux-Lévesque).

français accorde à ses membres, l'encourage à participer davantage à ses activités et à multiplier les contacts avec d'autres jeunes poètes, comme Alice Lemieux et Simone Routier. En dépit des marques d'appréciation de membres influents que lui rapporte DesRochers dans ses lettres et de la troisième place (lyre de bronze) qu'elle récolte au concours de la Société, en mars 1928, Éva garde ses distances par rapport au groupe de Québec.

Les réunions littéraires auxquelles elle participe chez Alfred DesRochers sont évoquées dans la correspondance dès 1927 (elle les fréquentera jusqu'en 1930). Elles donnent lieu à une planification méticuleuse des déplacements et des séjours à Sherbrooke qui se concluent en général au téléphone. Friande de ces soirées où les lectures et les discours se suivent, Éva revient chez elle gonflée à bloc, stimulée et animée d'un grand désir d'accomplissement. Quelquefois, ceux que DesRochers nomment soit « la section des Cantons de l'Est de la Société des poètes canadiens-français », soit « la Société des Hydropathes des Cantons de l'Est », c'est-à-dire Jovette Bernier, Henri-Myriel Gendreau, Édouard Hains, Louis-Philippe Robidoux, parfois même le gérant de *La Tribune*, Florian Fortin, et d'autres aussi, se rendent à La Patrie, surtout à la belle saison. On pique-nique, on lit des vers et on contemple le paysage magnifique.

ÉVA SENÉCAL, FEMME DE LETTRES

La fin des années 1920 est une époque fébrile pour la poète de La Patrie. 1927 marque la fin de son isolement social et littéraire et annonce le début d'une ère féconde. Alfred DesRochers, intimement mêlé à cette émancipation, offre son soutien et sa collaboration.

L'enthousiasme et la détermination éclairent les échanges de 1927 à 1929, en dépit des accès de *spleen* d'Éva. DesRochers, que ces attitudes mélancoliques et rêveuses horripilent, l'invective à plusieurs occasions. Éva rétorque la plupart du temps, pour le plaisir de discuter ou par besoin de s'affirmer ; mais inévitablement, l'humour et les amendes honorables rallient à nouveau les amis⁶.

À l'automne 1927, Alfred prête d'abord son concours pour la promotion d'*Un peu d'angoisse... Un peu de fièvre*. À la suite du compte rendu élogieux qu'il lui consacre dans *L'Étoile de l'Est*, le 23 septembre 1927, le recueil est mis en vente au service de librairie de l'hebdomadaire. Parallèlement il verse un peu de baume sur les blessures que les critiques infligent à sa protégée. DesRochers la compare à Musset et à la comtesse de Noailles, en l'assurant qu'elle peut créer « un chant très personnel de l'Éva Senécal dont on parlera⁷ ». Sûrement flattée, la jeune femme garde

6. Datée du 16 octobre 1927, cette lettre illustre bien le ton et les propos de cette période : « Vous avez trouvé mes vers un peu mélancoliques ? C'est vrai vous avez bien raison et je vais tâcher de suivre votre conseil. Mais, "mon grand ami", (vous me permettez, n'est-ce pas, de vous appeler ainsi ?) croyez-vous que le bonheur vienne s'asseoir à tous les foyers, prodiguant à tous la joie lumineuse, la gaieté de vivre ? S'il a frappé à votre porte, s'il s'est installé chez vous, entourez de remparts votre demeure avant qu'il soit tenté de repartir en visite. Moi, je n'ai rien de tout ce trouble, car il n'est pas encore venu ! Si c'était possible, je partirais dès demain, j'irais à travers le monde, partout, vers les pays de soleil, peut-être l'y trouverais-je ? Oh ! alors j'écirais des vers lumineux comme les rayons de soleil qui m'éblouiraient les yeux, qui m'enchanteraient le cœur, des vers lumineux comme mon âme. Et je vous dédierais le volume entier. Me gronderiez-vous encore ? »

7. Éva écrit le 21 mai 1928 à Alice Lemieux : « J'ai récemment envoyé une longue pièce à M. DesRochers et il en a été enchanté, me dit-il. Je crois que tous deux, lui et vous, petite amie, voulez me rendre orgueilleuse. Vous me dites : "Continuez et je vous prédis la gloire" et

une certaine contenance en raillant, attitude qui la caractérise bien :

Mais là, monsieur DesRochers, pour de bon, je crois que vous avez envie de me rendre une « fichue » de petite orgueilleuse ! Aussi pour ne pas tomber dans l'abîme de ce péché capital, je vais relire les douceurs de cette bonne Gaëtane de Montreuil⁸ qui sait souverainement bien administrer les douches d'eau glacée et dont je vous envoie un échantillon [...] (19 février 1928).

DesRochers l'encourage à participer à des concours comme ceux du Salon des poètes de Lyon et de l'Action catholique de la jeunesse canadienne (ACJC). Stimulée par la confiance de son aîné, Éva entre dans la compétition. Elle expédie ses meilleurs poèmes à Lyon et s'attaque à la préparation d'un second recueil. À ce moment, Alfred DesRochers endosse pleinement son rôle de conseiller littéraire, à la demande de la jeune femme :

Si j'ai le plaisir de me rendre à Québec avec vous, me permettez-vous d'apporter les principaux de mes poèmes pour que vous y jetiez les yeux et me disiez ce que vous ne trouvez pas bien et qui gagnerait à être repris. Je suis si mauvais juge. J'ai pour au-delà de 60 pages d'un volume et qui valent en majeure partie, je le crois du

M. DesRochers m'écrit avec enthousiasme : "Vous avez la musique de Musset et l'image éblouissante de la comtesse de Noailles pour former un chant très personnel, de l'Éva dont on parlera – ou mes compatriotes sont des imbéciles ! – tant que la langue française sera notre langue maternelle". Ça, ce n'est pas un petit compliment ! » (fonds Alice-Lemieux-Lévesque).

8. Gaëtane de Montreuil (1867-1951), de son vrai nom Georgina Bélanger, est une des premières femmes à se tailler une place dans le journalisme au Québec. Ce qui ne l'empêcha pas d'égratigner au passage les deux recueils de poésie d'Éva dans *Mon magazine*, en septembre 1927 (p. 48) et en novembre 1931 (p. 10). Éva réagit vivement à ces critiques.

moins, autant que le « Vent du Nord » et « à l'Inconnu ». Il doit certainement y avoir bien des bouts d'oreilles trop longs que l'on pourrait tirer ! car je corrige et retravaille si peu. J'ai une couple de poèmes de 100 vers ou plus que j'ai écrits dans une après-midi et recopiés le soir. Je m'attirerais sans doute les foudres de Boileau s'il vivait encore (19 février 1928).

Sur ses conseils encore, Éva soumet son premier manuscrit à Louis Dantin qui suggère de nombreuses corrections. DesRochers, à qui le critique de la Nouvelle-Angleterre retourne l'œuvre, sert d'intermédiaire :

Mais, est-ce parce qu'il est homme, et par conséquent, peu versé dans la psychologie et les manières de voir féminines, il exige presque que vos vers soient écrits par un HOMME ! Aussi, ne soyez pas surprise du nombre des corrections qu'il vous impose, il y en a ! Il y en a même tellement, que vous avez besoin du sang-froid d'un gars qui sait lire entre les lignes, pour vous aider à ne pas vous décourager. Alors, j'offre tout simplement mes services, en vous donnant ma parole d'honneur que tout se fera dans la plus stricte discrétion (8 mars [1928]).

DesRochers l'invite à Sherbrooke pour reprendre au plus tôt le manuscrit corrigé par Dantin dont les remarques sévères, dit-il, valent à elles seules un cours de littérature⁹. Éva s'y rend donc pour un séjour d'une semaine, corrigeant ses vers selon les annotations de Louis Dantin et les conseils d'Alfred.

9. « Vous savez que si Émile Nelligan a écrit les plus beaux vers français au Canada, il le doit en grande partie à Dantin. Si vous voulez suivre les conseils de ce critique – et j'ai assez foi en votre ambition de parvenir, votre amour du travail et votre "bon sens" tout court, pour croire que vous les allez suivre – vous ne pouvez faire autrement qu'obtenir le succès que votre talent mérite, mais que votre manque de formation première vous empêche d'obtenir » (8 mars [1928]).

Éva, qui se prépare à soumettre son manuscrit à l'appréciation des juges de l'ACJC et du Prix David, tente de ménager ses futurs lecteurs. Soucieuse de mettre toutes les chances de son côté, elle préfère figoler ses vers en écartant ceux qui risqueraient de choquer¹⁰. Elle sacrifie même le temps précieux que commanderait l'impression du volume afin d'avoir une œuvre finie :

Je conviens avec vous que j'aurais sans doute eu plus de chances pour le prix d'Action Intellectuelle autant que pour le prix David avec des volumes imprimés. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Si je n'ai rien, tant pis ! Je ne serai certes pas la seule. Et je me suis dit que si, par hasard, j'avais quelque chose à l'un ou l'autre concours, j'aurais deux fois plus de chances de vendre les 500 numéros que je lancerais aussitôt après que si je n'avais pour unique réclame que ceci : Auteur d'Un peu d'angoisse... Un peu de fièvre. Car je sais bien allez ! qu'il était maigre, le pauvre petit. Aussi, ce sera ma revanche contre ceux qui n'ont pas compris que je pouvais faire bien autre chose, ce sera ma revanche, dis-je, de leur montrer ce que j'ai fait. Je n'aurai pas peur, cette fois, de leur envoyer La course dans l'aurore car, sans orgueil ni fausse modestie, je sais ses faiblesses et sa valeur. Ils auront beau me vouer aux « gémonies », ils ne parviendront pas cette fois à me faire peur (7 août 1928).

Alors que son manuscrit est déjà soumis au concours de l'ACJC, Éva se lance dans la préparation d'un drame poétique et d'une comédie tout en

10. Devant son hésitation à intégrer à son recueil un de ses poèmes primé qu'elle juge trop audacieux, DesRochers rétorque : « Quant à laisser "Volupté" de côté, c'est votre affaire, mais moi, si j'en étais l'auteur, j'en serais si fier, que je le publierais, et avec la mention : "Lyre de bronze, Concours de la Société des Poètes, 1928". Ça serait la plus douce revanche que je pourrais m'offrir... » (3 août 1928).

ébauchant un recueil. Une véritable frénésie de publier s'empare d'elle. Elle trace des scénarios : publier simultanément ses deux pièces rassemblées en un seul volume et son deuxième recueil de poésie ; publier, à la suite de *La course dans l'aurore*, un poème dramatique qu'elle intitulera « L'amour enfin » ; reprendre le roman dont elle a esquissé les grandes lignes à la mi-février et qu'elle a délaissé pour remanier *La course dans l'aurore*. Elle se rend à Montréal, rencontre des éditeurs, dont Louis Carrier et Édouard Garand auxquels elle présente ses projets. Elle espère vendre ses droits à un éditeur pour la publication de son théâtre et ainsi financer son recueil de poésie ou son roman. DesRochers la convainc plutôt de collaborer avec *La Tribune*. Florian Fortin, le gérant, empressé, propose à Éva d'imprimer *La course dans l'aurore* à ses frais, puis d'en assurer la distribution et la vente. Après avoir consulté son entourage, la jeune femme accepte. L'opération s'effectue sous la surveillance étroite d'Alfred.

Tout en multipliant les projets de lancement, Éva continue de soumettre à son correspondant le fruit de ses longues heures de labeur. DesRochers lit et commente les pièces, les vers et le début du roman. Il propose de jouer « L'amour enfin » au printemps 1929, dans une salle de *La Tribune*, « pour couronner la saison de la "section des Cantons de la S.P.C.-F." » (18 novembre 1928). Il prodigue conseils et exhortations, rabroue sa cadette au sujet de ses idées noires et de ses doutes¹¹. En effet, Éva, dans ses moments de

11. « Vous allez me flanquer là toutes vos idées noires – sauf en vers et vous allez continuer de travailler pour être indisputablement, avant deux ou trois ans, la femme de lettres la plus "glorieuse" (non au sens d'exaltée, mais au sens propre) de tout le Canada français », s'exclame

découragement, doute de ses vers, se sent la tête horriblement vide.

L'opinion favorable du poète semble être partagée par d'autres, puisque la jeune femme apprend en décembre 1928 qu'elle a gagné le premier prix d'originalité pour son sonnet « Vent du Nord » au Salon des poètes de Lyon. Il s'agit de la seule Canadienne, sur une cinquantaine de concurrents, à se placer en première place. Ce succès l'amène à collaborer à diverses revues, dont *La Revue moderne*, et attire l'attention de poètes reconnus comme Robert Choquette¹² et Paul Morin.

En février 1929, l'attribution du Prix d'Action intellectuelle à *La course dans l'aurore* en surprend plusieurs dont Alfred DesRochers. Le prix accordé à Éva Senécal est difficile à accepter pour DesRochers qui voit le recueil de sa protégée préféré au sien. Malgré sa déconfiture et la colère qui l'anime, DesRochers n'en souffle pas un mot à sa correspondante. Il exprime son mécontentement en long et en large à Louis Dantin, à Simone Routier, à Alice Lemieux, mais il

DesRochers le 18 novembre 1928. Il ajoute : « Ça demande du travail, mais si vous voulez ordonner votre vie, vous allez y réussir. Par ordonner votre vie, je n'entends pas dire que votre vie soit actuellement désordonnée... Je veux simplement dire que vous devez coordonner vos facultés et votre physique pour en faire (je n'ai pas d'autre mot sous les doigts) une "machine créatrice". Le travail, quand on sait en canaliser l'exécution, ne tue pas. Paul Bourget, Henri de Régner et bien d'autres sont des personnes de santé frêle. Pourtant ils ont une œuvre immense derrière eux et sont fort avancés en âge. Faites comme eux. Si vous continuez à travailler consciencieusement, en vous appliquant à mettre votre "individualité" dans votre œuvre, vous allez arriver vite, car vous êtes abondamment douée et vous êtes dans une situation tout à fait propice. »

12. Robert Choquette occupe le poste de directeur littéraire à *La Revue moderne* en 1928 et en 1929.

n'aborde pas le sujet avec la gagnante. Dans les lettres qu'il lui adresse, il n'a que des propos chaleureux et positifs à l'égard du succès de *La course dans l'aurore*. Il tente en fait de banaliser l'invective que signe Dantin dans les journaux pour dénoncer la victoire du recueil d'Éva sur celui de DesRochers. L'article, rédigé à la suite des plaintes émises par le poète de *L'offrande aux vierges folles*, sera suivi de peu par un nouvel article de Dantin, sympathique cette fois à *La course dans l'aurore*, en guise de réparation. C'est DesRochers qui, tiraillé entre l'amitié, l'honnêteté littéraire et l'amour-propre, est à l'origine de cette volte-face.

Forte de sa réussite récente, Éva s'empresse de soumettre son recueil au Prix David. DesRochers, quant à lui, préfère s'abstenir, comme il l'explique à Albert Pelletier et à Louis Dantin. Cependant, l'attribution du prix à Alice Lemieux et à Simone Routier, *ex æquo*, désenchanté Éva qui, dans un revirement de situation ironique, confie à Alfred :

J'ai écrit à Alice Lemieux hier pour la féliciter de son succès. C'est tellement intéressant une lettre comme cela ! On est surpris soi-même, à chaque mot, de voir comme c'est pas « malisé ». Seulement, on a tout le loisir de juger de la valeur des « chères belles choses » qui nous sont dites et l'on devient tellement philosophe qu'on pourrait du coup écrire un volume de pensées philosophiques qu'on intitulerait « Causes antérieures et postérieures de ces vérités que l'on nomme FÉLICITATIONS, HOMMAGES, et répercussion de ces dites vérités dans les esprits » ([4 juillet 1929]).

Ce à quoi DesRochers, remis de ses émotions, rétorque en s'exclamant : « Vous êtes sauvée ! Mais oui, c'est clair, puisque vous avez du dépit ! » (9 juillet 1929).

L'été 1929 dissipe la rancœur, autant chez Éva Senécal que chez Alfred DesRochers. Infatigable, Éva se replonge en juillet dans son roman avec une énergie décuplée. Pourtant, la relecture des quelque 80 pages qu'elle a écrites d'un trait à la fin de février la déçoit d'abord. Elle se trouve peu érudite pour produire une œuvre de valeur. Elle tâtonne, puis soumet son ébauche à DesRochers. Les observations attentives d'Alfred, ses réserves sur les épithètes nombreuses qu'il juge trop vagues font bondir Éva qui défend âprement son roman. Cette escarmouche marque un point tournant dans leur rapport. Pour la première fois, le mentor exprime des réticences à l'égard d'un manuscrit de son élève : « [...] c'est clair comme bonjour, mon roman ne vous va plus, vous désapprouvez quelque chose, mon intrigue hardie, je crois » ([août 1929]). Elle se récrie :

Mon Dieu, tant qu'à être en frais de confiance, je puis bien vous avouer que vous me faites bondir... non pas d'indignation mais... d'étonnement. Comment vous, vous qui me faites la morale, vous venez me parler de paysages trop vagues... Pauvres vous autres, quand donc comprendrez-vous qu'une femme ne peut pas écrire comme un homme... qu'un cœur de femme, ce n'est pas un cerveau d'homme bourré de raisonnement, de volonté et de tout le bataclan où [nous] ne vous suivrions pas une minute sans en avoir par-dessus la tête. Un cœur de femme, et trouvez-moi une femme (autre que Simone Routier qui n'est qu'une cérébrale, qui s'arracherait des poignées de cheveux pour faire sortir une émotion de sa tête quand nous autres, les FEMMES, on n'a qu'à pencher son cœur pour qu'il en déborde de quoi remplir des pages et des journées), trouvez-moi une femme qui écrive autrement qu'avec son cœur, ce petit vase fragile qu'un rien briserait mais qui est pourtant capable de contenir les plus fougueux, les plus passionnés et les plus terrifiants des sentiments humains ([9 août 1929]).

DesRochers riposte qu'elle est « mourrante » et ajoute : « [...] au fond, toute la guerre que vous me déclarez, parce que je n'ai pas aimé vos épithètes, c'est un stratagème de l'esprit, donc de la tête, plutôt que du cœur. » Il lui envoie *Grand-Louis l'Innocent*, roman de Marie Le Franc, pour lui prouver, précise-t-il, qu'« un livre écrit par une femme ne perd aucunement de sa valeur parce qu'il a des épithètes physiques et des images concrètes » (12 août 1929). Si l'amitié reste intacte, la relation maître-élève s'en trouve modifiée. Cette fois-ci Éva n'en fera qu'à sa tête. Néanmoins, la lecture de *Grand-Louis l'Innocent* l'emballe. Elle compare Le Franc à « l'incomparable, l'inimitable Loti », qu'elle lirait des heures et des heures, et à Zola. Elle a un désir fou d'essayer ce genre elle aussi, et déjà des pages défilent dans son esprit.

La santé fragile d'Éva l'oblige cependant à ralentir ses mouvements impétueux. Le médecin la met au repos pour trois mois et lui recommande de s'allonger au moins quatre heures par jour. L'inactivité à laquelle la contraint sa fatigue lui donne les « bleus »¹³. Les critiques qui accueillent *La course dans l'aurore* au printemps 1929 la découragent. Elle reprend pour

13. Éva adresse à Alfred DesRochers à l'été 1929 une lettre où elle exprime avec force son désir d'échapper à l'étouffement de la solitude : « Vous me dites aussi : Quand vous rendrez-vous compte que vos amis au lieu d'être ennuyés par la solitude le sont par toutes sortes de besognes énervantes. Ah ! donnez-m'en des besognes énervantes, prosaïques, donnez-moi des gens qui me prennent tout mon temps mais qui m'arrachent de la tête ce qui y croupit, ce qui voudrait sortir, s'extérioriser ; qui m'arrachent du cœur ce qui l'écrase, avec qui je puisse penser tout haut, et pas toujours à vide. Mais je me tais, je me tais, je vous ennuierais, et vous ne comprendriez pas, peut-être, qu'il y a autre chose qu'une rêvasserie de petite oie blanche, que je ne suis pas une oie blanche qui attend le prince charmant, c'est-à-dire les 3/4 du temps une bête plus



Photo d'Éva Senécal, vers 1930,
propriété de la Bibliothèque municipale Éva-Senécal de Sherbrooke.



Photo d'Alice Lemieux à Paris, vers 1929,
fonds Alice-Lemieux-Lévesque (P326),
Archives de l'Université Laval à Québec.

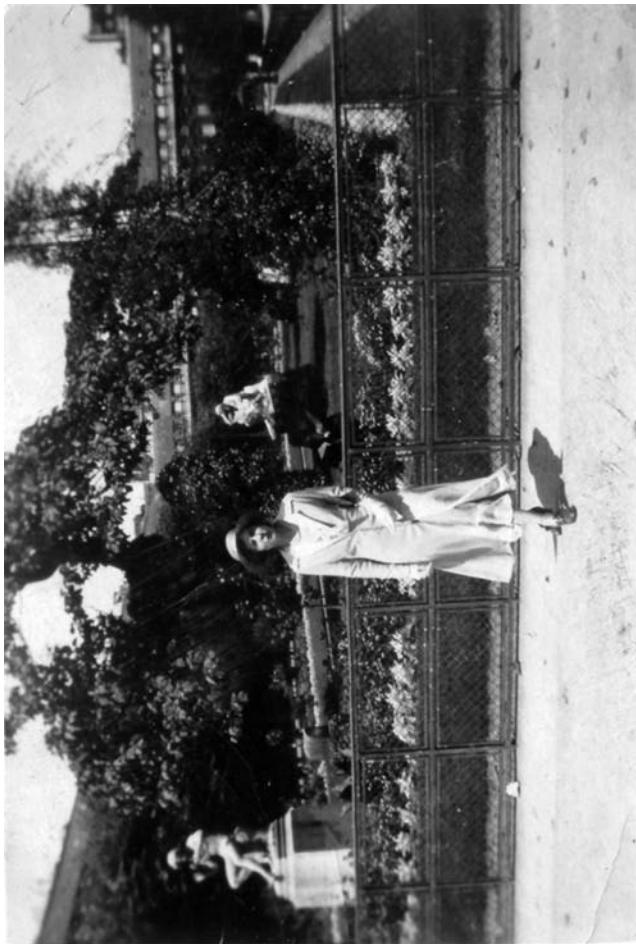
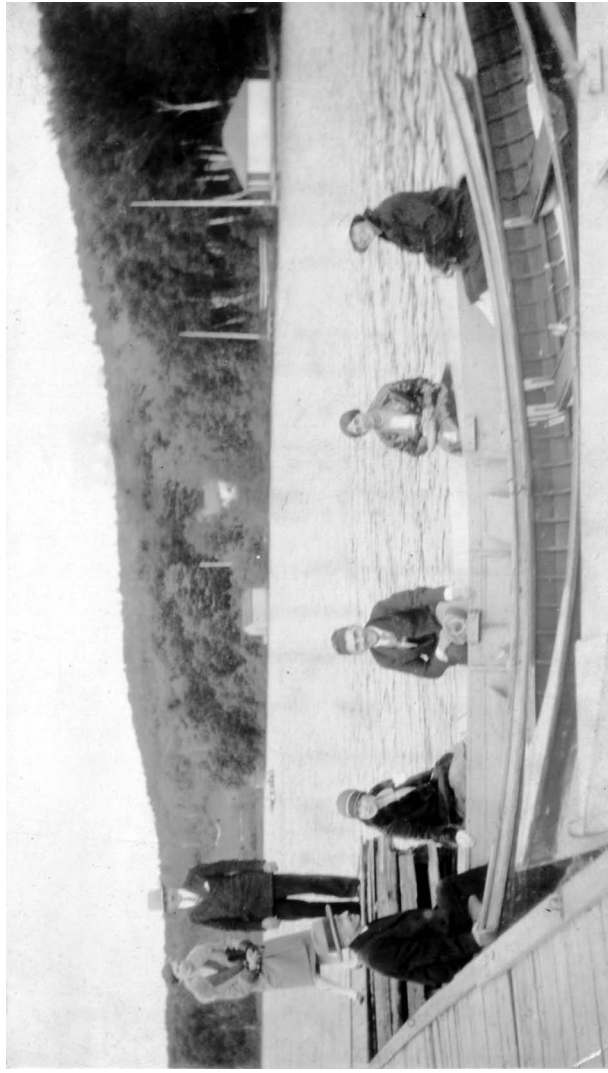


Photo de Simone Routier au Palais royal, à Paris, en 1932,
fonds Alfred-DesRochers (P6), Archives nationales du Québec à Sherbrooke.



Simone Routier, Georges Boulanger, Léonidas Morin, Rollande Savard-Désilets, Alfred DesRochers, Alice Lemieux et Éva Ouellet-Doyle (?), membres de la Société des poètes canadiens-français de Québec, au Lac Beauport, le 27 septembre 1927, fonds Alfred DesRochers (P6), Archives nationales du Québec à Sherbrooke.

Lundi 14

Mon cher Monsieur DesRochers -

Comme c'est fertile
à vous de m'avoir adressé
ces vœux folles. En effet
je rendrais bien les vœux
seuls. J'aime particulièrement
"A mes parents" et "Répart".
Elle a beaucoup de talent
est petite - mais elle a
trop de sensibilité. Quelque
une qui souffrira d'avoir
une sœur qui soit dans
la fortune. Surtout - moi
est-elle déjà venue à lui -
he, à des moments?
Je me me souviens pas
de l'avoir vu. Est-elle
faible? L'air - moi d'elle.
J'aime rencontrer des
gens qui pensent et
qui vivent. Ne paraît-elle
pas pour les autres?
Bonne nuit. Amicalement à
vous deux. Mlle.

Lettre d'Alice Lemieux à Alfred DesRochers, 14 novembre 1927,
fonds Alfred-DesRochers (P6),
Archives nationales du Québec à Sherbrooke.



Mardi p.m.

Mon cher ami,

Vous devez sûrement m'avoir deviné le premier hient de négligence et de manque de cœur !

Vous ferez garder aussi les volumes de Deuillet si vous le pouvez, et vous me les ferez passer dès que vous en aurez l'occasion. Il y a si longtemps que nous n'avons pas causé littéraires ! Je suis sûr que vous allez me retrouver le plus gentil des personnes et la plus terre à terre. Mais, cependant, je trouve ça délicieux !

Il est si bon que Mme Desrochers se laisse aller à ses petits. Et si je vais bien et plus toujours content de la vie... et de la vie ! Avec vous beaucoup de choses sur la vie ? Je vous invite de nouveau à me dire toujours quand vous passerez par ville.

Amicalement

Eva S.

833 (Lettres) No. 4267

Lettre d'Éva Senécal à Alfred DesRochers, hiver ou printemps 1933,
fonds Alfred-DesRochers (P6),
Archives nationales du Québec à Sherbrooke.

3
Après les largesses à bord du
"Espace" & dans tous les ports, ai-
~~me~~ aussitôt à Paris résister l'indi-
gence de l'étudiant qui désire rester
un peu avec l'argent - de six mois
C'est vous dire que je n'ai acheté pas
de toilettes, de parures ni de volumes.
Même si c'est très cher, mais tout
séparé : programmes, horaires, savon-
nette, eau de toilette & même si vous
vous laissez les mains à J.J. Larbès
d'hôtel il faut l'étiquette pourboire
après la susceptible attente.

Tais parler de la Chanson para-
narré de Danton. L'Alphabète y
passera après. - En de proposi-
tion pour une édition française -
n'ai pu accepter. -

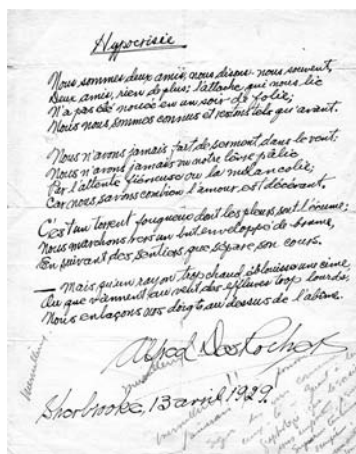
Parlez-moi de vos achats de
livres. Lesquels voulez-vous? Combien
dois-je les payer? Combien vous
les revendre? - Attendez de
vos nouvelles à ce sujet.

Ne donnez pas mon adresse à
personne mais la voici pour vous.
Savoy Hotel 30 de l'avenue de l'Opéra, Paris 8^e.
Mille bonnurs part ici une ore de petite fille, & une
amie de la table & les jeunes gens que l'étude. Amis à tous
Simone



Photo d'Alfred DesRochers, vers 1935,
fonds Alfred-DesRochers (P6),
Archives nationales
du Québec à Sherbrooke.

Poème d'Alfred DesRochers,
« Hypocrisie », envoyé à
Simone Routier, 13 avril 1929,
fonds Alfred-DesRochers (P6),
Archives nationales
du Québec à Sherbrooke.



DesRochers chacun des comptes rendus parus dans la presse, se réjouit des louanges les plus banales, se raidit devant les réserves les plus légères. Elle se désole de manquer d'inspiration et confie à Alfred sa conviction de ne plus écrire de vers qui en valent la peine. Ces sautes d'humeur irritent DesRochers qui ne s'inquiète pas de sa mélancolie :

Si j'ai bonne souvenance, j'ai cru à votre talent quand les réalisations de la « Course dans l'Aurore » semblaient des choses fort lointaines. Je crois encore en votre talent, pour le voir s'épanouir encore plus tôt que je l'espère, en floraisons qui forceront l'admiration unanime (23 septembre 1929).

Il l'exhorte à reléguer ses idées fausses sur l'inspiration et à les remplacer par la discipline : « Se soumettre à des disciplines n'a jamais brisé ceux et celles qui avaient quelque chose en eux ou elles. » Fervent défenseur de la prosodie traditionnelle, Alfred DesRochers encourage sa protégée à se conformer aux exigences strictes du vers régulier. C'est le plus sûr moyen, selon lui, d'arriver à une poésie de valeur. « Ce qu'il vous faut, c'est le choix des "sensations" et l'œuvre qui fassent ressentir les mêmes sensations à vos lecteurs. Et c'est chose très facile à obtenir, quand on a comme vous le talent » (23 septembre 1929). Éva retrouve un peu de confiance en elle-même, mais tient toujours des propos de vieille dame désabusée :

Et c'est si loin tout cela, tout ce bon vieux temps où j'avais de l'enthousiasme, où je rêvais de succès et même d'un peu de gloire, que lorsqu'on m'en parle encore, je

bête qu'elles, mais une femme avec des ambitions de femme, des énergies refoulées, un être dont toutes les aspirations, les rêves et les projets restent dans l'impuissance, et s'écroulent en l'écrasant. »

me demande si c'est bien à moi ce volume-là, si c'est bien moi qui ai travaillé avec cette joie et cette fierté que j'éprouvais alors ([automne 1929]).

DESIDERATA

Le tournant des années 1930 entraîne avec lui son lot de changements. La correspondance reflète cette transformation. Les deux amis, plus expérimentés, un peu plus mûrs, posent un regard plus lucide sur l'avenir. Les lettres d'Éva sont parcourues par un programme d'action maintes fois répété : s'imposer dans le monde littéraire grâce au roman, se dénicher une page littéraire ou féminine afin de quitter La Patrie et vivre une vie de femme autonome. L'écriture est le tremplin sur lequel compte Éva pour réaliser son désir de liberté et d'indépendance, la clé de voûte de l'avenir convoité par la jeune écrivaine.

Montréal attire de plus en plus Éva qui, par l'intermédiaire d'Alfred DesRochers, fréquente les réunions littéraires dont Albert Pelletier est l'hôte, un samedi soir par mois. Le succès d'*À l'ombre de l'Orford*, au concours d'Action intellectuelle de février 1930, apaise le courroux que son auteur entretenait à l'égard de la métropole et permet à DesRochers d'établir un commerce plus agréable avec les poètes, les critiques et les journalistes montréalais. Les poètes des Cantons de l'Est, qui ont fait la connaissance d'Albert Pelletier et d'Albert Lévesque dès 1929, élargissent ainsi leur réseau d'influences. Ces soirées tenues à Montréal, de 1930 à 1933, finissent d'éloigner Éva de la Société des poètes canadiens-français de Québec.

Elle persévère dans ses nombreuses démarches pour être publiée. Son roman, *Dans les ombres*, est terminé depuis février 1930 ; Éva est donc libre de

s'absorber dans l'ébauche d'un deuxième manuscrit. Décidée, la jeune femme participe de nouveau au concours de l'ACJC et au Prix David en 1930 ; elle y soumet son roman fraîchement remanié et un recueil de poésie, *Les Voix humaines* (dont le titre est inspiré de Marie Le Franc¹⁴). De plus, elle tente sa chance au concours qu'Albert Lévesque lance dans le but d'inaugurer une collection à la Librairie d'Action canadienne-française, « Les Romans de la jeune génération ». Elle annonce fièrement à DesRochers :

Ça me fera un volume de vers et un roman dans une année. Ce sera pas mal. Et j'ose croire que ni l'un ni l'autre ne sera médiocre, mais qu'ils seront tous deux passables. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de jeunes filles de vingt-quatre ans au Canada qui soient capables d'en faire autant ([mai 1930]).

Elle entreprend de fréquents voyages à Montréal. La correspondance qu'échangent fidèlement Éva et son conseiller déborde de commentaires sur les mérites de tel éditeur, sur les propos de tel critique. Éva, qui redoute le sévère Albert Pelletier depuis que le critique a durement accueilli *La course dans l'aurore*, découvre avec surprise un allié :

Je suis en correspondance avec M. Pelletier depuis son voyage et nous causons « roman » de plus belle. Vous ririez de lire sa dernière lettre ! Il me dit que tant [que] nous n'aurons pas eu un auteur canadien assez intelligent pour faire un vrai scandale avec un roman, un vrai, pas des niaiseries comme il s'en écrit tant ici,

14. Éva est une grande admiratrice de Marie Le Franc (1879-1965) qui publia *Grand-Louis l'Innocent* en 1927, et obtint le Prix Fémina la même année. Elle avait d'abord publié deux recueils de poésie : *Les voix du cœur et de l'âme* (1920) et *Les voix de misère et d'allégresse* (1923).

personne ne lira de romans canadiens. Il me dit : « ayez l'audace d'écrire une œuvre vraie, une œuvre humaine, et l'on vous portera aux nues ». Vous comprenez qu'il n'en fallait pas davantage pour m'emballer. J'ai repris plusieurs chapitres et j'ai l'espérance d'avoir quelque chose de passable. Peut-être pas pour faire « un vrai scandale », mais certainement plus osé qu'il ne s'en est pas encore publié ici. Et je voudrais bien savoir, moi, en quoi il peut être plus immoral de montrer la vie telle qu'elle est que de fausser le jugement des jeunes, en leur montrant la moitié de la vérité, la plus belle, et en laissant l'autre dans l'ombre, celle qui les ferait penser autrement qu'ils ne pensent et plus profondément (l'été 1930)].

La correspondance de cette année-là (1930), griffonnée ou dactylographiée à toute vapeur, connaît un creux. Accaparés par leurs besoins respectives (Alfred DesRochers occupe le poste de directeur du service de la publicité de *La Tribune* depuis janvier et il travaille à un recueil de critiques, tandis qu'Éva peaufine son deuxième roman), les deux amis se parlent plutôt à l'occasion de soirées littéraires. Les préparatifs qu'exige la venue de Louis Dantin à Sherbrooke, le 30 août, de même que ceux que commande la préparation d'un supplément littéraire à paraître dans *La Tribune* le 29 novembre 1930 (auquel participent 17 écrivains dont Éva et Alfred) favorisent les contacts directs. Aucune mention de la réussite d'Éva au Prix Albert-Lévesque, aucun propos sur *L'Almanach littéraire de l'Est*¹⁵ ne sont rapportés ; les événements marquants de 1930 passent à peu près inaperçus (à peine

15. Cela malgré le fait que DesRochers, « factotum des Écrivains de l'Est », mène de main de maître la préparation de *L'Almanach littéraire de l'Est* qui paraîtra dans *La Tribune* en 1930, en 1931 et en 1932.

lit-on quelques lignes sur le Prix d'Action intellectuelle obtenu par DesRochers pour *À l'ombre de l'Orford* en février).

La dernière tranche de la correspondance Senécal-DesRochers touche aux aspirations les plus profondes d'Éva (gagner sa vie, devenir autonome) et voit renaître le vif intérêt de la jeune femme pour le journalisme. Correspondante pour *La Tribune* de 1925 jusqu'à 1930 environ, Éva avait convoité dès 1927 une place dans l'équipe de rédaction d'un quotidien ou d'un hebdomadaire :

Avez-vous l'intention d'accueillir dans vos colonnes [celles de L'Étoile de l'Est] des nouvelles d'ici et là ? Si oui, je me ferais un plaisir de vous en transmettre de La Patrie, c'est-à-dire d'être une correspondante pour votre journal d'ici. Et si, plus tard, vous inaugureriez une page féminine comme celle de La Tribune et que vous me croyiez capable de remplir les fonctions, je serais heureuse de vous offrir mes services comme directrice et davantage si vous vouliez les accepter (juillet 1927).

Devenue une familière de *La Tribune*, grâce à son amitié avec DesRochers, son intérêt pour la page féminine du quotidien ne fait que croître. Mais Alfred lui déconseille de s'adonner au journalisme. Selon lui, la fatigue viendrait à bout de sa santé fragile et son œuvre ne profiterait en rien de sa solitude rompue. Malgré tout, il consent à parler en son nom au gérant. Entre-temps, tout en surveillant les allées et venues de Jovette Bernier (qui rédige la page féminine de *La Tribune*), Éva frappe aux portes. Elle désire ardemment quitter La Patrie, en dépit des crises de larmes qui secouent sa mère à l'idée de son départ. Ses espoirs s'intensifient quand un nouvel hebdomadaire fondé à Lac-Mégantic, *L'Écho de Frontenac*, crée une page féminine. Elle

confie son enthousiasme à DesRochers qui a tôt fait de la ramener sur terre ; elle réplique aussitôt à sa lettre :

Vous en avez des idées de venir tout de suite comme ça me briser mes espérances. Moi qui pensais de pouvoir m'acheter un Packard et me payer un voyage en Europe en devenant DIRECTRICE de [la] Page féminine à l'Écho de Frontenac !... C'est comme ça, il y a toujours un homme pour tout renverser ! ! ! ([8 août 1930]).

Éva n'en peut plus « de la paix grave des champs » ! Elle pense même travailler à titre de commis de magasin ; elle se rend à Montréal en décembre 1930, rencontre le directeur du journal *Le Canada français*, mais en vain. Absorbée par ses recherches, elle passe sous silence la controverse que soulève son roman *Dans les ombres*. L'œuvre, qui retient l'attention de la critique, est pourtant attaquée avec virulence par Jules Larivière, journaliste à *Mon magazine*. Appuyé par Gaétane de Montreuil, qui a déjà esquiné *Un peu d'angoisse...* *Un peu de fièvre*, il dénonce l'immoralité du volume. Le père Marc-Antonin Lamarche, à qui l'éditeur Albert Lévesque avait demandé d'évaluer le roman, contredira ce verdict d'immoralité¹⁶.

16. En octobre 1931, Albert Lévesque répond à la critique de Jules Larivière, responsable de la chronique « Les nouveaux livres », dans une lettre adressée au directeur de la revue *Mon magazine* : « Dans le dessein de dissiper toutes les inquiétudes des âmes timorées et pour couper court aux légendes calomniatrices que certaines bonnes âmes s'empressent toujours à propager, j'ai soumis le problème (si problème il y a) à une autorité en théologie morale et en art littéraire, le révérend père M.-A. Lamarche, O. P., critique éminent, recherché pour la sûreté de son jugement. Je vous inclus une copie de sa lettre, en vous priant d'avoir l'obligeance de la publier en même temps que la mienne, dans votre prochain numéro » (1931 : 10). Le père Lamarche souligne dans sa lettre que « la vieille question art et morale se pose d'elle-même si fréquemment qu'on aurait bien tort de la soulever sans motifs » (1931 : 10).

Je passerai l'été chez moi. Si je n'ai pas de position à l'automne dans le journalisme, j'entre au Business College du Mont-Notre-Dame pour 3 mois et je prends le cours d'affaires – anglais et français. Et après la lutte pour la vie ! Ça ne me fait pas peur. Je me sens l'audace, l'énergie et la force de me battre contre n'importe qui – fût-ce mon propre cœur ! ! ! ([19 avril 1931]).

Sa persistance porte fruit car, dès la fin d'avril, son rêve se réalise. Elle obtient le poste de rédactrice de la page féminine de *La Tribune*, en remplacement de Jovette Bernier, et déménage ses pénates à Sherbrooke. La correspondance entre elle et DesRochers cesse. Malheureusement, le plaisir est de courte durée. Ses rapports avec Florian Fortin se détériorent et cela l'oblige à quitter *La Tribune*¹⁷. Cet incident amène d'ailleurs Éva et Alfred DesRochers à se disputer¹⁸. Sauf pour quelques lettres d'explications assez vives, les échanges diminuent puis cessent. Éva décide de quitter la région, s'installe à Montréal en 1932 et déniche un emploi à CKAC. Elle écrit à DesRochers, en octobre 1932, qu'elle a un roman en train. Ils se rencontrent à l'occasion de soirées chez Albert Pelletier, mais leur collaboration littéraire est presque terminée. Éva qui a participé aux deux premiers suppléments littéraires du quotidien sherbrookoïse, collabore à

17. L'idylle qui se noue entre Éva Senécal et Florian Fortin tourne au vinaigre lorsque la jeune femme découvre l'humeur volage de son bon ami. Les sentiments qu'éprouve Éva à l'égard du gérant de *La Tribune* s'interposent entre elle et son grand rêve – enfin réalisé – de journalisme.

18. Éva, sous le coup de la colère, dénonce Fortin auprès de son épouse. Alfred DesRochers, jugeant le procédé cruel, en veut à sa correspondante. Celle-ci, après des excuses officielles et des rétractations adressées à Mme Fortin, réussira tout de même à s'expliquer et à se faire pardonner par DesRochers.

L'Almanach littéraire de l'Est de 1932, le dernier à être publié dans les années 1930.

Rédactrice au Bureau du shérif de Montréal, à compter de 1933, Éva Senécal délaisse peu à peu ses activités littéraires. Son deuxième roman, *Mon Jacques*, la dernière de ses œuvres à être publiée, paraît cette année-là. Prise par une carrière professionnelle qui l'accapare de plus en plus, Éva cesse peu à peu de fréquenter les réunions littéraires. Un accident qui laisse son père invalide la ramène à La Patrie, en 1936. Elle se remet à la poésie et renoue avec Alfred. Quelques échanges de livres, de lettres et de visites rapprochent les deux amis sans pour autant ranimer l'enthousiasme passé. Éva retourne à la vie active en 1939 lorsqu'elle décroche un poste de rédactrice au ministère des Affaires extérieures. Seulement deux lettres, l'une en 1942 et l'autre en 1946, brisent le silence qui s'installe désormais entre eux.

QUÊTES ET CONQUÊTES

Élevée au sein d'une famille de cultivateurs prospères, certes, mais dans un village éloigné des grands centres urbains, Éva Senécal dispose de peu de ressources pour réaliser ses projets littéraires. Pour elle la correspondance revêt une importance capitale. Son intérêt pour la poésie, alimenté par la solitude de La Patrie et par une longue convalescence, l'amène à correspondre avec M^e Jules Lagarde, son initiateur littéraire, puis avec Alfred DesRochers, mentor fidèle et assidu quoique un brin paternaliste.

Cette rencontre est déterminante. Grâce à ses conseils désintéressés, Éva Senécal renforce la confiance qu'elle a en son talent et découvre le milieu

littéraire de son époque et ses enjeux. Les rencontres et publications du groupe d'écrivains rassemblés autour de *La Tribune* brisent son isolement. Son ambition et sa détermination s'éveillent et elle décide d'écrire, de publier, de conquérir la légitimité littéraire. Si Alice Lemieux accorde une importance primordiale à l'acte d'écrire, Éva Senécal se préoccupe tout autant des conséquences sociales et littéraires qu'entraîne cette activité. L'auteure de *Poèmes* souhaite séduire les lecteurs et la critique alors que la poète de *La Course dans l'aurore* désire se démarquer par son talent.

Épaulée par son mentor, elle se lance dans la rédaction d'un deuxième recueil en espérant accomplir plus et mieux qu'avec *Un peu d'angoisse... Un peu de fièvre*. Elle fignole son manuscrit et remanie ses vers à la suite des corrections suggérées par DesRochers et Dantin. Elle participe à tous les concours littéraires qui lui sont ouverts. Elle accepte même, sous la tutelle d'Alfred DesRochers, de nouer des liens plus étroits avec la Société des poètes canadiens-français de Québec afin de se faire connaître et apprécier de ses membres influents. Elle collabore autant que possible aux divers journaux et revues de la province comme *La Tribune*, *L'Étoile de l'Est*, *La Revue moderne*, *Mon magazine*, *Le Terroir*, *Le Canada français*, *Le Soleil*, *L'Éclair*, etc.

Sensible aux commentaires de la critique, par amour-propre mais aussi par intérêt, Éva mesure bien l'influence qu'exerce la critique sur l'émergence et la reconnaissance des jeunes auteurs. Elle multiplie les projets, travaillant de front à un recueil de poésie, à deux pièces de théâtre et à un roman, et espère convaincre un éditeur d'en publier les résultats, éventuellement. Comme le constate Éva à la suite de

DesRochers, une œuvre publiée par un éditeur reconnu à Montréal a plus de chances d'être bien reçue qu'une œuvre publiée à compte d'auteur.

Dans la première étape de son parcours littéraire, Éva Senécal obtient un succès sans conteste. Classée troisième au concours de la Société des poètes canadiens-français, en avril 1928, gagnante d'un premier prix d'originalité aux Jeux floraux du Salon des poètes à Lyon, en décembre 1928, et du Prix d'Action intellectuelle, en février 1929, elle envisage l'avenir avec optimisme. Son ambition, à l'instar de celle d'Alfred DesRochers, est grande. La déception qui l'attend à la remise du Prix David, en juillet 1929, la laisse désenchantée. Peu encline à modifier son œuvre pour se conformer davantage aux attentes du jury, Éva Senécal décide de s'imposer dans le milieu littéraire. Elle plonge alors dans le genre romanesque, en espérant forcer le respect par son audace.

Cette reconversion s'accompagne d'un désir tenace d'émancipation. Elle se tourne résolument vers Montréal et ses jeunes écrivains. Elle délaisse le milieu rassurant de la Société des poètes canadiens-français de Québec pour frayer avec une certaine « avant-garde ». Moins bien dotée socialement et culturellement (milieu rural, études plus modestes) que ses compagnes Alice Lemieux et Simone Routier, elle mise sur le roman, genre en ascension dans les années 1930, pour se démarquer. Mais c'est une stratégie littéraire qui laisse DesRochers perplexe. Éva Senécal trouve en Albert Pelletier, à Montréal, un nouveau conseiller qui n'aura toutefois pas l'importance d'Alfred DesRochers à ses yeux.

L'obtention du Prix Albert-Lévesque pour son roman *Dans les ombres* semble donner raison à la jeune

femme. La polémique qui s'engage dans la presse au sujet du livre confirme l'audace de la romancière. Ce succès lui donne enfin accès au journalisme, profession à laquelle elle aspire depuis plusieurs années et qui sera à l'origine de tous ses efforts pour conquérir la légitimité littéraire.

Éva Senécal manifeste un besoin impératif de liberté qui est étranger à Alice Lemieux. Éva, dont la famille reste indifférente à ses projets artistiques, rejette l'assujettissement dans lequel la confine sa dépendance financière. Au-delà de la reconnaissance littéraire, elle convoite la reconnaissance sociale afin de conquérir une existence autonome, de haute lutte s'il le faut.

Malgré une certaine habileté à nouer des amitiés littéraires utiles (elle s'intègre malgré tout assez bien à la Société des poètes canadiens-français où elle gagne des appuis auprès du notaire Aimé Plamondon et se lie à Montréal avec le révérend père Lamarche et Albert Pelletier, tous deux des critiques influents), Éva reste foncièrement une indépendante peu encline aux compromis¹⁹. En cela, elle est bien une émule de son cher maître à penser, Alfred DesRochers.

19. Elle place la franchise au premier rang des vertus. Cette honnêteté lui coûtera d'ailleurs un époux : Aimé Plamondon qui, scandalisé par les révélations qu'elle lui fait au sujet de sa mésaventure avec Florian Fortin, retire *illico* sa demande en mariage. Éva se résignera, comme Alice Lemieux, au mariage de raison. En 1939, elle épousera Clifford Cole, un collègue de travail.

CHAPITRE III

UNE CANADIENNE À PARIS

CORRESPONDANCE

SIMONE ROUTIER–ALFRED DESROCHERS

(1927-1935)

La correspondance strictement littéraire, pratique, entre Simone Routier et Alfred DesRochers porte l’empreinte de la forte personnalité de la poète qui en impose par son assurance. De quelques mois l’aînée de DesRochers, elle établit un rapport courtois mais distant avec son interlocuteur. Son attitude se modifie peu à peu sous l’effet du succès que remporte *L’offrande aux vierges folles*. La confiance et l’estime qu’elle développe à l’égard du poète se lisent dans des lettres plus chaleureuses.

Cette correspondance, régulière de 1927 à 1932, peut se diviser en trois périodes¹ : la première débute

1. Soixante lettres se trouvent dans le fonds Alfred-DesRochers, aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke, dont huit copies de lettres du poète. Très peu de lettres qu’il envoie à Simone Routier ont été rescapées des multiples déménagements de cette dernière. Quelques lettres, peu intéressantes, sont toutefois conservées dans le fonds Simone-Routier à la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal.

avec la collaboration de Simone à *L'Étoile de l'Est*, en septembre 1927 ; la seconde, la plus importante, tourne autour de la préparation de *L'immortel adolescent* et de son accueil critique, de septembre 1928 à août 1929 ; la dernière période concerne le séjour de la jeune femme à Paris, à partir de l'automne 1929. En 1935, après plus de deux ans de silence, quelques lettres sont échangées sans pourtant relancer la correspondance. Malgré un respect mutuel, leur divergence d'opinion au sujet de la France met un terme à leurs échanges.

Simone Routier est une femme affairée qui expédie avec célérité ses multiples tâches ; son courrier n'échappe pas à cette règle. Réputée pour sa volubilité, elle est animée d'une fébrilité similaire dans ses lettres (calligraphie difficile à lire, mots escamotés et phrases bancales). « Vous détestez la Remingtonographie et la manuscriture m'horripile », lance à la blague DesRochers (13 avril 1929) car, en dépit de demandes répétées, Simone s'entête à lui envoyer des lettres manuscrites rédigées à toute vitesse, parsemées de ratures et de tirets qui leur donnent un style télégraphique². Elle s'amuse plutôt à commenter l'écriture de son correspondant chez qui elle croit discerner un orgueil naissant !

2. Pour plus de clarté, les coquilles, les fautes, la ponctuation et les imprécisions ont été corrigées. Il me semblait injuste de présenter des extraits sans en éliminer les erreurs évidentes qui distraient la lecture et qui sont souvent imputables à la hâte. Des raccourcis graphiques (tirets, perluettes, etc.), parfois difficiles à décoder, ont été retranchés et la présentation graphique a été uniformisée. Si l'orthographe a été modernisée, certaines expressions, les anglicismes courants à l'époque et les tournures plus rares ont été maintenus.

MADEMOISELLE ROUTIER

Née à Québec le 4 mars 1901, Simone est la huitième d'une famille de neuf enfants. Son père, Alfred Routier, bijoutier prospère, unique neveu et filleul de l'historien François-Xavier Garneau, et sa mère, Zélia Blouin dit Laforce, appartiennent à la bourgeoisie de la Vieille Capitale. Tous deux d'une conduite morale très stricte, ils imprègnent l'atmosphère familiale d'une grande austérité. Parents exigeants, ils surveillent de près l'éducation de leurs enfants.

Jusqu'à l'âge de huit ans, Simone reçoit les leçons d'une institutrice privée. Sa petite enfance est égayée par *Les images d'Épinal*, *La semaine de Suzette*, *Les aventures de Bécassine* et par les récits de la comtesse de Ségur. En 1910 elle entre au pensionnat des Ursulines (sur le chemin Saint-Louis). En 1920 elle suit des cours de mathématiques, de pédagogie et de philosophie à l'École normale des Ursulines (à l'Université Laval) et obtient cette année-là son brevet académique avec distinction. Pendant ses études secondaires (1914-1919), elle découvre la « Collection Nelson », comme le fait Alfred DesRochers à la même époque, et s'abonne à la bibliothèque de l'Institut canadien de Québec³. Elle lit Hugo, Banville, Ronsard, Sully

3. La « Collection Nelson », fleuron des éditeurs Nelson – venus d'Écosse et installés à Paris au début des années 1910 –, connut un succès populaire, en France comme au Québec, dans la première moitié du xx^e siècle. La collection, distinctive avec sa solide reliure de toile jaune clair, offrait à ses lecteurs un large éventail de titres, les œuvres d'Alphonse Daudet, d'Alexandre Dumas et de George Sand voisinant celles des écrivains en vogue (Maurice Barrès, Henry Bordeaux) et des grands auteurs (Molière, Victor Hugo). L'Institut canadien de Québec, fondé en 1848, se dote d'une bibliothèque dont le premier bibliothécaire est le poète Octave Crémazie. Sa collection s'accroît sans cesse, bien que

Prudhomme. Du côté canadien, ses faveurs vont à Blanche Lamontagne-Beauregard et à Pamphile Lemay⁴. À travers les revues françaises que reçoit sa mère, elle s'initie à la littérature contemporaine d'Europe. Elle goûte Fernand Gregh, la princesse Vacaresco, Harau-court et Hélène Picard chez les poètes ; Gaston Rageot, Louis Bartou, Georges Duhamel et Maurice Barrès chez les romanciers et essayistes. Elle lit également les auteurs russes : Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov, Tourgueniev et Gorki, de même que l'incontournable comtesse de Noailles.

Elle fréquente l'École des beaux-arts de Québec (fondée en 1920)⁵, où elle suit des cours de modelage et acquiert une formation musicale au piano et au violon⁶.

lentement, et réserve une bonne place aux livres canadiens. Elle devient bibliothèque publique en 1930.

4. Elle racontera dans son discours de réception à l'Académie canadienne-française (le 10 mai 1947) combien « la haute bibliothèque où [sa] mère conservait son exceptionnelle et enviée collection d'auteurs canadiens » l'attirait (Sœur Hélène de la Providence, 1965 : 9).

5. Marcel Fournier, dans *Les générations d'artistes*, souligne les changements importants que provoque dans le milieu francophone des arts, l'ouverture des écoles de beaux-arts de Montréal et de Québec pendant l'entre-deux-guerres (1986b : 34). Il écrit au sujet de la clientèle féminine de l'École des beaux-arts de Montréal à l'époque : « [...] des exigences souples (financières et scolaires) d'admission rendent l'École des Beaux-Arts accessible à une population étudiante socialement hétérogène : certes des élèves, habituellement de sexe féminin, qui proviennent des milieux aisés et cultivés de la Métropole fréquentent l'école par dilettantisme et intérêt culturel, mais aussi des élèves qui, issus de milieux populaires, sont attirés par le caractère "pratique, appliqué" de l'enseignement et qui parfois transforment leur orientation professionnelle (décoration, dessin industriel, etc.) en un projet artistique » (p. 35-36). On peut penser que ce commentaire s'applique également à l'École des beaux-arts de Québec.

6. Son professeur de violon est un Belge, Léon Goulard, premier violon à l'orchestre du Château Frontenac où Simone Routier va souvent l'entendre.

Elle se produit régulièrement dans un ensemble de Québec où elle joue premier violon. Pour le plaisir et par souci d'être à la page, elle se rend en compagnie de sa mère aux concerts et au théâtre et ne rate aucun des spectacles donnés par des troupes françaises de passage à Québec. En 1920, à l'âge de 19 ans, elle fait son entrée dans le monde en participant à plusieurs bals et événements mondains au Château Frontenac. Parmi les noms de jeunes hommes inscrits aux carnets de bal de la débutante, celui d'Alain Grandbois revient sans cesse. Simone le rencontre en 1920 par l'intermédiaire de sa sœur Gabrielle, avec qui elle étudie chez les Ursulines. Ils se fréquentent et correspondent pendant deux ans (1920-1922). Ils se fiancent mais rompent à l'automne 1922 ; Simone « n'entendait pas que celui-ci fasse la cour à des femmes mariées » (Pageau, 1979 : 112).

C'est en février 1927 que Simone Routier participe à un concours de la Société des poètes canadiens-français de Québec. La « prose musicale » qu'elle soumet lui vaut une mention pour son originalité. Ce même mois, Simone accompagne son frère, le colonel Gustave Routier, un des fondateurs du Royal 22^e Régiment, au Bal des arts, à Montréal, où elle rencontre Paul Morin. Ils parlent de Paris que Simone rêve de connaître ; elle espère un jour y parfaire ses études de violon et de modelage. Paul Morin lui suggère plutôt de se consacrer à la poésie, puisque les chances d'obtenir une bourse d'études dans ce domaine sont meilleures.

Pleine d'espoir, Simone s'inspire d'une tête d'adolescent qu'elle a modelée depuis peu et prépare une dizaine de poèmes qu'elle s'empresse de soumettre, en mars 1927, au célèbre poète. Les quatre pages de commentaires que Paul Morin lui retourne l'encouragent à

poursuivre, mais avec plus de rigueur⁷. Armée d'un traité de versification, elle rédige quelque 2 000 vers en quinze mois, de mars 1927 à juillet 1928. Elle souhaite travailler et retravailler son recueil, *L'immortel adolescent*, afin de remporter le Prix David de poésie. La bourse de 1 700 \$ lui permettrait enfin de traverser l'Atlantique⁸.

SWANN, SIM OU SÉRAPH ?

Simone en est à ses débuts poétiques lorsqu'elle fait la connaissance d'Alfred DesRochers, probablement à la remise de prix du concours de la Société des poètes canadiens-français, en 1927. DesRochers, cher-

7. « Passons aux pièces que vous m'avez envoyées. Je suppose que vous voulez une opinion candide. Elles sont rarement agréables, mais l'art des vers est chose sacrée... Donc évitez de rimer un singulier avec un pluriel, recherchez la rime riche, soignez les consonnes d'appui (bonheur-rôdeur), évitez de rimer un mot avec son dérivé (forme-déforme), fuyez les répétitions (je sais-qui savent). Certains enjambements sont peu recommandables (que tu ne le faisais... naguère). Des inversions fort latines, mais peu françaises, gênent le lecteur (ayant le vaste hôtel traversé). Enfin, veillez au rythme, à la césure. Songez que c'est la première fois que je m'intéresse suffisamment au vers de mes compatriotes pour les parcourir, plume en main, et y trouver matière à quatre pages. Mais voilà ! Aucun d'eux ne m'avait laissé le moindre souci. Je vois de belles choses en vous, certains vers sont émouvants ; le premier quatrain de « Soirs » est admirable... et musical. Ne pensez pas à ce que mes paroles semblent avoir de dur. Un désir très profond de vous encourager dans la voie poétique me les a dictées » (16 mars 1927, fonds Simone-Routier).

8. Simone Routier écrit à Alice Lemieux en août 1928 : « Je devais partir pour Paris en septembre : je ne pars plus. – Quelqu'un a demandé à maman si elle désirait faire une bas-bleu de moi. – C'était justement le mot, le seul qui me gardait muette depuis toujours et qui pouvait le mieux paralyser tout mon enthousiasme à chercher l'oubli dans l'art. On sourit à la femme peintre, violoniste, sculpteur, mais à l'état inhérent à elle [sic], de poésie, on défend de s'exprimer sans raillerie : pauvre chère humanité comme elle est parfois une inconséquente et vile chose. Je ne

chant de jeunes collaborateurs pour son hebdomadaire *L'Étoile de l'Est*, lui propose de tenir une chronique de graphologie. Simone, constamment préoccupée par des problèmes d'argent, donne son accord :

Bien sûr que ça va, j'accepte. – De chaque étude au journal vous me laisseriez 25 sous et vous en retiendriez 25 aussi sur chaque correspondance privée. Cela convient-il ? Ne signant aucun contrat, je me réserve évidemment la liberté de renoncer avec quinze jours d'avis vous permettant d'aviser vos lecteurs, le temps me faisant défaut ou un changement de circonstances advenant ([20 septembre 1927]).

À la recherche d'un pseudonyme, elle rivalise d'invention avec Alfred DesRochers (alias Noël Redjal). Elle se décide pour Séraph, plutôt que Sim ou Swann, qu'elle trouve moins « rococo » et plus « froidement mystérieux » (7 octobre 1927). La première chronique paraît dans la livraison du 4 novembre 1927 et porte sur l'analyse de l'écriture de Redjal ! Ce coup d'envoi n'arrive pas à susciter l'intérêt des lecteurs, et Simone Routier ne reçoit pas de courrier. Les quelques rappels insérés dans l'hebdo ne sont pas suffisants pour éveiller la curiosité du public, et la chronique est abandonnée. Simone ne manifeste pas de déception, accaparée qu'elle est de toutes parts.

sais plus *quand*, ni si, je publierai, le public canadien offre une bien piètre naissance à une œuvre littéraire » (fonds Alice-Lemieux-Lévesque). Ce passage montre bien que l'idée d'aller à Paris a fait du chemin dans l'esprit de la jeune femme depuis sa rencontre avec Paul Morin, en février 1927. De plus, il éclaire la difficulté pour une femme de s'adonner sérieusement à la poésie : entre la jeune femme fleur bleue et la bas-bleu, la marge de manœuvre est mince. À quelques reprises, Simone manifestera des craintes (qu'elle surmontera toujours) à la perspective de publier, la pudeur ou une certaine répugnance à « s'exposer » la retenant.

Alfred l'invite de nouveau à collaborer étroitement à *L'Étoile de l'Est*, proposition qu'elle décline :

À part la question que ma famille doit ignorer pour la sécurité de mon travail (et je ne peux tout de même pas crier cela sur les toits) que je m'occupe de poésie littéraire – certaines raisons aussi impérieuses m'empêchent absolument, me retiennent absolument de me faire connaître maintenant comme poète. Dans les années à venir – peut-être, je ne sais – en attendant le public canadien n'y perd rien. Je suis honorée et désire quand même remercier le journal pour sa généreuse pensée à mon égard, ainsi que de la compréhension particulière de son directeur [...] (fin octobre 1927)].

Et pour les mêmes motifs, elle s'excuse de ne pas faire circuler l'hebdomadaire autour d'elle. Ils ont donc à peine le temps de collaborer que l'aventure est terminée.

LA FORTUNE SOURIT AUX AUDACIEUSES

L'argent occupe dans la correspondance d'Alfred DesRochers et de Simone Routier une place beaucoup plus importante que dans celle qu'il échange avec Alice Lemieux ou Éva Senécal, et même que dans toutes les lettres de femmes écrivaines qu'il reçoit. Simone, âgée de 26 ans en 1927, cherche par tous les moyens à mettre de l'argent de côté en prévision de son fameux voyage à Paris, car ses parents refusent d'en assumer les frais. Elle peint des sanguines et des aquarelles, prépare des cartes de souhaits pour Noël. Plus tard, elle écoulera des vieux stocks de papier et de carbone qu'elle rachète d'un importateur parisien ; elle ira jusqu'à jouer, en 1929, la rondlette somme de 500 \$ à la bourse. Grande consommatrice de toilettes, de livres et de sorties, Simone trouve que l'allocation

hebdomadaire de 1 \$ qui lui est allouée ne suffit guère à ses besoins.

Ses parents voient d'un mauvais œil sa volonté inébranlable et les moyens déployés pour gagner de l'argent. Ils estiment qu'il serait plus sage pour leur fille de limiter ses dépenses et ses nombreuses sorties. Simone se plaint souvent de l'attitude fermée de ses parents à l'égard de ses aspirations artistiques. Elle s'exclame en 1928, après les premiers succès de *L'immortel adolescent* :

Ouf ! Mais je n'ai pas un m... sou. À la maison sont satisfaits de la clameur louangeuse, s'en tiennent là, si bien que je viens d'aller à Montréal et qu'ils m'ont laissée entièrement à mes frais – au frais de l'Adolescent plutôt. – Je viens de faire application pour une position, au diable leur orgueil mal placé. Je suis supérieurement écœurée de cet un dollar par semaine ! et de cette disette de tout – livre, etc. [...] Comment avec l'adolescent puis-je avoir encore cette pauvre vie combative, énervante et si triste mon Dieu ? ([fin octobre 1928]).

Malgré leur manque d'enthousiasme, les parents de Simone finissent par s'incliner devant la détermination de leur fille, sans pour autant lui accorder un appui matériel. Les efforts répétés de la jeune femme pour acquérir son indépendance financière reviennent constamment dans ses lettres à DesRochers. Sa persévérance n'a d'égales que son assurance et son audace. Confiante, déterminée, Simone mène ses affaires d'une main ferme.

Cette attitude opportuniste de Simone explique que la correspondance s'éteigne momentanément, de novembre 1927 à la fin d'août 1928, avec l'échec de la chronique de Séraph. La parution de *L'immortel adolescent*, puis celle de *L'offrande aux vierges folles*,

alimentent leurs lettres de 1928 à 1929, et ils échangent points de vue et frustrations alors qu'ils intègrent officiellement la scène littéraire québécoise. Leurs intérêts et leurs positions les rapprochent, et c'est à travers leur correspondance qu'ils apprennent à mieux se connaître ; contrairement à Alice Lemieux et à Éva Senécal, Simone n'est pas membre de la Société des poètes canadiens-français de Québec.

Nouvelle venue dans le milieu littéraire, Simone a tôt fait d'évaluer la poésie et les poètes de son temps, et avec une certaine condescendance. Chez les femmes, Jovette Bernier et Blanche Lamontagne-Beauregard gagnent son admiration, suivies d'Éva Senécal. Elle juge sévèrement Alice Lemieux qu'elle estime trop brouillonne et légère. Simone pose un regard critique sur la Société des poètes canadiens-français et ses membres. Trop tolérante à son avis, la Société publie quantité de vers incorrects « qui font sourire les gens avertis ». Ce manque de sérieux la laisse perplexe quant à l'efficacité à long terme de la Société. À l'échelle individuelle, certains membres lui plaisent bien, précise-t-elle à DesRochers, loyal admirateur d'Alphonse Désilets, président de la Société.

C'est donc à l'extérieur de ce cercle qu'elle cherche conseils et appréciations. Au fur et à mesure de la rédaction de *L'immortel adolescent*, elle soumet ses vers à des critiques ou écrivains influents comme Paul Morin, Robert Choquette, Édouard Montpetit, le père Marc-Antoine Lamarche et Louis Dantin. En août 1928, alors que le manuscrit est achevé, Simone renoue avec Alfred DesRochers et sollicite son opinion critique. Le journaliste de *La Tribune* s'empresse de lui adresser une longue lettre et de lui retourner ses vers, annotés. Forte des commentaires de tous ces conseil-

lers, elle remanie son recueil et retranche certains poèmes. À la suite du conseil d'Alfred de ne pas sacrifier un des poèmes déjà élagué, la jeune femme écrit à son correspondant : « Figurez-vous que ç'aurait été le 27ème retranchement. Mon livre a du mérite s'il ne tombe pas en galette. » Elle raconte à DesRochers :

Au tout début, j'en enlevais 7 à 8 pour plaire à Paul Morin qui les trouvait « dignes de Léopardi mais pas de moi » – quelques autres que Choquette trouvait trop retravaillés et devenus un peu impersonnels et confus – d'autres par scrupule moral, d'autres par peur de froisser certaines gens et enfin un immense 200 vers tirés de la Bible et qui me plaisaient par tout le travail que j'y avais mis mais que Montpetit trouvait trop « Victor Hugo ! » ([août 1928]).

Satisfaite de l'opinion favorable que le jeune journaliste lui fait parvenir, elle réclame une critique en bonne et due forme, sans complaisance : « Soignez la tenue de cette critique, lui enjoint-elle, et je la ferai paraître dans un quotidien d'ici » ([août 1928]).

La fidélité de Simone aux règles strictes de la prosodie traditionnelle plaît à DesRochers qui souligne, dans son compte rendu, l'effort que met la poète à respecter les formes fixes. Agréablement surprise par son compte rendu, elle le remercie chaleureusement de l'accueil qu'il réserve à *L'adolescent*. L'ensemble de la réception critique d'ailleurs la surprend :

Le public était sans doute mieux disposé que je ne le croyais, il m'est absolument sympathique. Le courrier me donne chaque matin l'importance d'un ministre et s'il s'y mêle quelques fadeurs très mal accueillies, il s'y trouve surtout des opinions très agréables et qui semblent sincères, entre autres de Morin, Louvigny de Montigny, [l']abbé Robert Henri, Hébert, Francœur,

H. Bernard, Lemieux, de Belleval, Désilets, DesRoches, Harvey, Boulanger, Choquette, etc. – Les critiques commencent cette semaine, la vôtre m'intéressera ([septembre 1928]).

Elle scrute attentivement la presse, relève chacun des articles concernant son recueil et dresse à l'intention d'Alfred la liste des comptes rendus qu'elle collectionne. Grâce à ses entrées au *Soleil* (où elle semble travailler ou collaborer⁹) et à ses amis influents, elle réussit à connaître la teneur des comptes rendus de son recueil avant même leur publication et est en mesure d'orchestrer les contreparties. Elle supervise avec autant de soins la réception critique de son œuvre qu'elle en a surveillé la préparation. La jeune femme relate minutieusement toutes ses démarches à son correspondant, lui-même à la veille de publier *L'offrande aux vierges folles*.

Malgré ses efforts pour garder la main haute sur la critique, des événements échappent à son contrôle. Elle se plaint, en novembre 1928, que Ginevra, la responsable des pages féminines et littéraires au *Devoir*, s'oppose à la publication de la critique de DesRochers parce qu'elle se demande ce que signifie cette « conspiration sympathique » autour d'un volume « dont on néglige de dire les défauts ». L'histoire se répète au *Canada français* où l'on refuse d'imprimer l'appréciation de Michelle LeNormand, une amie de Simone, parce qu'on la juge trop élogieuse.

9. Il est difficile, à cause du secret qui entoure les activités littéraires de Simone Routier à Québec, de savoir la nature exacte de cette collaboration. Simone connaît bien le rédacteur en chef du *Soleil* dont elle illustrera le recueil de nouvelles, *L'homme qui va...*, en 1929.

Les aptitudes de stratégie de Simone sont mises en valeur au moment du lancement de *L'offrande aux vierges folles*. Fière de son savoir-faire, elle entreprend de guider son correspondant dans la promotion de son recueil :

Voyez-vous lorsqu'on ne peut s'offrir les luxueuses éditions du Mercure (on me demandait 450 ou 350 \$ plus 25 % sur chaque livre, lancement du livre compris) qui font le lancement du livre et en imposent la critique aux journaux (au détriment de ces derniers d'ailleurs), il faut bien s'aider un peu. Vous auriez dû – il en est temps encore – adresser un de vos poèmes (variés) à chaque quotidien du Canada indiquant : « du volume qui vient de paraître ». – Si vous le désirez, je me ferai un plaisir de vous recopier cette liste des quotidiens du Canada qu'on m'a charitablement fournie il y a quelques mois. – C'est ainsi que le journal, les critiques et les lecteurs s'intéressent, communiquent avec vous et parlent du livre ([décembre 1928]).

Elle lui recommande d'envoyer son livre aux gens qui l'ont bien accueilli à la publication : Jean Béraud (Jacques Laroche) à *La Presse* ; Florian Fortin à *L'Éclair* de Beauceville ; Louis Francœur au *Star* de Montréal ; au *Progrès* du Saguenay ; à Albert Lévesque de *L'Action française* à Montréal ; et à Paul Morin, plus artiste que poète (« dans le commerce de la vie l'être le plus détestable qui soit », précise Simone). Elle lui suggère les meilleures librairies où adresser des exemplaires de *L'offrande aux vierges folles*. En outre, elle se dit prête à lui indiquer les critiques littéraires d'Ottawa qui lui ont été « excessivement sympathiques ».

Ce bel enthousiasme n'est pas suffisant pour affranchir DesRochers de ses premières déceptions littéraires :

Dix personnes ont acheté ma plaquette depuis le premier décembre. Ce voyant, j'ai pris la décision héroïque d'agir comme les « poètes crottés », les vrais ! du Grand Siècle et j'en ai vendu 65, en les colportant chez mes fournisseurs et les « buses » de la high, de la classe dirigeante. Rentré maintenant dans mes déboursés, je vais attendre paisiblement qu'une quinzaine de célébrités à qui j'ai adressé mes vers en accusent réception (16 décembre 1928).

Blessé par la critique de Jean Béraud à *La Presse*, Alfred DesRochers parsème sa lettre de griefs à l'endroit de la presse, de la critique, du milieu littéraire montréalais, « nombril intellectuel canadien-français », éreintant au passage Jean-Charles Harvey qui tarde à parler de son recueil. Reprenant des propos de Simone¹⁰, DesRochers affirme que « la féminité en impose ». Mettant en parallèle leurs œuvres, il précise sa pensée : « Je veux tout simplement dire que votre livre a été lu, tandis que si ç'avait été un homme qui l'eût fait, on l'aurait jugé avant d'en découper les pages » (16 décembre 1928).

Simone revient à la charge, conseille à DesRochers d'adresser une demande au Secrétariat de la Province qui achète régulièrement bon nombre d'exemplaires de livres canadiens. Elle ajoute :

Et je vous en prie, ne dites pas « au diable la littérature canadienne ». J'ai la prétention de penser que Choquette – (Alice Lemieux, Jovette dans leur genre), vous, moi et un autre que je vous nommerai plus tard lorsque j'aurai réussi à le convaincre entièrement de produire ce qu'il a en lui de presque génial¹¹, inaugurons une litté-

10. « Évidemment entre hommes, vous suscitez un peu moins d'intérêt peut-être (?), mais lorsque le talent est réel on doit quand même être intrigué d'un nom nouveau » ([décembre 1928]).

11. Il s'agit peut-être d'Alain Grandbois.

rature qui ne ressemblera en rien aux canadiennismes et terroirismes où l'on a pataugé jusqu'ici.— Maintenant que le grand pas est fait, ne lâchez pas prise ([décembre 1928]).

Mais la morosité d'Alfred DesRochers ne s'estompe guère au début de l'année 1929. Son recueil ayant été évincé au concours du Prix d'Action intellectuelle de l'Action catholique de la jeunesse canadienne (ACJC) au profit de celui d'Éva Senécal, le jeune poète broie du noir. Dans ses lettres à Simone, il apostrophe le jury de ce concours. Il se dit conforté de l'appui de Louis Dantin qui trouve son recueil supérieur, et il s'en prend surtout au père Marc-Antonin Lamarche. Simone tente en vain d'intervenir en faveur du « bon Père ». À DesRochers qui l'interroge sur le prix de l'ACJC, elle réplique :

Non, je n'ai pas concouru à l'A.C.J.C. Morin m'avait demandé de le faire et le P. Lamarche m'écrit que j'aurais eu le prix — mais les jeunes « traditionalistes » de Montréal — et les journaux de Montréal avaient été un peu trop hésitants — et réticents dans leur accueil au livre — pour que j'aie à eux. Et le P. Lamarche dit : « Tant pis pour les orgueilleux » ([25 mars 1929]).

Elle n'a qu'un regret : celui de n'avoir pu imprimer, faute des 100 \$ que lui aurait procuré le prix, 1 000 copies de la deuxième édition de *L'immortel adolescent* plutôt que les 500 déjà en préparation. Contrairement au poète de *L'offrande aux vierges folles*, convaincu qu'il livrerait ses derniers exemplaires inutilement, Simone entend participer au concours du Prix David :

Certainement que j'irai au concours David. Je n'ai réimprimé — sous les conseils de Morin et Montpetit que

pour cela – et les... misérables, s'ils ne me donnent rien, moi qui me suis abstenue de tout autre concours, ils ne seront que des écœurants. Mais je les sais très bien disposés ([25 mars 1929]).

Cette réédition prévue pour la fin de septembre 1928 lui permet d'effectuer 150 corrections, d'ajouter 10 nouveaux poèmes et d'offrir ainsi une version améliorée de *L'immortel adolescent* aux juges du Prix David.

La victoire de Simone Routier au Prix David, remportée *ex æquo* avec Alice Lemieux, réveille l'animosité d'Alfred. Après quelques échanges un peu vifs au sujet du père Lamarche et de la critique en général, DesRochers conclut :

On juge d'une œuvre d'après la ville d'où elle vient et d'après l'individualité de son auteur, ou l'importance de son éditeur, non d'après son mérite. La firme Carrier & Cie est sacro-sainte à un groupe, l'Action canadienne-française l'est à un autre. Les indépendants se font éreinter. Vous par les gens de Montréal, d'autres par les gens de Québec. Il n'y a qu'un critique ou deux, au Canada, qui sont prêts à chercher le mérite réel d'un auteur, d'où qu'il vienne. C'est Harry Bernard, de Saint-Hyacinthe, et Albert Pelletier, de la Revue Moderne. Bernard a des principes et Pelletier des idées (7 juin 1929).

VIVE LA FRANCE !

Le succès de Simone Routier au Prix David transforme la correspondance qu'elle entretient avec Alfred DesRochers. Ses projets de voyage acquièrent une prééminence sur toutes ses autres activités ; depuis février 1927, elle mûrit l'idée d'aller à Paris, et la bourse de 850 \$ lui permet de passer à l'action. La jeune

femme met à contribution toutes ses amitiés littéraires pour favoriser son voyage. Par l'entremise du journaliste de *La Tribune*, elle souhaite obtenir un poste de représentante pour ce quotidien à l'étranger. Alfred tâte le terrain auprès du gérant de *La Tribune* et rapporte à sa correspondante :

Comme vous le savez, M. Fortin est intéressé dans Le Soleil et La Patrie. En le rencontrant, il est possible qu'il vous accorde une position nominale de représentante des trois journaux en Europe. Vous auriez alors vos entrées franches aux théâtres et aux musées d'Europe. De plus, je pense qu'il pourrait vous payer la copie que vous pourriez écrire de l'autre côté. Naturellement ceci n'est pas une assurance (3 septembre 1929).

Les lettres de la fin de l'année 1929 abondent en détails pratiques reliés au voyage de Simone. Celle-ci se plonge dans la lecture des journaux français et entretient une volumineuse correspondance avec l'étranger dans le but d'établir un maximum de relations en France, avant son départ. Elle cogne à plusieurs portes au Québec afin de se dénicher un poste de journaliste qui lui donnerait ses coudées franches à Paris, tout en lui permettant d'économiser grâce aux privilèges que confère une carte de presse. Devenue membre de la Société des poètes canadiens-français de Québec au cours de l'année 1929, Simone profite des réunions littéraires pour établir des contacts et pousser ses recherches.

Pourtant, elle entoure ses préparatifs d'un halo de mystère, soucieuse d'éviter la compagnie de jeunes filles indésirables :

Votre Boss est-il désaffairé, reposé ? Pense-t-il à ma proposition ? – Je fais – comptant sur votre discrétion absolue – la monstrueuse indiscrétion de vous dire qu'il

pense un peu donner tout cela à Jovette qu'il enverrait à Paris !... Mlle a demandé de m'accompagner !... Je n'ai pu humainement accepter, son physique et ses manières n'étant pas dans la note attachante de mon cœur. Je lui ai donné plusieurs adresses de gens qui cherchent compagnes, puisque comme elle, elles demandent à m'accompagner ([7 novembre 1929]).

Elle dissimule également ses projets à Alice Lemieux qu'elle juge fort charmante, mais trop « poaïte » pour être une compagne de voyage agréable. En fait, Simone projette de s'embarquer pour la France avec une amie, Agathe Lacourcière (sœur de Luc, le futur professeur de folklore à l'Université Laval), qui se rend en Europe pour compléter son doctorat. Avant même de quitter Québec, Simone a déjà tout planifié de son séjour parisien.

Elle propose à DesRochers d'emmener dans ses bagages des exemplaires de ses livres pour les présenter à ses « poètes-protecteurs », Fernand Gregh et Gaston Picard. Heureuse du succès que remporte *À l'ombre de l'Orford* au concours d'Action intellectuelle de l'ACJC, au début de 1930, Simone félicite Alfred DesRochers de tout cœur. Cependant, leur amitié littéraire s'attiédit un peu. La jeune femme encourage vivement son confrère dans la rédaction de *Paragaphes*, c'est-à-dire qu'elle prodigue joyeusement des conseils sur la manière de présenter l'entrevue que Noël Redjal a réalisée avec *L'immortel adolescent*, au cours de l'été 1929.

À la fin de janvier 1930, elle annonce fièrement au poète qu'elle est officiellement correspondante de *L'Événement*, de Québec, à Paris. Prompte à déléguer, elle charge Alfred de lui faire parvenir les dernières nouvelles de la Société des poètes canadiens-français

(en négligeant les détails sans importance pour ne pas ennuyer les écrivains français) et de lui envoyer les livres dignes de mention. Elle se propose de faire connaître en France les recueils de Francis DesRoches et de Robert Choquette, de même que le roman de Gaétane Beaulieu, *Lill*.

Simone quitte le continent américain à New York, le 12 février 1930, à bord du célèbre paquebot *Le France*. Ce long voyage interrompt inévitablement le courrier entre les deux poètes. Les quelques lettres de 1930 et de 1931 en provenance de Paris racontent l'adaptation de Simone à la vie française. Déterminée à passer une année avec l'argent prévu pour six mois, Simone adopte le style de vie des étudiants. Elle fréquente l'Université de Paris où elle décroche un diplôme en phonétique, puis s'inscrit à la Sorbonne où elle suit des cours en littérature contemporaine. Elle obtient un diplôme de la Faculté des lettres en 1931. Grâce à ses bonnes relations, elle déniché un emploi de dessinatrice-cartographe aux Archives publiques du Canada à Paris (Marcel Dugas, ami de Paul Morin, y travaille) et devient membre de la Société des poètes français.

Sa première lettre arrive à DesRochers en mars 1930. De là-bas elle suit attentivement la vie littéraire canadienne. En mai elle annonce à son correspondant qu'on lui demande un article sur la littérature canadienne pour *France-Amérique*. Mais le Canada paraît de plus en plus distant, et janvier 1931 marque un tournant dans l'amitié de Simone Routier et d'Alfred DesRochers. Alfred, loin d'être convaincu du bien-fondé des « voyages littéraires » dans la capitale française, reproche aux auteurs canadiens de ne plus produire pendant et après leur séjour à Paris. Simone,

blessée, dresse un long plaidoyer de neuf pages en faveur de ses compatriotes exilés. Elle dépeint les émotions ressenties par un auteur canadien en contact avec la vie parisienne pour la première fois :

Mille compréhensions s'insinuent en nous, dont une certaine est que : ce qui nous apparaissait de la culture, du talent original chez nous, ici se classe, de soi-même, tout à fait élémentaire. On ne se dit pas « je suis bête, plus bête qu'eux » mais on se dit « comme je sais peu de choses », « comme j'ai pu dire empathiquement des lapalissades usées » [...]. Et, ma foi, oui, on se tait puisque forcément ce que l'on aurait à dire pour le moment ne peut dépasser ni égaler ce que l'on a à écouter et à regarder (16 janvier 1931).

Elle explique longuement que l'auteur canadien se doit de combler ses lacunes, car il ne peut présenter « ses brouillons, ses troubles et ses trépидations ». Elle l'assure que, de Paris, Québec n'est plus ce point lumineux et que la pensée canadienne n'a rien d'achevé. « Au nom de quelle civilisation, argumente-t-elle, le Canadien peut-il dire aux siens : “Si tu pars d'ici pour changer, pour évoluer, tu as tort, reste, tu as tout chez toi” ? » Elle redoute surtout le retour au pays :

Si l'on savait tout ce que le Canadien de bonne volonté et de cœur pressent de souffrances et de heurts (pour lui comme pour les autres) de sa nécessaire réadaptation (au retour) à un milieu qui lui est cher mais dont il ne saurait plus épouser les angles sans sacrifier ses transformations les plus heureuses (16 janvier 1931).

Elle-même songe à publier de nouveau mais, explique-t-elle à DesRochers, elle se bute à une difficulté majeure : pour qui écrire ? Pour les Canadiens ou les Français ? « Ce qui serait comique ici à force d'être naïf, serait bête chez nous » (16 janvier 1931). Elle

laisse donc tous ses projets dans un fond de tiroir. Quelques mois plus tard, elle revient sur le sujet :

Le moment n'est-il pas mal choisi, écrivain canadien, à Paris, de faire parler de soi, d'ouvrir sur soi les digues du verbe dit canadien et qui se prétend offensé ? [...] L'estampe Paris sur ma couverture ne va-t-elle pas à elle seule faire jaillir des sentiments... réprobateurs ? Et, ma foi, je n'arrête pas de travailler, mais de songer à une publication qui me tirerait de la douce quiétude qui est mon grand bonheur actuel... La pensée de faire parler encore de moi m'écœure littéralement – mais faire dire que Paris tue en nous toute possibilité de production convenable ! Je bous. – Mais je suis si heureuse de ma liberté et tranquillité actuelles – n'aurais-je pas tort de les troquer contre deux gouttes de gloire et vingt gouttes d'amertume ? Aux amis comme vous, Dantin, Fortin, Désilets, Lemieux, Gaudet, etc., qui un jour eurent confiance en moi – je voudrais dire « oui je suis là toujours et je travaille » mais plonger une fois de plus dans le public et la critique de parti pris m'écœure ! (26 août 1931).

Méfiant à l'égard du milieu littéraire canadien, qu'elle considère étroit et étouffant, Simone mettra encore un an avant de publier. Son séjour, qui devait durer douze mois, se prolongera jusqu'en 1940 alors que la seconde guerre mondiale la force à rentrer au pays. La correspondance s'éteint doucement : cinq lettres sont parvenues à DesRochers en 1931, suivies d'une autre en 1932 et d'une dernière en 1935. Cinq belles années de correspondance littéraire s'achèvent ainsi.

LA FIN JUSTIFIE LES MOYENS

Le parcours littéraire de Simone Routier ne ressemble en rien à celui d'Alice Lemieux ou d'Éva

Senécal. Née dans une famille bien connue de la bourgeoisie de Québec, dotée non seulement d'une forte personnalité mais aussi d'un certain prestige social et culturel, Simone a un objectif précis : écrire une poésie aussi irréprochable que possible dans l'espoir de remporter le Prix David (ou une bourse d'études) afin de financer un séjour d'un an à Paris.

Ennuyée par la tendance régionaliste de la littérature canadienne-française en général, cette contemporaine d'Alfred DesRochers dédaigne la Société des poètes canadiens-français de Québec, dont elle est moins dépendante qu'Alice Lemieux, par exemple, et préfère miser sur son réseau de relations sociales pour avoir accès aux milieux littéraires de Québec, de Montréal et d'Ottawa.

Jusqu'en 1927, Simone tente de s'affirmer sur la scène culturelle de Québec par la musique et la sculpture, mieux cotées dans la vie mondaine que la poésie. Elle a pourtant déjà tâté de la rime en 1922 quand, à la fin d'une idylle avec Alain Grandbois (l'auteur de *Né à Québec*), elle fait connaître sa tristesse par un sonnet. Il lui conseille alors de délaisser la plume¹². Elle semble suivre son conseil, puis en 1927 elle surprend le jury du concours de la Société des poètes canadiens-français avec une audacieuse « prose musicale ». Sa rencontre avec Paul Morin en février 1927 est déterminante. Les espoirs que fait miroiter devant elle cet ancien lauréat du Prix David la décident à se consacrer

12. « J'espère que vous prenez soin de vous-même, et que de cette façon vous vous portez à merveille. Faites de l'aviron, et du footing, et même de la danse, et tout cela vaudra mieux que dix mille vers, fussent-ils destinés à devenir immortels. Cela invite beaucoup plus à mourir qu'à vivre. Je vous reviens bientôt » (Pageau, 1979 : 191).

entièrement à ce qui n'avait été jusqu'alors qu'un passe-temps, la poésie.

Elle élabore une véritable stratégie littéraire qu'elle applique avec grand soin. D'abord, traité de versification en main, elle écrit un recueil en fonction du Prix David. Elle soigne la forme de ses vers qu'elle veut la plus châtiée possible, elle élague des centaines de vers pour obtenir une unité de ton et sacrifie tout poème susceptible de choquer des lecteurs ou de déplaire à la critique. Elle soumet ses vers à des autorités influentes du milieu littéraire, particulièrement au père Marc-Antonin Lamarche et à Édouard Montpetit, tous deux associés au Prix David, afin de connaître leurs opinions. Une première édition à ses frais de *L'immortel adolescent* lui permet de sonder le terrain. Puis elle dresse une liste de tous les journaux canadiens-français auxquels elle fait parvenir quelques-uns de ses poèmes. Riche de ces premiers commentaires, elle suit les conseils d'Édouard Montpetit et de Paul Morin et réédite son recueil de poésie. Sa correspondance avec Alfred DesRochers, à partir de 1928, est un exemple des avantages que sait tirer Simone de ses relations sociales et littéraires¹³. À travers DesRochers, en qui par ailleurs elle trouve un interlocuteur à sa mesure, elle rejoint le gérant du quotidien sherbrookoïse, Florian Fortin, qui a des liens étroits non seulement avec *La*

13. Cet extrait d'une lettre d'Alfred DesRochers à Louis Dantin situe bien le succès des stratégies de Simone Routier : « Le prix David semble ne plus être pris au sérieux. Beauchemin n'y a pas concouru, ni Choquette, ni DesRoches. Au sujet de mon absence, il paraîtrait que le bon père Lamarche s'est étonné. Il aurait demandé à Simone Routier pourquoi je n'avais pas participé. C'est bon de me croire imbécile, mais il y a une limite. Il n'y avait pas un seul poète et seulement une couple de critiques connus sur le jury. Je n'avais pas eu une seule voix au concours

Tribune de Sherbrooke, mais aussi avec *Le Soleil* de Québec, *La Patrie* de Montréal et *L'Éclaireur* de Beauceville.

Néanmoins, la jeune femme ne cesse de répéter qu'elle souffre d'habiter « ce pays primitif en tout » et se méfie de la critique canadienne. Elle écrit à DesRochers :

Vous m'encouragez en me disant que le public est sympathique, je vous avouerai que j'ai toujours trouvé les critiques canadiennes horripilantes ; pas assez vastes, pas assez élevées, en même temps pas assez fouillées. Mais puisque vous me dites qu'il est bien disposé. J'ai horreur des flatteries, mais j'aime une appréciation qui ne se contredit pas ([août 1928]).

Elle n'a pourtant pas à se plaindre de la critique, puisque ses débuts littéraires sont fulgurants. Sa première participation au Prix David se transforme en *success story*. Mais elle doit partager ce prix avec Alice Lemieux, ce qui lui fera dire des décennies plus tard :

[...] j'appris à mon éminent critique l'imminence de mon départ pour Paris forte du 850 \$ de ce prix David qui

d'Action Intellectuelle. Vous comprenez que je n'étais pas pour aller gaspiller 10 beaux exemplaires de mon édition limitée pour avoir le même honneur. Provincial inconnu, je n'avais pas la moindre chance seulement que mes vers soient lus. On allait m'éliminer en voyant le lieu d'édition, tout comme on a fait pour Éva Senécal. À propos, Mlle Senécal, comme Simone Routier, a la maladie d'aller en Europe et elle escomptait sur le prix David pour le voyage. Ça lui a été un dur coup, bien qu'elle ne laisse rien paraître. La faute en est un peu à notre gérant, M. Fortin, qui lui avait laissé entendre, qu'en tirant des ficelles auprès de ses amis politiques, il lui obtiendrait le prix » (29 juin 1929, fonds Gabriel-Nadeau). Simone aurait-elle obtenu le Prix David (seule ou avec d'autres) si Alfred DesRochers, Robert Choquette ou Nérée Beauchemin avaient concouru ? Favorisée par rapport à Éva Senécal, l'aurait-elle été par rapport à ces hommes qui jouissent d'une réputation poétique enviable, même si DesRochers est moins bien doté socialement qu'elle ?

venait de m'être octroyé en juin 1929. Prix dont je ne recevais ainsi que le demi montant, certain membre du jury, me fut-il confié, ayant insisté pour que je le partage avec une autre femme. Cela prenait donc, diraient aujourd'hui nos féministes, deux femmes pour faire un homme ! (Routier, 1982 : 215-216).

Ce serait la première fois depuis 1923, année de la création du Prix David, que le prix de poésie est donné *ex æquo* ; cependant, le partage du prix était courant¹⁴. Il faut rappeler que le montant de la bourse accompagnant le prix (1 700 \$) représente une forte somme à la fin des années 1920, à la veille de la Crise. Les membres du jury¹⁵ devaient éprouver quelques scrupules à remettre l'équivalent actuel de 50 000 \$ à 60 000 \$ à des écrivains et des écrivaines au début de la vingtaine. Alfred DesRochers et Robert Choquette se verront, eux aussi, attribuer le Prix David de poésie *ex æquo* en 1932. Simone Routier et Alice Lemieux sont parmi les premières femmes à recevoir le prix¹⁶.

14. Jusqu'en 1927, les œuvres primées sont réparties en deux sections d'égale importance, anglaise et française, où se côtoient les recueils de poèmes, les romans et les essais. Il n'est pas rare que deux titres d'un même genre soient couronnés. À partir de 1929 – aucun prix n'est attribué en 1928 –, la division principale ne repose plus sur la langue, mais bien sur la nature des ouvrages retenus (prose, poésie, critique et histoire littéraires, etc.).

15. Le jury du Prix David cette année-là est composé de Mgr Camille Roy, Édouard Montpetit, Louis-Philippe Geoffrion, Léon Lorrain, du père Marc-Antonin Lamarche, de Louvigny de Montigny, G.W. Parmelee et Cyrus MacMillan. Simone Routier reçoit des félicitations de Mgr Camille Roy, d'Édouard Montpetit, du père Marc-Antonin Lamarche et de Louvigny de Montigny ; de plus, elle rencontre fréquemment le père Lamarche et Édouard Montpetit lors de ses visites à Montréal.

16. Amélie Leclerc (1900-1970) le reçoit en 1924 pour son recueil de poésie religieuse, *Campanules* (s. é., 1923). Marie-Claire Daveluy (1880-1968) reçoit elle aussi le prix en 1924 pour son roman jeunesse, *Les aventures de Perrine et de Charlot* (L'Action française, 1923), prix

D'ailleurs, avant même que Simone ne pose sa candidature à ce concours, plusieurs membres du jury avaient déjà tenu des propos élogieux au sujet de son recueil¹⁷.

Simone déploie autant d'énergie à préparer son voyage, mettant à contribution un réseau efficace, aussi bien en France qu'au Québec. Elle obtient l'appui dont elle a besoin pour arriver à ses fins : séjourner à Paris au moins un an. Et Paris lui convient à merveille ! La liberté, les mondanités, l'intense vie culturelle la ravissent. Mais son parti pris parisien lui attire les remontrances de ses amis poètes restés au pays. Alfred DesRochers, avec qui elle établit un rapport égalitaire dès le début de leur correspondance, malgré l'admiration qu'il a pour sa poésie, lui reproche ce séjour qui se prolonge. Un prestige attribuable à ce long séjour à Paris lui servira néanmoins au cours des années 1940¹⁸.

Malgré ses commentaires et ses jugements au sujet de l'étroitesse d'esprit de la critique canadienne,

qu'elle partage avec Harry Bernard (*L'homme tombé*, Éditions Albert Lévesque, 1924) et Pierre Dupuy (« Le mage d'Occident », manuscrit publié en 1930 sous le titre *André Laurence, canadien-français*, Plon).

17. Dans son mémoire de maîtrise, « Prix littéraires et champs du pouvoir : le prix David, 1923-1970 », Silvie Bernier constate les liens importants qu'entretiennent les membres des jurys du Prix David avec le *Canada français* dont Mgr Camille Roy est le directeur de 1918 à 1924, pendant la période 1923-1936 : « Ces liens se retrouvent également chez les lauréats dont près du tiers (11/34) ont collaboré à une ou plusieurs reprises à cette revue universitaire [publiée par l'Université Laval à Québec, de 1888 à 1946]. Ce sont Ivanhoë Caron, le frère Marie-Victorin, l'abbé Camille Roy, Harry Bernard, le frère Antoine Bernard, Louis-Philippe Geoffrion, Henry Laureys, Simone Routier et Alice Lemieux » (1983 : 98).

18. Simone Routier entretient des liens étroits avec les milieux littéraires outaouais dans les années 1940. Proche de la Société des écrivains canadiens, elle est reçue à l'Académie canadienne-française en 1947. À cette époque, Simone fréquente aussi bien les écrivains reconnus (qu'ils aient également séjourné à Paris ou non) que la relève.

Simone se plie de bon gré à ses attentes. Audacieuse et hautaine, elle sait toutefois se soumettre à la règle du jeu¹⁹. Plus indépendante qu'Alice Lemieux, moins révoltée qu'Éva Senécal, Simone Routier a une formation culturelle et un capital social qui l'avantagent dès le départ. Contrairement à la romancière de *Dans les ombres*, Simone n'est pas obligée de choquer pour forcer l'attention et l'admiration. Plutôt, elle applique à la lettre le mode d'emploi poétique mis à sa disposition par les critiques et les poètes reconnus de son temps. À talent égal, il lui est plus aisé d'obtenir la légitimité littéraire. Cet avantage lui permettra tout au long des années 1940 et 1950 d'avoir encore beaucoup de succès professionnel²⁰ et littéraire (carrière diplomatique et élection à l'Académie canadienne-française).

19. Pleine du zèle de la débutante, Simone écrit à Louis Dantin le 25 septembre 1929 au sujet d'un nouveau recueil : « Dans mon travail j'ai surtout visé : a) à la clarté du style, à la ponctuation (pour plaire à M. l'abbé Camille) b) à la propriété et sobriété des termes (pour les A.C.J. Cistes et Cie) c) à la bonne entente des pronoms (pour vous, quoique les deux reprochés n'aient pas encore capitulé !) d) à des enjambements un peu moins audacieux e) à resserrer encore les cadres de mes rimes et de ma césure (en dépit des étranges conseils de ce bon Gustave Lanctôt) f) et enfin – forte de la remarque faite au sonnet d'Arvers – à éviter, autant qu'il est humainement possible de le faire, la répétition d'un même mot dans une pièce et le tout au rythme d'une musique aussi harmonieuse que possible » (Routier, 1982 : 234).

20. Dessinatrice-cartographe aux Archives publiques du Canada à Paris (1930-1940), elle devient assistante-archiviste à la section des manuscrits à Ottawa dès son retour au pays (1940-1950), puis elle entre au ministère des Affaires extérieures, division de l'information, à titre d'attachée de presse et d'information à l'ambassade du Canada à Bruxelles (1950-1955) et au consulat général du Canada à Boston (1955-1958) où elle occupe le poste de vice-consul à partir de 1957. Elle épouse le 8 avril 1958 un Franco-Américain, Fortunat, dit Tony, Drouin. Le couple s'installe à Montréal. Le mariage, qui se révélera malheureux, met un terme à la carrière de Simone Routier (qui est alors âgée de 57 ans).

Les routes de Simone Routier et d'Alfred DesRochers se croisent à la faveur de leurs débuts en poésie. Une correspondance basée sur l'admiration et le respect mutuels nourrit leur amitié littéraire. Les divergences d'opinion et l'opportunisme de Simone ne peuvent qu'atténuer ce sentiment à la longue. Occupée à mousser sa carrière, Simone est une femme d'action qui vit au présent et qui n'a guère de temps à consacrer à la théorie littéraire que chérit son complice.

CONCLUSION

Les débuts poétiques d'Alice Lemieux, d'Éva Senécal et de Simone Routier relèvent de stratégies littéraires différentes. Chacune se lance dans une quête de la légitimité littéraire avec une motivation précise : Alice désire s'établir socialement grâce à la poésie par laquelle elle assouvit son irrépressible besoin de s'exprimer ; Éva souhaite conquérir son indépendance en se servant de son talent pour l'écriture ; Simone espère obtenir le financement nécessaire à un voyage d'études à Paris grâce à son mérite poétique reconnu et récompensé, espère-t-elle, par le Prix David. Toutes trois misent sur la poésie qu'elles aiment et pratiquent avec succès afin de réaliser les rêves d'émancipation qu'elles caressent en secret.

Trois parcours, trois réussites. Alice, née dans une famille de la petite bourgeoisie de Québec, membre zélée de la Société des poètes canadiens-français, profite du réseau actif de ce groupe pour se promouvoir dans le milieu littéraire québécois. Éva, née dans un milieu rural isolé, est moins à l'aise à la Société des poètes canadiens-français et préfère, à ce cénacle bourgeois de Québec, l'atmosphère fébrile de Montréal où elle prend plaisir à côtoyer de jeunes loups en quête de légitimité littéraire. Ses positions esthétiques, en

rupture avec les normes traditionnelles (dans ses romans surtout)¹, et la reconversion de son talent de poète en faveur du roman psychologique, qu'elle est une des premières à pratiquer au Québec avec Jovette Bernier et Gaétane Beaulieu, lui permettent d'émerger sur la scène littéraire à force de ténacité². Quant à Simone, plus sûre d'elle-même, mieux formée sur le plan des études, elle utilise tous les moyens mis à sa disposition pour décrocher le Prix David, et préfère mettre à profit ses relations privilégiées avec des agents du champ littéraire (des éditeurs, des critiques, des journalistes, d'autres écrivains) parce qu'elle est sûre d'avoir l'oreille de personnalités influentes. L'une se tourne vers Québec, l'autre vers Montréal et la troisième vers Paris.

Elles empruntent toutes une des voies les plus sûres pour intégrer le milieu littéraire à cette époque : le journalisme. Les pages féminines et littéraires leur donnent accès à une forme de travail qui n'entre pas en

1. Lucie Robert et Janine Boynard-Frot soulignent toutes deux l'importance des transformations apportées par l'écriture des femmes de la génération de l'entre-deux-guerres à l'esthétique de leur temps. Lucie Robert écrit : « L'autonomie artistique suppose ainsi l'autonomie de l'écriture, laquelle se veut alors un geste individuel, une démarche personnelle, contre des formes socialisées à l'avance sous la forme de normes et de canons artistiques. À ce moment-là, l'écriture féminine apparaît comme une transgression. Ainsi émerge la modernité » (1987 : 109). Janine Boynard-Frot avance que les « productions féminines, en rupture avec les codes et normes traditionnels, auront une fonction précise : celle de frayer la voie au roman psychologique » (1985 : 115-116).

2. Laure Conan, avec *Un amour vrai* (1879), mais surtout avec *Angéline de Montbrun* (1884), fait figure de pionnière du roman psychologique au Québec. Éva Senécal, Jovette Bernier ou Gaétane Beaulieu reprennent le roman psychologique à leur compte, près de cinquante ans plus tard. Elles présentent des héroïnes audacieuses, dans des situations difficiles et exceptionnelles, qui bousculent la morale traditionnelle ou s'y opposent ouvertement.

contradiction ouverte avec le rôle traditionnel dévolu aux femmes. Leur assurant une indépendance rare alors, ces pages leur permettent de s'adonner à la poésie et d'espérer s'y distinguer. Libres de toute attache conjugale et plus ou moins affranchies de l'autorité parentale, Alice, Éva et Simone jouissent dans l'ensemble d'une liberté d'action et d'expression enviable.

Leur intégration au milieu littéraire se fait rapidement ; des premières tentatives, en 1927, à la reconnaissance en 1929, il s'est écoulé à peine deux ans. Leur brillante percée s'estompe dès les années 1930 pour différents motifs. Alice quitte la scène littéraire en 1932 pour revêtir l'uniforme d'infirmière³. Éva délaisse les vers qui l'ont accompagnée jadis dans sa solitude au profit d'une vie professionnelle bien remplie. Quant à Simone, absente de la scène littéraire canadienne de 1930 à 1940, ses quelques publications en France⁴ n'arrivent pas à maintenir sa présence dans le milieu littéraire québécois. Les trois poètes, après un silence de cinq ans (1935-1940), reviendront à la

3. Fidèle à son attachement pour Alfred DesRochers, Alice souhaite s'éloigner du milieu littéraire et décide de consacrer toutes ses énergies aux soins des malades. Elle lui envoie une lettre au début du mois d'août 1932, qui se termine ainsi : « Voulez-vous m'écrire un mot ? Ce serait le rayon de soleil m'apportant la chance et le courage pour commencer ce travail où j'enfouirai toutes mes énergies et aussi tous mes rêves – en les gardant aussi vivants que mes souvenirs. » En faisant le dur apprentissage du métier d'infirmière, elle s'assure d'une indépendance financière pour l'avenir, ce qui calme les inquiétudes de sa famille. DesRochers écrit à son tour à Louis Dantin, le 8 août 1932, pour l'avertir : « Mlle Lemieux est maintenant “apprentie” garde-malade au Sanatorium Prévost, à Cartierville. Il semble qu'elle ait un peu décidé de faire comme Rimbaud, d'abandonner la poésie pour vivre une vie “utile”... » (fonds Gabriel-Nadeau, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal).

4. *Ceux qui seront aimés...* (1931), *Paris, Amour, Deauville* (1932), *Les tentations* (1934).

charge dans les années 1940. La seule à effectuer un retour significatif, Simone sera à nouveau remarquée par un milieu littéraire fort différent de celui qui a prévalu pendant l'entre-deux-guerres⁵.

Les jeunes femmes rencontrent Alfred DesRochers lors de leurs débuts poétiques et voient en lui un fervent promoteur des lettres canadiennes. Pour revivifier la littérature canadienne, il faut, pense le journaliste de *La Tribune*, mobiliser toute la « main-d'œuvre » de qualité. Le rôle d'animateur qu'il joue, la générosité avec laquelle il se dépense pour le milieu littéraire canadien font de lui un rassembleur hors pair. DesRochers, déterminé à attirer l'attention de la critique officielle sur l'avènement de cette jeune génération littéraire qui est la sienne, table sur tous les talents disponibles, qu'ils soient féminins ou masculins. La riche correspondance qu'il entretient avec Alice, Éva ou Simone favorise la circulation des idées, de l'information et des œuvres. Sa réputation dépasse largement

5. À son retour d'Europe, elle s'installe dans la région d'Ottawa et fait paraître un essai autobiographique intitulé *Adieu Paris ! Journal d'une évacuée canadienne. 10 mai au 31 août 1940* (qui connaîtra plusieurs éditions successives, d'abord sur les presses du journal *Le Droit*, puis chez Beauchemin). Elle y relate la mort de son fiancé français, à l'automne 1939, deux jours avant leur mariage, et l'évacuation des membres de la Délégation canadienne à Paris lors de l'invasion allemande en 1940. Après un séjour de dix mois dans un cloître, elle reprend ses activités littéraires et professionnelles. Membre de la Société des écrivains canadiens-français, elle s'intéresse activement aux cercles littéraires de Hull et d'Ottawa et publie en 1947 deux recueils de poésie religieuse, *Le long voyage* (d'abord paru la même année sous le titre *Je te fiancerai*) et *Les psaumes du jardin clos*. Elle est reçue à l'Académie canadienne-française le 31 mars 1947. Elle est alors la deuxième femme à obtenir cet honneur, après Rina Lasnier qui prononce le discours de présentation.

le cadre des Cantons de l'Est et pousse, par exemple, une mondaine comme Simone Routier à correspondre avec le jeune poète sherbrookoïse. L'attitude ouverte d'Alfred DesRochers à l'égard des femmes écrivaines est unique. Le poète de *L'offrande aux vierges folles* établit des rapports égalitaires avec ses correspondantes, échangeant poèmes et points de vue critiques avec elles, sollicitant des collaborations. Le recueil critique qu'il publie en 1931, *Paragraphes*, en fait foi : 7 des 14 chapitres sont consacrés à des œuvres de femmes (voir Hayward, 1986).

Aux deux plus jeunes, avec modestie (il se perçoit comme un artisan qui « cent fois sur le métier remet son ouvrage »), Alfred communique sa ferveur poétique et son souci du travail soigné ; il les aide à resserrer leurs vers et les pousse à approfondir leurs conceptions poétiques. Quant à Simone, c'est son expérience littéraire mais surtout son réseau de connaissances qu'il met à sa disposition. Mentor littéraire, admirateur, critique, conseiller, Alfred DesRochers s'engage sans réserve vis-à-vis de ses correspondantes. Bien sûr, certains de ses propos, durs, flatteurs ou paternalistes, viennent nuancer ce portrait presque idéalisé. Cependant, le chef de file du mouvement littéraire des Cantons de l'Est est de loin le plus sûr promoteur de la poésie féminine – et cela en dépit de la déception que lui cause l'attribution du Prix d'Action intellectuelle de l'Action catholique de la jeunesse canadienne (ACJC) à Éva Senécal en 1929 et la remise du Prix David de poésie à Alice Lemieux et Simone Routier en 1929.

Les critiques de l'époque semblent pourtant favorables aux écrivaines. Simone Routier effleure le sujet quand elle écrit au poète de *L'offrande aux vierges folles* : « Évidemment entre hommes, vous

suscitez un peu moins d'intérêt peut-être (?) » ;
DesRochers réplique aussitôt :

Vous avez donné une note juste quand vous avez dit que la féminité en imposait. Francœur, vous invitant à dîner en cabinet particulier, a tout simplement donné vent à un sentiment qui animait la plupart de ceux qui ont dit du bien de votre livre. Je n'entends pas dire que votre œuvre ne mérite pas les louanges qu'elle a reçues. Je veux tout simplement dire que votre livre a été lu, tandis que si ç'avait été un homme qui l'eût fait, on l'aurait jugé avant d'en découper les pages (16 décembre 1928).

Cette attention particulière laisse planer une ambiguïté sur l'origine de la curiosité pour les poètes féminines. Éva Senécal, qui fait l'expérience d'une telle « sollicitude » de la part d'un membre du clergé, rétorque à DesRochers qui doute de l'accueil trop favorable qu'on réserve en France aux jeunes Canadiennes :

Est-ce parce que nous avons mis un peu trop de notre cœur, de notre âme, et je dirai plus, de nos sens, dans un livre pour tout le monde ?... On croit que toutes les marques de bienveillance, d'intérêt que l'on reçoit s'adressent au talent, si faible soit-il, de la femme de lettres, et tout à coup on se trouve en face d'un homme pour qui « la chair sauvage », la chair frissonnante et vierge d'une enfant à conquérir, à dompter existe seule. Et vous croyez qu'il faille aller à Paris pour cela ? (25 octobre [1929]).

Les quelques allusions retrouvées au fil de leur correspondance, et les amours malheureuses auxquelles elles n'échappent pas, permettent de saisir la hardiesse de ces jeunes femmes qui tentent de s'affranchir. Une rumeur de scandale ne plane-t-elle pas autour d'Éva Senécal, à La Patrie, parce qu'elle aime les courses d'automobiles et fréquente des jeunes gens de la ville ?

Lucie Robert situe le renouveau formel et thématique de l'écriture des femmes pendant l'entre-deux-guerres⁶ :

De toute évidence, les années 1920 et 1930 sont prêtes à accepter l'expression d'une intimité féminine qui puisse être interprétée comme un courant littéraire par le renouveau formel et thématique qu'elle apporte à la poésie québécoise. Il n'en va pas de même quand cette intimité se constitue en sphère autonome en regard de l'univers masculin. Déjà méfiants devant le premier roman d'Éva Senécal, Dans les ombres (1931), qu'ils jugent trop audacieux, les critiques demeurent interdits devant le recueil de Medjé Vézina, Chaque heure a son visage (1934), et ils font à La chair décevante (1931), le roman de Jovette Bernier, un accueil de scandale⁷ (1987 : 105).

6. Pour une étude thématique de la poésie féminine, voir l'article de Corinne Bolla et Lucie Robert, « La poésie féminine de 1929 à 1940 : une nouvelle approche » (1978 : 52-62). Consulter aussi l'article de Pauline Adam, « Lecture d'œuvres estriennes » (1985).

7. Elle va encore plus loin et précise dans *L'institution du littéraire au Québec* : « Contre la tradition canonique s'inscrit en particulier l'écriture des femmes. La génération perdue est la première à compter dans ses rangs un certain nombre de femmes, les premières à être titulaires d'un baccalauréat et les premières à avoir suivi un enseignement universitaire soit en assistant aux conférences publiques des universités québécoises francophones, soit en s'inscrivant à McGill ou dans les universités européennes. On peut voir dans l'apparition d'une littérature de jeunesse, d'une littérature romanesque sentimentale, dans la poésie champêtre et familiale, dans les bluettes, billets et chroniques, l'affirmation du féminin sur le terrain du littéraire. La jeune poésie féminine, celle des premiers recueils de poésie de Jovette Bernier (1925), Alice Lemieux (1926), Éva Senécal (1927) et Simone Routier (1928) va plus loin encore dans la recherche de nouvelles formes d'expression. La mise à l'index du roman de Jovette Bernier, *La chair décevante* (1931), et l'étonnement de la critique devant le recueil de Medjé Vézina, *Chaque heure a son visage* (1934) soulignent le questionnement que le féminin pose à l'axiome national, à la prescription du devoir et à l'univers patriarcal des fictions littéraires. Par le féminin s'introduit également une problématique urbaine, bourgeoise et laïque qui trouve son expression masculine – et ses

Le renouveau poétique sera toutefois mis en valeur par un poète de la jeune génération, Robert Choquette. L'auteur d'*À travers les vents* (1925) prononce une conférence à la suite du succès que remportent celles que DesRochers surnomme « le quatuor des jeunes filles » : Jovette, Simone, Alice et Éva. Cette causerie, intitulée « La jeune poésie féminine au Canada », prononcée en février 1929 à Montréal, puis à Québec, à Ottawa et en Nouvelle-Angleterre, confirme la curiosité qui marque l'émergence d'une écriture proprement féminine⁸. Des liens étroits de solidarité expliquent l'initiative de Choquette. Alfred DesRochers confiera des décennies plus tard, dans un article du *Devoir*, à

limites – dans la publication des *Demi-civilisés* (1934) de Jean-Charles Harvey, roman lui aussi condamné par le diocèse de Québec » (1989 : 198-199). Rappelons que le roman du rédacteur en chef du *Soleil*, Jean-Charles Harvey, est condamné par Mgr Villeneuve, archevêque de Québec, le 25 avril 1934. Le prélat en interdit la publication, la lecture, la possession, la vente, la traduction ou la distribution dans son diocèse. Une telle interdiction officielle ne frappe pas *La chair décevante*, même si sa lecture peut être jugée mauvaise, et peut être désapprouvée par les clercs.

8. Alfred DesRochers exprime librement son opinion au sujet de ce « quatuor » quand il écrit à Louis Dantin le 3 mai 1929 : « Avec toutes ses imperfections, ce livre [*La course dans l'aurore*] marque une tentative estimable et, paraissant presque simultanément avec les *Poèmes* d'Alice Lemieux, et le *Tout n'est pas dit* de Jovette, marque – hélas ! – la fin de la suprématie masculine dans le domaine poétique canadien-français. Il n'y a que Choquette qui puisse lutter victorieusement pour l'honneur du "genre" contre la marée de la poésie féminine et – un autre hélas ! – il s'effémine ! Enfin, nous l'avons voulu ! Il y a quarante ou soixante ans, sauf de rares exceptions, le premier Lozeau et Nelligan, que nous, les hommes, nous efforçons de faire des vers à l'eau de rose pour les jeunes filles, tant que nous les avons dégoûtées et qu'elles vont nous montrer qu'il est essentiel d'être humain, tout court. Pour avoir craint de laisser voir nos muscles, nous allons être forcés de voir de la lingerie ! Le quatuor des jeunes filles – Jovette, Simone, Alice et Éva – prennent la forteresse d'assaut et je crains qu'il soit trop tard, pour tenter une contre-offensive. Nous n'avons pas de public masculin – ou si peu – et nous ne pouvons concurrencer les femmes sur le domaine de la psychologie

quel point sa génération fut « la plus étroitement unie par les liens d'amitié » et « la moins cohérente quant aux aspirations et aux théories⁹ ». Dans une entrevue qu'il accorde à Hélène Pedneault (en présence de sa fille Clémence), il raconte :

J'étais ami avec presque tous les gens de ma génération : on était sept, entre autres : ils nous appelaient « les sept de 1925 », « les jeunes » de 1925 ! On était quatre filles et trois gars, tous nés avec le siècle, ou à peu près. Alors en 1925, on avait tous autour de 25 ans. Par ordre alphabétique, il y avait Jovette Bernier, Robert Choquette, moi, Dion-Lévesque, Alice Lemieux, Simone Routier, Éva Senécal (Pedneault, 1989 : 56).

Intégrées à part entière dans ce groupe, Alice, Éva et Simone sont bel et bien issues d'une même génération littéraire¹⁰. Née au tournant du siècle, cette

subtile. Alors, le terrain reste libre à tous les “mon cœur”, les “fleurs” et le “vague à l'âme”. Pour ma part, ça m'amuse plus que ça ne me peine. Je suis un peu partisan de l'évolution et malgré mon pessimisme littéraire, je crois que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je m'applique à écrire de façon à me satisfaire – je n'y parviens guère souvent, malheureusement – et je laisse aller le monde » (fonds Gabriel-Nadeau). Cet extrait montre bien l'ambivalence avec laquelle les femmes poètes sont accueillies par leurs confrères. En dépit d'une certaine attitude défensive (et d'un discours parfois condescendant), les hommes qui ont affaire à ces femmes reconnaissent cependant leur valeur et les traitent, sauf exception, en égales. La conférence de Robert Choquette fait beaucoup jaser, et les allusions se retrouvent nombreuses dans les lettres d'Alfred DesRochers qui en discute avec Alice Lemieux, Éva Senécal, Simone Routier, Louis Dantin, Rosaire Dion-Lévesque. Alice, de son côté, en traite avec Éva Senécal, Simone Routier et Jovette Bernier, de même qu'avec le conférencier. Et ainsi de suite.

9. « Les “Individualistes” de 1925 » (1951). Il reprend l'essentiel de ses idées dans un nouvel article, « Louis Dantin et la génération perdue » (1952).

10. Il faut aussi mentionner les rapports étroits qu'entretiennent entre elles ces jeunes femmes. Elles s'écrivent régulièrement (Jovette Bernier participe à ce réseau épistolaire comme d'autres écrivaines et

« génération perdue¹¹ », qui tente la transition vers la modernité, se caractérise par son individualité :

Elle réclame une sorte de liberté d'expression ; elle valorise la dimension personnelle de la création littéraire qu'elle est d'ailleurs la première à considérer comme un plaisir et non comme un devoir. Elle ne proclame pas d'esthétique nouvelle autre que celle qui se résume à la qualité de l'œuvre dont elle fait une condition essentielle (Robert, 1989 : 197-198).

Cette génération, qui est la première à compter dans ses rangs des femmes qui ont eu la chance de faire des études postsecondaires, et qui entreprend de remettre en question les procédés de la critique littéraire « en refusant son dogmatisme, en dénonçant son incompetence et en modernisant la problématique » (p. 199), est une génération malheureusement oubliée. Les pionnières que furent Alice Lemieux, Éva Senécal et Simone Routier, le fervent animateur littéraire que fut Alfred DesRochers de 1927 à 1932 (et même plus tard) survivent par leurs œuvres bien sûr, mais aussi par les riches et stimulantes lettres qu'ils échangent pendant ces quelques années de renouveau suscité par la jeune génération des années 1920 et 1930.

journalistes), et le ton de leurs lettres, familier et chaleureux, contraste par sa spontanéité avec celui des lettres qu'elles destinent à leurs collègues masculins. Cependant, une « émulation » plus ou moins ouverte entre elles entrave à l'occasion leur amitié. Un véritable lien d'intimité se fait toutefois sentir dans leurs lettres, et la correspondance qu'elles échangent à la fin de leurs vies est à ce point de vue frappante.

11. « La génération perdue est celle d'une élite encore traditionnelle, consciente du clivage entre le réel et la fiction, et qui entreprend de combler l'abîme en élaborant un projet de modernisation de la société et de la littérature québécoise. C'est elle qui a, la première, formulé la problématique du "retard" des Québécois par rapport au monde moderne » (Robert, 1989 : 197).

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, Pauline (1985), « Lecture d'œuvres estrieennes », dans Joseph BONENFANT, Janine BOYNARD-FROT, Richard GIGUÈRE et Antoine SIROIS, *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est, 1925-1950*, Sherbrooke, La Tribune/Éditions de l'Université de Sherbrooke, p. 69-106. [Avec la collaboration de Pauline Adam, Suzanne Gagné-Giguère, Hélène Lafrance et Denis Tremblay.]
- ANONYME (1976), *Les prix de littérature et de journalisme au Canada, 1923-1973*, Ottawa, Statistiques Canada, p. 13-114.
- BEAULIEU, Victor-Lévy (comp.) (1970), « Alfred DesRochers », *Quand les écrivains jouent le jeu ! 43 réponses au questionnaire Marcel Proust*, Montréal, Éditions du Jour, p. 77-80.
- BERNIER, Jovette ([1928] 1929), *Tout n'est pas dit*, préface de Louis Dantin, Montréal, Éditions Édouard Garand. [Médaille du lieutenant-gouverneur (1929).]
- BERNIER, Silvie (1982), « Caractéristiques socio-économiques des mouvements québécois », *Cahiers d'études littéraires et culturelles*, n° 7, p. 7-41.
- BERNIER, Silvie (1983), « Prix littéraires et champs du pouvoir : le prix David, 1923-1970 ». Maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke.
- BLAIN, Joseph, et Marie-Hélène JARRY (1978), « La critique littéraire au Québec de 1928 à 1936. Analyse idéologique et rhétorique ». Maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke.

- BLAIS, Jacques (1975), *De l'Ordre et de l'Aventure. La poésie au Québec de 1934 à 1944*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- BOIVIN, Aurélien (1982), « Des proses et des femmes au Québec », *Québec français*, n° 47 (octobre), p. 22-25.
- BOLLA, Corinne, et Lucie ROBERT (1978), « La poésie féminine de 1929 à 1940 : une nouvelle approche », *Atlantis*, vol. IV, n° 1 (automne), p. 52-62.
- BONENFANT, Joseph, et Richard GIGUÈRE (1978), « Entrevue avec Françoise Gaudet-Smet ». Faite le 8 mai, 128 feuillets manuscrits. Inédite.
- BONENFANT, Joseph, Janine BOYNARD-FROT, Richard GIGUÈRE et Antoine SIROIS (1985), *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est, 1925-1950*, Sherbrooke, La Tribune/Éditions de l'Université de Sherbrooke. [Avec la collaboration de Pauline Adam, Suzanne Gagné-Giguère, Hélène Lafrance et Denis Tremblay.]
- BOURDIEU, Pierre (1971a), « Champ du pouvoir, champ intellectuel et habitus de classe », *Scolies*, n° 1, p. 7-26.
- BOURDIEU, Pierre (1971b), « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, vol. XXII, p. 49-126.
- BOURDIEU, Pierre (1977), « La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 13, p. 5-6.
- BOURDIEU, Pierre, Luc BOLTANSKI et Pascale MALDIDIER (1971), « La défense du corps », *Informations sur les sciences sociales*, vol. 10, n° 4, p. 45-86.
- BOYNARD-FROT, Janine (1981), « Les écrivaines dans l'histoire littéraire québécoise », *Voix et images*, vol. 7, n° 1 (automne), p. 147-167.
- BOYNARD-FROT, Janine (1985), « L'émergence d'une production littéraire féminine, 1925-1935 », dans Joseph BONENFANT, Janine BOYNARD-FROT, Richard GIGUÈRE et Antoine SIROIS, *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Can-*

BIBLIOGRAPHIE

- tons de l'Est, 1925-1950*, Sherbrooke, La Tribune/Éditions de l'Université de Sherbrooke, p. 107-117. [Avec la collaboration de Pauline Adam, Suzanne Gagné-Giguère, Hélène Lafrance et Denis Tremblay.]
- BOYNARD-FROT, Janine, et Richard GIGUÈRE (1978a), « Entrevue avec Éva Senécal ». Faite le 17 novembre, 214 feuillets manuscrits. Inédite.
- BOYNARD-FROT, Janine, et Richard GIGUÈRE (1978b), « Entrevue avec Jeanne Grisé ». Faite le 21 novembre, 280 feuillets manuscrits. Inédite.
- BROUILLARD, Carmel (1935), *Sous le signe des muses*, Montréal, Librairie Granger Frères.
- CHOQUETTE, Adrienne (comp.) (1939), *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public.
- CHOUINARD, Paule (1983), « La vie et l'œuvre d'Alice Lemieux ». Maîtrise, Montréal, Université de Montréal.
- DANDURAND, Albert (1933), *La poésie canadienne-française*, Montréal, Albert Lévesque.
- DANTIN, Louis (1930), *Le mouvement littéraire dans les Cantons de l'Est* suivi d'un *Essai de bibliographie sur les écrivains originaires des Cantons de l'Est ou auteurs de travaux se rapportant à notre petite province*, par le Dr. John Hayes, Sherbrooke, La Tribune.
- DANTIN, Louis (1934), *Poètes de l'Amérique française. Études critiques (II^{ème} série)*, Montréal, Albert Lévesque. (Coll. « Les jugements ».)
- DESROCHERS, Alfred (1928), *L'offrande aux vierges folles*, Sherbrooke, Chez l'auteur.
- DESROCHERS, Alfred (1929), *À l'ombre de l'Orford : poèmes*, préface d'Alphonse Désilet, Sherbrooke, Chez l'auteur. [Prix d'Action intellectuelle (1930) ; Prix David de poésie (1932).]
- DESROCHERS, Alfred (1931), *Paragraphes. Interviews*, Montréal, Albert Lévesque. (Coll. « Les jugements ».)

- DESROCHERS, Alfred (1951), « Les "Individualistes" de 1925 », *Le Devoir*, 24 novembre, p. 51.
- DESROCHERS, Alfred (1952), « Louis Dantin et la génération perdue », *Carnets viatoriens*, vol. XIV, n° 3 (octobre), p. 120-127.
- DESROCHERS, Alfred (1977), *Œuvres poétiques*, Montréal, Fides, 2 t. (Coll. « du Nénuphar ».)
- DESROCHERS, Alfred (1993), *À l'ombre de l'Orford précédé de L'offrande aux vierges folles*, édition critique préparée par Richard Giguère, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal. (Coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde ».)
- DUBOIS, Jacques (1978), *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Fernand Nathan/Labor.
- ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS (1982), « Louis Dantin », n° 44-45.
- ELEANOR, M., sister (1947), « Les écrivains féminins du Canada français de 1900 à 1940 ». Maîtrise, Québec, Université Laval.
- ESCARPIT, Robert (1978), *Sociologie de la littérature*, Paris, Les Presses universitaires de France. (Coll. « Que sais-je ? », n° 777.)
- ESCARPIT, Robert *et al.* (1970), « Le littéraire et le social », dans Robert ESCARPIT, *Le littéraire et le social. Éléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, Flammarion, p. 9-41.
- FOURNIER, Claude (1960), *Alfred DesRochers, poète*, Office national du film, court métrage, noir et blanc, vidéo.
- FOURNIER, Marcel (1986a), *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin.
- FOURNIER, Marcel (1986b), *Les générations d'artistes ; suivi des entretiens avec Robert Roussil et Roland Giguère*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- FRANCŒUR, Pierre (1979-1980), « Quelques heures avec Alfred DesRochers », *Les Cahiers du hibou*, vol. 1, n° 3, p. 33-45 ; vol. 1, n° 4-5, p. 91-101.

BIBLIOGRAPHIE

- GAGNON, Madeleine (1978), « Une tradition féminine en littérature », *Canadian Women's Studies/Les Cahiers de la femme*, vol. I, n° 1 (automne), p. 52.
- GAUDREAU, Liette (1984), « Les romancières québécoises et l'institution littéraire, 1960-1969 ». Maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke.
- GEERTZ, Clifford ([1983] 1986), « Comment nous pensons maintenant : vers une ethnographie de la pensée moderne », dans Clifford GEERTZ, *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, Presses universitaires de France, p. 183-204. (Coll. « Sociologie d'aujourd'hui ».)
- GIGUÈRE, Richard (1984), « La tentation de l'Éros. La libération du discours amoureux et le "mouvement féminin" », dans Richard GIGUÈRE, *Exil, Révolte et Dissidence. Étude comparée des poésies québécoise et canadienne (1925-1955)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 125-161. (Coll. « Vie des lettres québécoises », n° 23.)
- GIGUÈRE, Richard (1988), « Évolution de l'horizon d'attente de la poésie du terroir : le cas de la réception critique d'À l'ombre de l'Orford, 1929-1965 », dans Edward Dickinson BLODGETT et Anthony George PURDY (dir.), *Problems of Literary Reception/Problèmes de réception littéraire*, Edmonton, Research Institute for Comparative Literature, University of Alberta, p. 102-105.
- GIGUÈRE, Richard (1989), « Le manuscrit comme lieu de dialogue : Alfred DesRochers », *Urgence*, n° 24 (juillet), p. 25-34.
- GIGUÈRE, Richard (dir.) (1990), *Voix et images*, « Les correspondants littéraires d'Alfred DesRochers », vol. XVI, n° 1 (automne), p. 4-78.
- GODIN, Gérald (1959), « Le "Canadien" Alfred DesRochers », *Le Nouvelliste*, 3 octobre, p. 9.
- GRANDMONT, Éloi de (1968), « À la recherche d'Alfred DesRochers », *Perspectives*, n° 24 (15 juin), p. 11.
- HAYWARD, Annette (1986), « Paragraphes d'Alfred DesRochers, ou modernité et littérature féminine en 1931 », dans Cécile

- CLOUTIER-WOJCIECHOWSKA et Réjean ROBIDOUX (dir.), *Solitude rompue*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 156-165. (Coll. « Cahiers du CRCCF », n° 23.)
- HÉBERT, Maurice (1929), *De livres en livres. Essais de critique littéraire*, Montréal, Louis Carrier.
- HÉBERT, Maurice (1932), ... *Et d'un livre à l'autre. Nouveaux essais de critique littéraire canadienne*, Montréal, Albert Lévesque. (Coll. « Les jugements ».)
- KOSKI, Raija H. (1986), « La poésie "féminine" des années vingt : Jovette Bernier », dans Cécile CLOUTIER-WOJCIECHOWSKA et Réjean ROBIDOUX (dir.), *Solitude rompue*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 193-198. (Coll. « Cahiers du CRCCF », n° 23.)
- LAFLAMME, Amédée-K. (1931), « Un peu plus d'un quart d'heure avec Alfred DesRochers », *Le Canada français*, vol. 19, n° 4 (décembre), p. 258-261.
- LAFRANCE, Hélène (1984a), *Répertoire du fonds Alfred-DesRochers*, Sherbrooke, Archives nationales du Québec.
- LAFRANCE, Hélène (1984b), *Yves Thériault et l'institution littéraire québécoise*, Québec Institut québécois de recherche sur la culture.
- LAMARCHE, Marc-Antonin (1931), « Les nouveaux livres. En marge d'une critique », *Mon magazine*, octobre, p. 3, 10.
- LAMONDE, Yvan (dir.) (1983), *L'imprimé au Québec. Aspects historiques (18^e-20^e siècles)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- LAMONDE, Yvan, et Esther TRÉPANIÉ (dir.) (1986), *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- LEMIEUX, Alice (1926), *Les heures effeuillées. Poésies*, préface d'Alphonse Désilets, Québec, Imprimerie Ernest Tremblay.
- LEMIEUX, Alice (1929), *Poèmes*, préface de Robert Choquette, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française. [Prix David (1929).]

BIBLIOGRAPHIE

- LEMIEUX, Alice (1962), *Silences. Poèmes*, avant-propos de Gustave Thibon, Québec, Garneau. [Prix Champlain du Conseil de la vie française (1963).]
- LEMIEUX, Alice ([1964] 1966), *L'arbre du jour. Poèmes*, Québec, Garneau.
- LEMIEUX, Alice (1972), *Jardin d'octobre*, Québec, Garneau.
- LEMIEUX, Alice (1974), *Repas du soir*, Québec, Garneau.
- LEMIEUX, Alice (1976), *Vers la joie*, Québec, Garneau. (Coll. « Poésie ».)
- LEMIEUX, Alice (1979), *Fleurs de givre*, Québec, la Liberté. (Coll. « Le Dévidoir ».)
- LEMIRE, Maurice (1980), « Introduction à la littérature québécoise (1900-1939) », dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II : 1900-1939, Montréal, Fides, p. XI-LXIX.
- LEMIRE, Maurice (1981), *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*, Montréal, Fides.
- LEMIRE, Maurice (dir.) (1986), *L'institution littéraire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture/Centre de recherche en littérature québécoise.
- LÉVESQUE, Albert (1931), « Les nouveaux livres. En marge d'une critique », *Mon magazine*, octobre, p. 10.
- MALOUIN, Reine (1973), *Il était une fois... des poètes. Cinquante ans de poésie (1923-1973)*, Québec, Société des poètes canadiens-français.
- MARION, Séraphin (1931), *En feuilletant nos écrivains*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française.
- PAGEAU, René (1979), *Rencontres avec Simone Routier, suivies des lettres d'Alain Grandbois*, Joliette, Éditions de la Parabole.
- PEDNEAULT, Hélène (1989), *Notre Clémence. Tout l'humour du vrai monde*, Montréal, Éditions de l'Homme.

- PELLETIER, Albert (1931), *Carquois*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française. (Coll. « Les jugements ».)
- PELLETIER, Albert (1933), *Égrappages*, Montréal, Albert Lévesque. (Coll. « Les jugements ».)
- PONTON, Rémy (1973), « Programme esthétique et accumulation de capital symbolique : l'exemple du Parnasse », *Revue française de sociologie*, vol. XIV, p. 202-220.
- ROBERT, Lucie (1981), « Les écrivains et leurs études », *Études littéraires*, vol. XIV, n° 3 (décembre), p. 527-539.
- ROBERT, Lucie (1987), « D'Angéline de Montbrun à La chair décevante : la naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *Études littéraires*, vol. XX, n° 1 (printemps-été), p. 99-110.
- ROBERT, Lucie (1989), *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval. (Coll. « Vie des lettres québécoises », n° 28.)
- ROUTIER, Simone (1928), *L'immortel adolescent*, Québec, Le Soleil. [Prix David (1929).]
- ROUTIER, Simone (1931), *Ceux qui seront aimés...*, préface de Louis Dantin, Paris, Pierre Roger. [Médaille du lieutenant-gouverneur (1931).]
- ROUTIER, Simone (1932), *Paris, Amour, Deauville*, préface de Gaston Picard, Paris, Pierre Roger.
- ROUTIER, Simone (1934), *Les tentations*, préface de Fernand Gregh, Paris, La Caravelle.
- ROUTIER, Simone (1940), *Adieu Paris ! Journal d'une évacuée canadienne. 10 mai au 31 août 1940*, Ottawa, Le Droit ; Montréal, Beauchemin, 1941 ; Montréal, Beauchemin, 1944, 5^e éd. revue et considérablement augmentée.
- ROUTIER, Simone (1947a), *Le long voyage*, Paris, La Lyre et la Croix. [Paru d'abord la même année, sous le titre *Je te fiancerai*.]
- ROUTIER, Simone (1947b), *Les psaumes du jardin clos*, Paris/Montréal, La Lyre et la Croix/Éditions Lévrier.

BIBLIOGRAPHIE

- ROUTIER, Simone (1982), « La ferveur d'une débutante en poésie suivi de Correspondance 1929 à 1941 », *Écrits du Canada français*, n° 44-45, p. 213-274.
- ROY, Camille (1931), *Regards sur nos lettres*, Québec, L'Action sociale.
- ROYER, Jean (1977), « Les poètes de 1930. Entretiens avec Alfred DesRochers et Clément Marchand », *Estuaire*, n° 5 (septembre), p. 88-94.
- SENÉCAL, Éva (1927), *Un peu d'angoisse... Un peu de fièvre*, Montréal, La Patrie.
- SENÉCAL, Éva (1929), *La course dans l'aurore*, préface de Louis-Philippe Robidoux, Sherbrooke, La Tribune. [Prix d'Action intellectuelle (1929).]
- SENÉCAL, Éva (1931), *Dans les ombres*, Montréal, Albert Lévesque. (Coll. « Romans de la jeune génération ».) [Prix Albert-Lévesque (1930).]
- SENÉCAL, Éva (1933), *Mon Jacques*, Montréal, Albert Lévesque.
- SLAMA, Béatrice (1981), « De la littérature féminine à l'écriture femme », *Littérature*, n° 44 (décembre), p. 51-71.
- SŒUR HÉLÈNE DE LA PROVIDENCE [Hélène Drapeau] (1965), « Simone Routier, sa vie, son œuvre ». Maîtrise, Montréal, Université de Montréal.
- SŒURS DE SAINTE-ANNE (1944), « Poésie subjective », dans *Histoire des littératures française et canadienne*, Lachine, Procure des missions, p. 485-494.
- VILLERS, Marie de [pseudonyme de Simone Routier] (1943), *Réponse à Désespoir de vieille fille*, Montréal, Beauchemin.

FONDS D'ARCHIVES

- Fonds Alfred-DesRochers, Archives nationales du Québec à Sherbrooke.
- Fonds Alice-Lemieux-Lévesque, Archives de l'Université Laval à Québec.

TROIS ÉCRIVAINES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Fonds Gabriel-Nadeau, Bibliothèque nationale du Québec à
Montréal.

Fonds Simone-Routier, Bibliothèque nationale du Québec à
Montréal.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	13
CHAPITRE I	
« NOUS AVONS JOUÉ DANS L'ÎLE »	
CORRESPONDANCE ALICE LEMIEUX–ALFRED DESROCHERS (1927-1932)	23
CHAPITRE II	
RÊVES ET RÉALITÉS	
CORRESPONDANCE ÉVA SENÉCAL–ALFRED DESROCHERS (1927-1936)	51
CHAPITRE III	
UNE CANADIENNE À PARIS	
CORRESPONDANCE SIMONE ROUTIER–ALFRED DESROCHERS (1927-1935)	79
CONCLUSION	107
BIBLIOGRAPHIE	117

COLLECTION « ÉTUDES »

Déjà publiés

<i>Christian Beaucauge,</i>	LE THÉÂTRE À QUÉBEC AU DÉBUT DU XX ^e SIÈCLE : UNE ÉPOQUE FLAMBOYANTE !
<i>Julie Boudreault,</i>	LE CIRQUE DU SOLEIL. LA CRÉATION D'UN SPECTACLE : <i>SALTIMBANCO</i>
<i>Marie-Claude Brosseau,</i>	TROIS ÉCRIVAINES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES : ALICE LEMIEUX, ÉVA SENÉCAL ET SIMONE ROUTIER
<i>Richard Duchaine,</i>	ÉCRITURE D'UNE NAISSANCE/NAISSANCE D'UNE ÉCRITURE. <i>LA GROSSE FEMME</i> <i>D'À CÔTÉ EST ENCEINTE,</i> DE MICHEL TREMBLAY
<i>Alain Fournier,</i>	UN BEST-SELLER DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE : <i>LES INSOLENCES</i> <i>DU FRÈRE UNTEL</i>
<i>Michel Lord,</i>	EN QUÊTE DU ROMAN GOTHIQUE QUÉBÉCOIS (1837-1860). TRADITION LITTÉRAIRE ET IMAGINAIRE ROMANESQUE
<i>Michel Lord,</i>	LA LOGIQUE DE L'IMPOSSIBLE. ASPECTS DU DISCOURS FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS
<i>Andrée Mercier,</i>	L'INCERTITUDE NARRATIVE DANS QUATRE CONTES DE JACQUES FERRON. ÉTUDE SÉMIOLOGIQUE
<i>Jean Morency,</i>	UN ROMAN DU REGARD : <i>LA MONTAGNE</i> <i>SECRÈTE</i> DE GABRIELLE ROY
<i>Lise Morin,</i>	LA NOUVELLE FANTASTIQUE QUÉBÉCOISE DE 1960 À 1985. ENTRE LE HASARD ET LA FATALITÉ
<i>France Nazair Garant,</i>	ÈVE ET LE CHEVAL DE GRÈVE. CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DE L'IMAGINAIRE D'ANNE HÉBERT
<i>Esther Pelletier,</i>	ÉCRIRE POUR LE CINÉMA. LE SCÉNARIO ET L'INDUSTRIE DU CINÉMA QUÉBÉCOIS
<i>Pascal Riendeau,</i>	LA COHÉRENCE FAUTIVE. L'HYBRIDITÉ TEXTUELLE DANS L'ŒUVRE DE NORMAND CHAURETTE
<i>Irène Roy,</i>	LE THÉÂTRE REPÈRE. DU LUDIQUE AU POÉTIQUE DANS LE THÉÂTRE DE RECHERCHE
<i>Max Roy,</i>	<i>PARTI PRIS</i> ET L'ENJEU DU RÉCIT

Josias Semujanga,

CONFIGURATION DE L'ÉNONCIATION
INTERCULTURELLE DANS LE ROMAN
FRANCOPHONE. ÉLÉMENTS DE
MÉTHODE COMPARATIVE

Jeanne Turcotte,

ENTRE L'ONDINE ET LA VESTALE.
ANALYSE DES *HAUTS CRIS*
DE SUZANNE PARADIS

Josée Vincent,

LES TRIBULATIONS DU LIVRE QUÉBÉCOIS
EN FRANCE (1959-1985)

Révision du manuscrit et correction des épreuves : Linda Fortin
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Dominic Duffaud

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal (Qc), H2X 2V4
Téléphone : (514) 499-0072 Télécopieur : (514) 499-0851
Distribution : SOCADIS

Diffusion et distribution pour l'Europe : DEQ
30, rue Gay-Lussac
75005, Paris, France
Téléphone : (1) 43.54.49.02 Télécopieur : (1) 43.54.39.15

Diffusion pour les autres pays : Exportlivre
289, boulevard Désaulniers, Saint-Lambert (Qc), J4P 1M8
Téléphone : (514) 671-3888 Télécopieur : (514) 671-2121

Éditions Nota bene
1230, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Qc), G1S 1W2

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ AGMV
MARQUIS
IMPRIMEUR INC.
CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC)
EN OCTOBRE 1998
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS NOTA BENE

Dépôt légal, 4^e trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Québec

TROIS ÉCRIVAINES

DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES :

ALICE LEMIEUX, ÉVA SENÉCAL
ET SIMONE ROUTIER

La génération d'écrivaines de l'entre-deux-guerres, bien accueillie par le milieu littéraire, est dans l'ensemble bien reçue par la critique. Au moment où culmine la querelle des exotiques et des régionalistes, au milieu des années 1920, cette génération se lance dans une veine poétique et romanesque que l'on nommera le néo-romantisme féminin. Le présent essai observe le parcours de trois des principales représentantes de ce courant : Alice Lemieux, Éva Senécal et Simone Routier.

Ainsi, pour Marie-Claude Brosseau, la correspondance que ces trois écrivaines dans la vingtaine entretiennent avec Alfred DesRochers, alors bien établi dans l'institution littéraire, est une source privilégiée d'informations qui dépeint au quotidien leurs relations avec des écrivains, des critiques, des journalistes et des éditeurs. L'étude de cette correspondance permet également de mettre au jour les réseaux littéraires et les lieux qui accueillent les poètes de l'entre-deux-guerres désireux de faire leur marque.

Marie-Claude Brosseau est étudiante à l'Université de Sherbrooke où elle complète une thèse de doctorat en littérature.

Collection « Études »

ISBN 2-89518-008-3



En couverture : lettre de Simone Routier
à Alfred DesRochers, 20 novembre 1932,
fonds Alfred-DesRochers (P6), Archives nationales
du Québec à Sherbrooke.